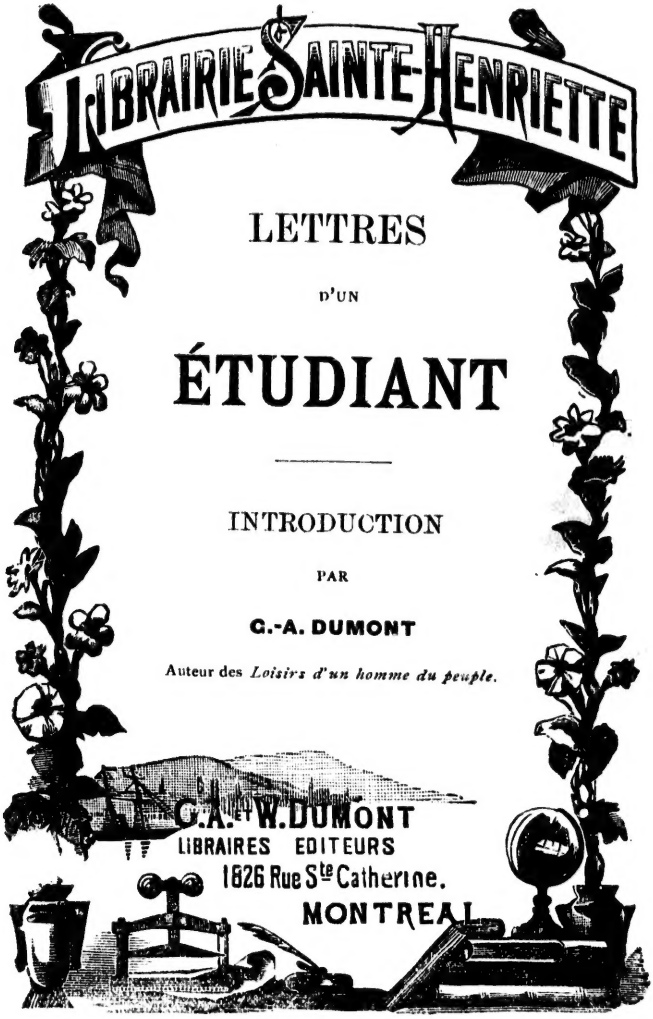
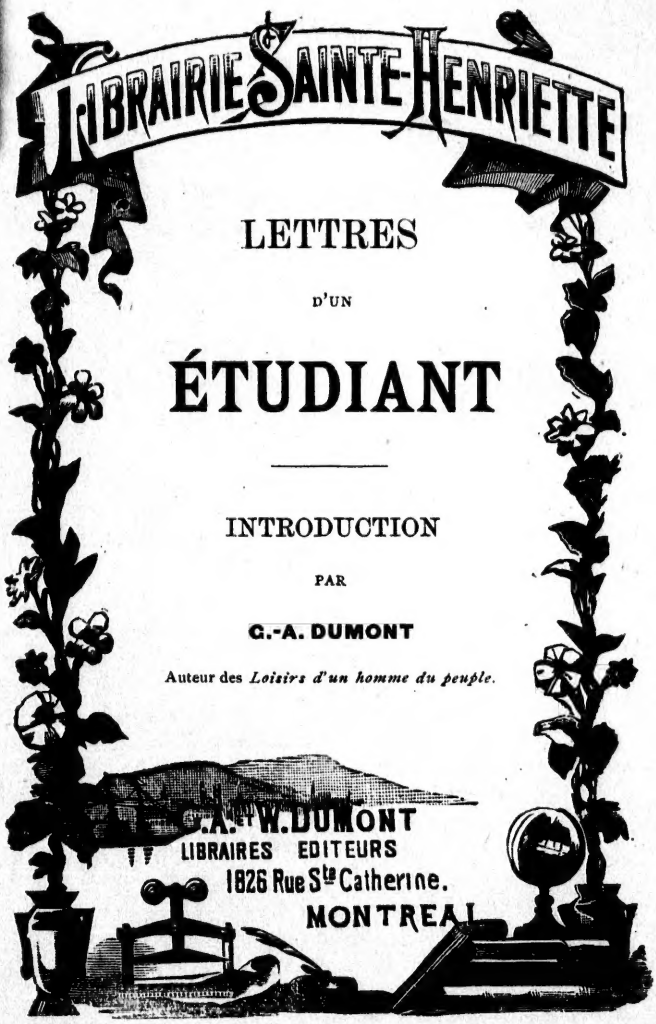

LIBRAIRIE SAINTE-HENRIETTE
LETTRES
D'UN
ÉTUDIANT
INTRODUCTION
PAR
G.-A. DUMONT
Auteur des Loisirs d'un homme du peuple.
G.A. et W. DUMONT
LIBRAIRES EDITEURS
1626 Rue Ste Catherine.
MONTREAL



LETTRES

D'UN

ÉTUDIANT

INTRODUCTION

PAR

C.-A. DUMONT

Auteur des *Loisirs d'un homme du peuple.*

D'U

C'EST
bre
voi
faire du ch
mation est

Il y a de
distribuer
roi à la ter
donner le f

Tout à c
groupe d'a
question p
compagnie
roi.

Il est vé
préoccupe
tête, laisse
ment bea
errant sur
dissimuler
leurs et u

LETTRES

D'UN ÉTUDIANT

INTRODUCTION

C'est le jour de l'Epiphanie de l'année 18**. Il y a réunion nombreuse et choisie chez Mme de C** qui a pour habitude de recevoir dans ses salons l'élite de la société montréalaise, qui vient y faire du chant, de la musique et causer littérature. Mais ce soir-là, l'animation est plus grande que d'ordinaire.

Il y a de quoi aussi : c'est la fête des Rois. Et on vient justement de distribuer à chacun un morceau du gâteau qui doit donner un nouveau roi à la terre. Chaque invité cherche dans le morceau qu'on vient de lui donner le fameux pois devant désigner le souverain.... de la soirée.

Tout à coup, un jeune homme qui s'est tenu à l'écart jusque-là, dans un groupe d'amis, au milieu desquels se trouve M. T**, dont il sera beaucoup question plus tard, s'avance au milieu du salon, et s'inclinant devant la compagnie, il présente à la maîtresse de céans le fameux pois qui le sacre roi.

Il est vêtu un peu négligemment—la mode ne paraissant pas devoir le préoccuper. Une forte chevelure rejetée en broussaille en arrière de la tête, laisse libre son front qui couronne des traits qui ne sont pas précisément beaux, mais qui sont rendus agréables par un sourire toujours errant sur ses lèvres. Sa mine et une certaine timidité, qu'il cherche à dissimuler, font retrouver chez lui le type de l'étudiant. Et il l'est d'ailleurs et un des plus brillants du collège de Montréal.

Etant peu connu par les invités de Mme de C**, où il apparaît pour la première fois, ces derniers sourient en voyant le timide jeune homme que le hasard leur donne pour roi.

Mais grande est la surprise lorsqu'on entend le jeune étudiant, pour se plier à l'usage, prononcer un des plus jolis discours sous le double rapport de la phraséologie et des sentiments délicats qui y sont exprimés.

A plusieurs reprises, les applaudissements couvrirent la voix du jeune et brillant orateur. Lorsqu'il eut terminé son discours, tous s'empressèrent de lui tendre la main et de le féliciter pour les belles paroles qu'il venait de prononcer.

***

Ce jeune homme que nous venons de présenter à nos lecteurs n'est autre que M. Louis Audet, alors âgé tout au plus de dix-huit ans.

Né à Montréal, le 15 août 1832 (1), il se vit bientôt privé, par la mort, des soins d'une mère qu'il aimait de toute l'ardeur de l'amour filial. Cette perte laissa chez lui un souvenir triste que jamais rien ne put effacer, et qui se traduisait souvent par une mélancolie dans laquelle il se plongeait quelquefois. Son père, demeuré veuf, se remaria quelques années plus tard.

Le jeune Louis, placé au collège de Montréal, ne tarda pas à faire sa marque parmi la brillante pléiade des élèves de 1850. Sa rare intelligence et son bon cœur lui attirèrent l'affection de tous ses compagnons d'étude.

En échange de cette affection qu'on lui témoignait, le jeune collégien rendait service sur service à ses amis. Aussi on le consultait sur tout : préparation de thèse, rédaction de discours, d'adresse, etc.

Ses professeurs qui l'estimaient beaucoup, lui donnèrent souvent des marques de leur estime. Aussi lorsqu'il laissa le collège, le directeur lui remit l'excellent certificat suivant :

Montréal, 17 octobre 1854

Je certifie que M. Louis Audet a étudié dans notre collège depuis les éléments latins jusqu'en philosophie inclusivement. Dans ses sept années d'études, M. Audet a étudié avec des succès brillants, le français, le latin, le grec, l'anglais, la géographie, l'histoire, la logique, la métaphysique, les mathématiques et la chimie. Sa conduite a été satisfaisante et à tous égards, il mérite une haute estime et une pleine confiance.

(Signé) A. NERCAM,

Directeur du collège de Montréal.

Au sortir du collège, on fit des efforts auprès de M. Audet pour le faire entrer dans les ordres ; mais il déclina, préférant vivre dans le monde. Il avait le désir de se faire notaire.

---

(1) Il était le fils de M. Pierre Audet et de Mme Marie-Victoire Labossière, son épouse.

Mais comme il était pauvre, il fut obligé d'accepter, avant de se placer pour apprendre le notariat, l'emploi d'instituteur dans une paroisse du comté de Beauharnois, Saint-Louis de Gonzague. Là, il s'installa du mieux qu'il put dans la pauvre maison mise à sa disposition par les commissaires d'école.

Peu de temps après son arrivée, M. Audet eut une première attaque de la maladie qui devait l'enlever plus tard de ce monde. Grâce à de bons soins, il put se rétablir, sans toutefois se guérir complètement. Pendant un voyage qu'il fit à Saint-Jean-Chrysostome, il eut une rechute qui lui fut fatale. C'est là, en effet, qu'il est mort le 20 juillet 1854, dans les bras de son ami T**, qui le fit enterrer dans le cimetière de ce village, où ses restes reposent encore aujourd'hui.

Ce jeune homme qui devait mourir à vingt-et-un ans, un an à peine après sa sortie du collège, se serait fait par ses talents et sa rare intelligence, un nom distingué parmi les Canadiens qui tiennent le premier rang, si Dieu ne l'avait rappelé à lui, à ses débuts dans le monde.

Dans les écrits que l'on pourra lire à la suite de cette introduction, on reconnaîtra sans peine chez son auteur un jugement sain et une grande facilité pour écrire.

Quoique jeune, M. Audet avait déjà beaucoup écrit et sur une foule de sujets. Malheureusement, tous ses travaux ont été consumés, dans un incendie qui détruisit la maison de M. T**, à Saint-Jean-Chrysostome ; ce dernier en était devenu dépositaire à la mort de M. Audet.

Les quatre morceaux que nous publions ci-après : *le Temps*, *Dioclétien*, *Périclès* et *Virgile* sont les seuls qui ont été épargnés par les flammes.

A ces morceaux nous avons ajouté les lettres adressées par M. Audet à M. T**, son ami intime.

Quoiqu'il écrive " tout ce qui lui passe par la tête, " comme il le dit lui-même, on trouvera souvent dans ses lettres des pensées justes et de belles descriptions, entremêlées de fines saillies.

G.-A. DUMONT.

ESSAIS LITTÉRAIRES

I

Le Temps [1]

Elles sont belles et intéressantes ces époques de notre vie où l'âme reçoit toutes les impressions les plus douces, où toutes nos affections se réveillent, où toutes nos émotions se ravivent, où notre esprit se plaît à prendre un nouvel essor dans les champs de l'espérance. Vous l'avez attendu avec impatience ce jour qui couronne vos souhaits, vous l'avez longtemps prévenu par vos désirs, vous l'avez prononcé avec enthousiasme, car c'était un mot magique à vos oreilles, c'était le résumé de toute votre vie, c'était le jour de l'an par excellence. Lorsqu'aujourd'hui les cloches ébranlées dans les airs ont annoncé à tous les peuples une nouvelle révolution de jours, tout ce qui pense a tressailli, la grande famille humaine a senti se resserrer les liens qui l'unissent, et il s'est manifesté un mouvement inaccoutumé dans le monde. Ceux qui avaient participé à la chaleur du même foyer se sont retrouvés ensemble, et le vieillard déjà glacé par les ans a cru rajeunir un moment en voyant à ses genoux ses enfants et les enfants de ses enfants, et ceux-ci ont emporté la bénédiction paternelle, les embrassements d'une mère, les vœux et les présents de leur famille. Le riche comme le pauvre, le puissant et celui-là même qu'écrase une puissance orgueilleuse se sont réjouis sur le seuil du présent et du passé, les mêmes sentiments ont été leur partage.

Cependant, messieurs, vous me permettrez de vous le rappeler, si la nouvelle année nous présente tant de charmes, elle nous fournit aussi en grande abondance des considérations amères. Vous avez cru renaître à la vue d'une ère toute nouvelle, un âge d'or vous a souri, mais jetez un

(1) Lecture faite dans une réunion publique qui eut lieu au collège de Montréal, à l'occasion du Jour de l'an.

regard en arrière, repliez-vous sur le passé. Ce passé est-il à vous maintenant, l'année qui vient de finir vous appartient-elle? Il n'est personne qui n'ait à regretter des objets qui lui furent chers, et c'est en un tel jour qu'il en sent plus douloureusement l'absence ; semblable à l'arbre qui se pare de nouvelles feuilles au printemps, notre joie est sans mélange si nous ne pensons pas à l'aquilon qui nous enleva nos premiers ornements printaniers. Une main mystérieuse, invisible, nous entraîne sans cesse ; emportés sur le flot du torrent, nous saisissons en vain l'arbrisseau qui se rencontre, c'est en vain que nous nous attachons à l'herbe de la vallée ; nous allons, nous allons toujours comme le naufragé poussé par une vague furieuse. C'est là, messieurs, le caractère du temps, il n'est pas difficile de le reconnaître. Veuillez entrer avec moi dans quelques réflexions sur ce sujet si important à étudier ; mes réflexions seront tristes, mais il s'agit du temps, et c'est là l'occasion même qui me les fournit.

Le Créateur interrompit un jour le silence et l'impassibilité de l'éternité, et il créa la terre et les globes des cieux, régulateurs du temps ; il créa ensuite les hommes auxquels il dit : " Le temps sera pour vous, l'éternité pour moi." L'homme fut dès lors sous l'empire du temps, et le temps fut sa vie et sa destruction, la vie et la destruction de tout ce qui existe, et il n'y eut plus qu'une longue chaîne d'êtres destinés à s'élever successivement sur les débris des êtres. Qu'il est grand et terrible dans ses effets, mais qu'il est utile de le parcourir dans sa durée, ce temps qui nous consume lentement et qui brise notre argile, aussitôt que nous avons appris à connaître la vie ; ce temps qui fut établi le témoin, le juge et le destructeur de l'humanité ; ce temps qui nous fait connaître ce que nous sommes et ce que nous devons être !

Pascal, considérant le temps par rapport à chaque individu, a été effrayé de notre petitesse et s'est écrié : " L'homme n'est qu'un point entre deux éternités." Un abîme de réflexions se trouve dans cette sublime pensée. D'où venons-nous donc? Que sommes-nous? Le temps est si court si nous le comparons à l'éternité, et cependant une petite partie du temps nous absorbe et ronge notre existence. De quelque côté que nous jettions les yeux, tout nous répète la même chose, tout nous avertit de notre sort. Nous voyons partout ce qui nous a précédés, partout nous marchons sur des ruines et des tombeaux, la terre est elle-même un immense sépulcre où tous les mortels rentrent à leur tour ; partout la vue de ce qui n'est plus nous épouvante, et ce qui existe à nos yeux ne disparaît-il pas chaque jour à nos côtés?

Le temps nous épargnera-t-il nous-mêmes, lorsque toute la nature a gémi à son passage? " Il périt, dit Chateaubriand, un homme par seconde, cha-

que battement de l'horloge est le glas funèbre du trépas, chaque minute de notre existence est attachée à soixante cercueils, aux larmes et aux lamentations de soixante familles." Que deviendrons-nous ? L'héroisme et la gloire ne font pas respecter l'homme par le temps. "*Ita viator*, a dit un écrivain, *herœm caleas* · on ne peut faire un pas sans fouler aux pieds un héros ! " Et que ne foule-t-on pas ? Elle est bien triste la grandeur de celui dont les vers sont devenus les frères, dont la poussière est la mère et la sœur. Disons plutôt : Arrête tes pas, voyageur audacieux, n'avance pas davantage, ne vois-tu pas que tu marches sur ceux qui t'ont engendré ? Voyageur, bientôt on passera sur ce qui porte ton nom, rien non plus ne sera reconnaissable de ta poussière. Chacun a son tour. Il viendra un jour où le soleil se lèvera encore, mais ses rayons ne seront plus pour nous ; les astres continueront leurs mouvements journaliers, et d'autres mortels seront là pour les admirer. En vain se débattrait-on avec le temps, le temps nous fait pirouetter dans les espaces avec lui. Le temps, figuré par l'antique Saturne, dévore ses propres enfants, il dévore les siècles et les hommes, il dévore les monuments mêmes qu'ils ont laissés pour prolonger une ombre d'eux-mêmes.

Messieurs, si j'en avais le droit, je vous demanderais aujourd'hui où l'avenir vous paraît si riant et si vaste, où votre imagination ravie se plaît à créer mille projets fantastiques, je vous demanderais, dis-je, que sera devenu le brillant auditoire qui m'environne dans soixante ans ? que restera-t-il de cette jeunesse si riche d'espérance dont j'ai l'honneur de faire partie ? Un ancien roi qui se jouait avec la vie humaine, voyait un jour défiler devant lui plus de cinq millions d'hommes tous vigoureux et pleins de force qu'il conduisait à la conquête du monde ; il les contemplait avec satisfaction du haut d'une montagne ; puis tout à coup il ne put retenir ses larmes. " Quoi ! dit-il, un siècle ne sera pas écoulé et cette armée florissante, l'élite de mes Etats, cette armée innombrable sera prosternée dans la poussière ; et moi, qui suis leur chef, je ne serai plus ! Qu'est-ce que c'est donc que l'humanité ! " En effet, messieurs, que trouvons-nous de Xercès, que trouvons-nous de tant d'autres hommes qui cèdres d'un jour élevaient leurs têtes altières et étonnaient la terre de leur grandeur ! Que reste-t-il d'Alexandre, cet homme que le monde semblait ne pouvoir contenir, et dont maintenant nous chercherions en vain la tombe ? Le temps a passé sur lui et si l'histoire ne nous avait transmis son nom, nous ne saurions pas s'il eut existé. Que reste-t-il de César, d'Auguste, de ces empereurs romains qui se faisaient offrir de l'encens sur les autels des dieux ? Bonaparte, géant de notre siècle, qu'est-il devenu ? Charlemagne, Louis XIV, Henri IV ont eu leurs propres cendres outragées par le temps, et

elles ont été jetées aux quatre vents. Leur postérité qui semblait si bien affermie sera bientôt éteinte loin du trône où ils commandaient, et toute leur grandeur restera seulement dans le souvenir des hommes (1).

Il y a eu de grands empires en Asie, on a vu des cités populeuses et orgueilleuses de leur roi, et le passant n'en reconnaît plus la trace. Babylone, Tyr, Pergame, Athènes ne peuvent plus être retrouvés : plus un seul monument ! Des animaux immondes parcourent seuls leurs enceintes silencieuses. En Amérique, il y a eu aussi de grands peuples, des empires florissants, des villes superbes, où se trouvent maintenant ces amas de grandeurs ? Non loin du sol canadien, on aperçoit sur les bords d'un fleuve quelques colonnes renversées, des ruines d'édifices détruits par le temps qui attestent l'existence ancienne d'une nation puissante et civilisée. Qu'est devenue cette nation ? Demandez-le aux quelques indiens qui restent encore dans les Florides ; ils n'en ont conservé aucun souvenir. Parcourons tous les pays, partout se montrent les mêmes ravages du temps.

Il est d'immenses monuments que la main des hommes a construits comme pour élever un trophée de leur néant, comme pour porter jusqu'au ciel, suivant l'expression de Bossuet, le pompeux témoignage de leur vanité. Ces monuments, ces pyramides qui dominent le monde, ont résisté au temps jusqu'à ce jour, mais c'est pour dire à l'avenir les effets terribles du temps. Destinés à renfermer la pourriture des rois, ils ont vu passer à leurs pieds quatre-vingt générations humaines, ils ont assisté à toutes les révolutions, ils ont vu tomber ce qui paraissait le plus solide et le plus inébranlable, ils ont été témoins de toutes les folies des hommes qui, souvent, prévenant la marche du temps, ont tout détruit pour régner, et ont ensuite accablé le monde de leur propre chute.

J'en ai assez dit, messieurs, sur les ravages du temps ; je n'ajouterai maintenant qu'une réflexion qui vous plaira davantage. Si le temps a tant d'influence sur nous, s'il préside à notre sort futur, nous pouvons de notre côté influer sur le temps et modifier en quelque sorte ses effets. Il est des destinées dont l'homme a été fait dépositaire, il est des intérêts sacrés qui lui sont confiés et qui ne dépendent que de lui. Ainsi, messieurs, vous avez un avenir qui repose entre vos mains, et cet avenir est précieux, et vous devez le préparer en profitant des soins et des leçons qui vous sont prodigués dans le cours de votre éducation. En répondant à l'attente de ceux qui vous instruisent, n'en doutez pas, votre rôle sur le grand théâtre du monde sera beau, il sera avantageux pour vous, avantageux surtout pour les frères à qui vous devez un jour vous dévouer. Puissent vos pas être toujours

(1) Lorsque cette conférence fut faite, les Bourbons étaient en exil.

marqués par des vertus et des bienfaits ; les bénédictions de vos concitoyens seront votre couronne, et votre vie aura été pleine devant Dieu et devant les hommes. C'est le souhait que je forme pour vous en terminant cette lecture.

II

Dioclétien (1) ayant résolu de détruire le nom chrétien exhale contre les fidèles toute sa fureur (2).

Comment, moi le vainqueur et le maître des deux mondes ; moi à qui rien ne peut résister dans l'univers, moi dont le nom fait fléchir les peuples et trembler les rois, moi dont l'égal n'existe que dans les cieux, je serai bravé par ce qu'il y a de plus vil et de plus méprisable dans mon empire ; la faiblesse se rira de ma puissance ! Suis-je encore Dioclétien ? Où est donc ma force et ma grandeur ? Où est donc celui qui se nommait hier l'héritier des Césars et le dominateur des nations ; celui dont partout on respectait la voix, et dont la volonté faisait marcher le monde ? Dioclétien, où es-tu ? Qui ose lever la tête devant toi ? O dieux ! l'aurais-je cru avant ce jour ? c'est une secte ignoble et barbare sortie de la Judée, ce sont les disciples d'un malfaiteur puni du dernier supplice qui osent se déclarer les ennemis des dieux et de Dioclétien. Et je n'ai pris la pourpre impériale et je n'ai porté la terreur de mes armes et je ne porte le sceptre du pouvoir suprême que pour essuyer cet excès d'outrages ! Est-il vrai que mon bras n'a pas encore brisé ces bêtes orgueilleuses d'un nom inscrit sur un gibet infâme, et qui affectent de mépriser ce qu'il y a de plus vénérable et de plus sacré sous mon règne ! Oseront-ils longtemps encore, audacieuses victimes, me mépriser moi-même et fouler aux pieds les images augustes de mes dieux ? Grand Jupiter, lorsqu'on a sous les yeux les spectacles qui se renouvèlent tous les jours dans ces temps d'horreur, l'âme est interdite et le sang se glace de stupeur. Oui, j'ai vu de mes yeux un de ces fanatiques : c'était un jeune homme que les chrétiens avaient transformé en furie ; ma présence ne lui a point imposé ; mes menaces et mes caresses

(1) Dioclétien (Caius-Valerius-Aurelius), empereur romain, né de parents obscurs en Dalmatie, 245 après J.-C. De soldat, il s'éleva par son mérite à la charge de commandant des officiers du palais, qu'il occupait sous Numérien. A la mort de celui-ci, en 284, il fut élu empereur à Nicodémie. Il choisit son ami Maximien Hercule pour collègue, et s'adjoignit comme césars, en 292, Constance et Galérius. Dioclétien était grand capitaine, et protecteur des talents et de la science. Une sanglante persécution contre les chrétiens souilla son règne. Il abdiqua la couronne à Nicomédie en 305, et se retira à Salone, où il passa le reste de ses jours en repos. Il mourut l'an 313 (*Dict. de biog. gén.*, par Léo Joubert.)

(2) Essai écrit pendant le séjour de l'auteur au collège de Montréal.

ne l'ont point touché, elles ont sem au contraire augmenter sa fureur. Inaccessible à tous les sentiments humains, il a défié les dieux eux-mêmes, il a saisi le simulacre saint de Minerve, et il l'a brisé sur les pavés du temple. La mère était là cependant, mère digne d'un meilleur fils, son épouse était là, et leurs larmes, leurs supplications, leurs cris de terreur et de désespoir n'ont servi que d'aiguillons à son impiété. L'enfer était-il dans son cœur ? Quels sont donc ces chrétiens qui veulent triompher des puissances du ciel et de la terre sous la hache même des bourreaux ? Il est temps que je l'avoue : je suis vaincu, les disciples du Supplicié m'ont vaincu. Mais que n'ont-ils pas vaincu ? Les dieux sont trop faibles pour leur résister. Qu'êtes-vous devenus, dieux de Rome et des nations ? Il fut un temps où vous n'étiez pas sourds aux vœux des mortels, où votre voix se faisait entendre dans les sanctuaires et dans les bois sacrés. Alors vous aviez soin de votre gloire, et vous punissiez les profanateurs. Maintenant, vos louanges ne se font plus entendre dans les palais que vous habitez parmi les hommes, les hommes ne vous connaissent plus, ils ne craignent plus vos vengeances, vous êtes en butte tous les jours aux plus atroces infamies. Dans votre impuissance, cédez-vous aux chrétiens ? ou bien si vous me laissez le soin de vous venger, secondez donc mon pouvoir. Ne voyez-vous point ces chrétiens sur le point de tout renverser ? Les voilà bientôt sur les marches du trône, bientôt ils pourront placer leur Christ sur les autels qui vous ont été consacrés. Ce ne sont plus seulement, en effet, de faibles femmes, des enfants timides ou des esclaves qui adorent le Galiléen : ce sont des hommes courageux et forts, ce sont des soldats de l'armée et du prétoire, ce sont des sénateurs, les personnages les plus distingués dans tous les corps de l'Etat, qui ne craignent pas de publier hautement leur foi ; en un mot, Rome même est chrétienne ! Oui, les chrétiens marchent tête levée dans Rome, ils pénètrent jusque dans mon palais, ils étalent à ma vue leurs superstitions et leur culte monstrueux ; j'en suis témoin, et c'est moi qui les souffre ! A la vérité, que n'ai-je pas fait ? Me reste-t-il autre chose qu'à être traîné derrière leur char de triomphe ! Affronts innattendus. Ah ! avant qu'ils pèsent plus longtemps sur moi, avant qu'une tache éternelle souille mon nom, j'écraserai le dernier Romain ! A tout prix je délivrerai la terre de ces téméraires que la foudre n'anéantit pas ; il faut enfin que l'hydre à cent têtes disparaisse de la face du monde. Car j'en viendrai aux dernières extrémités, je veux que la guerre la plus terrible et la plus opiniâtre leur soit déclarée. Leur sang est une offrande agréable à nos dieux, leur sang réjouira les hommes qui abhorrent un culte ennemi et exécrable. Je verserai donc leur sang. Le père verra périr l'un après l'autre tous ses enfants, et son cœur saignera

avant qu'il soit lui-même égorgé ; l'épouse sera livrée à la rage des bêtes féroces en présence de son époux, et celui-ci verra déchirer ses membres dans l'amphithéâtre, et il verra ses entrailles dévorées, et il déplorera peut-être sa propre férocité en attendant le même tourment ; on arrachera du sein de la mère son tendre nourrisson, on frappera sa tête sur les murailles, et le sang rejaillira jusqu'à elle.

Mais où m'entraîne ma colère ? N'ai-je pas déjà tout essayé vainement ? Les bourreaux ne sont-ils pas las de frapper ? A quoi servent les tourments ? Ils les recherchent, ils les ambitionnent, et c'est là qu'ils fixent leur gloire et leur triomphe. Plus il en périt, plus ils croissent en nombre comme en force : leur sang est une nouvelle semence de chrétiens. Déjà les supplices me manquent. Par Hercule, j'en suis effrayé, je ne sais quelle puissance me résiste !... Ne nous décourageons pas cependant, le temps est venu de frapper le dernier coup. Il faut donc que j'essaie de nouvelles armes. Eh bien, je combattrai maintenant par la douceur et la séduction des plaisirs, ceux que je n'ai pu vaincre par la crainte des roues ou des bûchers ; je prodiguerai les charges et les récompenses, j'offrirai des trésors, je promettrai des honneurs. Non, non, ne nous décourageons pas, redoublons nos efforts. Ne puis-je pas aussi opposer les chrétiens aux chrétiens, rompre les nœuds qui les attachent ? la désunion fera leur faiblesse, la discorde les détruira. Je déchaînerai le père contre le fils, le fils contre le père, l'ami contre l'ami, le protecteur contre le protégé ; ennemis plus puissants que moi contre eux-mêmes, comment résisteront-ils à tant d'assauts différents ?

Christ, tu n'es qu'un dieu éphémère, ton règne est déjà fini, l'ordre est rétabli, le ciel est vengé.

III

LES LARMES DE PÉRICLÈS (1)

Le ciel paraît quelquefois prendre plaisir à éprouver les grandes âmes ; il semble ne leur avoir donné des qualités fortes et généreuses que pour les exercer davantage ; il jouit de cette lutte sublime qui s'engage entre l'homme et les maux les plus accablants. Un grand philosophe de Rome, Sénèque, a dit en effet : *Ecce spectaculum dignum ad quod respiciat intentus operi suo Deus ! Vir fortis cum malâ fortunâ compositus !* Le spetacle le plus admirable, le plus digne de l'attention même de la divinité, est le spectacle d'un homme généreux et inébranla

(1) Extrait d'un cahier qui a pour suscription : Cahier d'honneur, classe de rhétorique, 15 novembrs 1851.

b e aux prises avec l'adversité." C'est au milieu des épreuves que la vertu éclate et se produit dans toute son évidence, c'est là qu'elle se fortifie.

Si nous jetons les yeux sur une foule de grands hommes qui ont honoré l'humanité, nous verrons que leurs vies ont été traversées par des orages continuels, et que plus leur mérite les a élevés, plus ils ont été froissés et déchirés par le malheur. Mais, sans nous arrêter sur un Homère, un Sophocle, un Socrate et sur tant d'autres, victimes de la haine, de l'injustice ou de l'envie, contentons-nous d'arrêter nos regards sur un de ces héros de l'antiquité qui fut la lumière et la gloire de sa patrie et donna son nom à son siècle, mais sur qui tous les maux fondirent à la fois, lorsqu'il était au plus haut degré d'élévation.

Périclès (2), à la tête de la république d'Athènes, redoutable à tous ses ennemis et admiré par toute la Grèce pour sa valeur et son génie, commandant à tous par la force de son éloquence, avait jouit longtemps de la popularité la plus flatteuse et la plus brillante. Il avait même réussi par ses conseils et par l'empire qu'il avait sur les Athéniens à faire déclarer la guerre à Lacédémone, lorsqu'un horrible fléau, la peste désastreuse, vint accabler sa patrie.

Alors, les Athéniens, pressés par une double calamité, accusent l'homme qui les avait portés à la guerre ; ils tournent toute leur fureur contre Périclès qui cherchait en vain à remédier à tous ces maux, et à soutenir ses injustes concitoyens. Dépouillé de sa charge de général par l'aveuglement populaire, il est en outre condamné à une rigoureuse amende. Cependant cette disgrâce n'abat point son courage ; réduit au rang de simple citoyen, il tâche de trouver encore moyen de se rendre utile. Son âme devait essuyer de beaucoup plus violentes secousses. Bientôt il voit tomber autour de lui ses amis, ses parents, frappés par la peste. Son propre

---

(2) Périclès, célèbre homme d'Etat et général athénien, naquit l'an 494 av. J.-C. Il était fils de Xanthippe, l'un des généraux vainqueurs à Mycale. Son éloquence et ses profondes connaissances lui donnèrent une grande influence dans Athènes ; ayant fait bannir par l'ostracisme Cimon et Thucydide, il régna pour ainsi dire pendant quinze ans. Il embellit la ville d'Athènes d'un grand nombre de monuments : le Parthénon, les Propylées, l'Odéon, le temple d'Eleusis, furent édifiés sous Périclès. Il bâtit le port de Pirée ; il institua des jeux et des fêtes. Pour maintenir la prédominance d'Athènes, il décida ses concitoyens à la guerre du Péloponnèse. Les malheurs qui s'ensuivirent le firent tomber dans une disgrâce momentanée, et condamner à une amende considérable. Bientôt on le rappela, et peu de temps après il mourut de la peste (429 ans av. J.-C.) comme les enfants qu'il avait perdus auparavant. Son siècle, le plus grand de l'antiquité grecque, et auquel il a donné son nom, a été illustré par Sophocle et Euripide dans la poésie, Phidias, Callicrate, Polygnote, Zeuxis, Parrhasius dans les beaux-arts (*Dict. de biog. gén.*, par Léo Joubert.)

fils, Xanthippe, qui donnait déjà les plus belles espérances, est lui-même atteint par la contagion et périt à ses yeux. Le philosophe paraît à peine ébranlé de ce coup. Il lui reste encore un fils qui le console de tant de pertes ; il rassemble désormais sur Parclus tout son espoir et sa tendresse. Mais la peste qui exerce de plus en plus ses ravages, lui enlève encore cette dernière consolation. Le grand homme est étonné d'un coup si rude, il sent son cœur violemment agité, il parvient cependant à cacher son trouble. Bientôt la pompe funèbre s'avance ; il semble encore maître de lui-même, on admire en lui cette force d'âme plus qu'humaine qui le rend inébranlable à tous les coups de la fortune, et le met à l'épreuve de tous les déchirements de la nature. Mais quand il est prêt de placer la couronne sur la tête du mort, il ne peut se contenir plus longtemps, sa douleur éclate par des sanglots et par un torrent de larmes. Il serre entre ses bras les restes inanimés de son fils, il l'embrasse, il ne peut plus s'en détacher. Sa fermeté vaincue accorde enfin à la nature ce qu'elle réclamait de la sensibilité d'un père. Il fallait que le grand homme se montra enfin homme, en cédant à la faiblesse humaine.

IV

VIRGILE ÉCHO DE LA VÉRITÉ OU RAPPORT DE LA IVe ÉGLOGUE DE VIRGILE À LA NAISSANCE DE JÉSUS-CHRIST (1).

PARMI les nombreux monuments que nous a laissés l'antiquité, les plus précieux sans doute, après les livres saints où nous trouvons les lumières de la véritable religion, sont ceux qui se rattachent à cette même religion, qui consacrent hautement ce que notre foi révère, et donnent ainsi plus de force à la vérité. Le paganisme, avec son aveuglement et sa manie de corrompre ou d'altérer tout ce qu'il touchait, nous en offre mille en ce genre qui ont fait l'objet de l'étude et des recherches des savants modernes. Dans toutes les contrées du monde, les peuples ont été comme forcés de payer leur tribut à la religion du vrai Dieu que leurs passions leur faisaient méconnaître ; tous ont rendu à la vérité qui les éclairait malgré eux un témoignage non équivoque ; si la religion, se soutenant invinciblement par elle-même, n'a pas besoin de ces autorités étrangères, au moins deviennent-elles pour nous un nouveau sujet d'admirer la conduite de la Providence et les secrets de cette sagesse infinie qui conduit à son gré les esprits des hommes, qui les prépare et s'en rend maître d'avance par les ressorts les plus merveilleux, qui accoutume in-

(1) Le cahier duquel est extrait cet écrit a pour titre : Collège de Montréal, classe de rhétorique, 25 décembre 1851.

sensiblement leurs yeux à la clarté du flambeau qui luira sur eux éternellement. Sous ce point de vue, nous pouvons dire que tout ce qui nous est resté des différentes nations, tant dans des œuvres impérissables que dans leurs propres histoires, que tout prend un caractère lumineux ; partout à travers les voiles et les abus de l'erreur nous découvrons les desseins de Dieu, nous retrouvons empreintes sa gloire et sa sagesse. Mais le plus intéressant peut-être, le plus admirable de ces monuments si dignes de notre attention, ou de ceux au moins qui nous paraissent les plus étonnants au premier abord et qui ont le plus occupé quelques savants illustres, c'est cette églogue si connue que le prince des poètes latins adresse à Pollion. Cet ouvrage qui n'est pas considérable par son étendue, est comme perdu dans les œuvres de Virgile (1) ; mais il réunit tant de caractères frappants et mystérieux qu'il est impossible de ne pas lui assigner un rang à part, et de ne pas chercher par une curiosité aussi noble que juste, la clé de tous ces mystères. Quelques auteurs, ennemis nés de tout ce qui porte le cachet de la vérité, de tout ce qui peut donner du relief aux doctrines religieuses, ont bien affecté de ne rien voir d'extraordinaire dans cette églogue ; mais toutes les vaines subtilités qu'ils ont mises en œuvre pour expliquer tout humainement, prouvent déjà que ce qu'ils voyaient eux-mêmes ne peut s'éclarcir qu'en remontant à un principe plus certain que le leur. Rangeons-nous donc du côté des plus célèbres docteurs et, appuyés sur leur témoignage, osons voir ce qu'ils ont vu, examinons nous-mêmes si un sentiment si favorable et si glorieux à la religion est fondé sur des preuves satisfaisantes. Cet examen ne sera sans doute pas sans intérêt, et c'est une des plus dignes occupations du chrétien de chercher tout ce qui peut donner un nouveau lustre à sa religion.

Dès le commencement de ce curieux ouvrage de Virgile, on est frappé du ton extraordinaire qui y règne ; on sent, et il le dit lui-même au premier vers, qu'il va chanter de grandes choses, il faut que sa voix s'élève au-dessus de la voix du berger, qu'elle monte au degré le plus sublime de la poésie lyrique, car ce sont des merveilles inconnues dans la pastorale qu'il va célébrer. *Majora canamus*, dit-il poétiquement aux muses qu'il

---

(1) Virgile (Publius-Virgilius-Maro), le plus grand des poètes latins, naquit l'an 70 ou 69 avant J.-C., d'un potier de terre ou d'un cultivateur à Andes, village près de Mantoue. Il passa sa jeunesse à Naples et à Crémone, dont le territoire fut partagé aux troupes après la bataille de Philippes ; ce qui donna occasion à Virgile d'aller à Rome. Il y fit connaissance avec Mécène, qui l'introduisit près d'Auguste. Ce prince fit rendre au poète les terres qui lui appartenaient, et qui étaient comprises en effet dans le territoire de Mantoue, et non dans celui de Crémone. (*Dict. de biog. gén.*, par Léo Joubert).

prétend devoir l'inspirer. Un tel début nous donne déjà la plus haute idée du sujet ; on ne sait encore où il en veut venir, mais que n'a-t-on pas droit d'attendre ? Cependant, il fera plus que se dégager de telles promesses. O hommes, le croiriez-vous ? C'est une ère nouvelle qu'il vous annonce ; l'âge heureux que vous ne pouviez rappeler que dans votre souvenir, revient vous sourire sur les débris de tant de siècles affreux ; cet âge fera votre bonheur à jamais, c'est le dernier comme le premier des âges ; cessez donc de soupirer, déjà tout reprend une face nouvelle :

> Ultima Cumæi venit jam... ætas ;
> Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo.

Qui a jamais entendu de telles révélations ? Quel poète païen a jamais eu une telle hardiesse ? Et ici Virgile sort bien du domaine de la poésie ; comme tant d'autres poètes, comme Ovide, comme Horace, il ne prédit pas un avenir encore lointain ou au moins indéfini, il ne berce pas les hommes d'un espoir incertain par l'éloignement même de son objet ; au moment qu'il parle, tout s'exécute, ses prédictions s'accomplissent : *jam venit*... Certes, la poésie ne va pas si loin, elle ne s'expose jamais ainsi à pouvoir être démentie. Comment donc expliquer cette assurance ? Ne serait-ce pas le comble de l'absurdité, si elle n'avait aucun fondement ? Ce serait faire trop d'injure au jugement et au caractère de Virgile, si on croyait qu'il eut voulu bâtir tant de grandenrs, faire tant d'apparat et d'éclat sur des objets purement chimériques. Mais d'où viendraient donc de telles inspirations, si elles sont raisonnables ? Dans tout le cours du poème, ce sont encore de nouveaux prodiges, et quelquefois des prodiges d'un ordre tout à fait nouveau chantés avec l'accent majestueux du prophète, partout ce sont des pensées étonnantes qui décèlent des lumières plus qu'humaines, des lumières que le paganisme ne pouvait produire, à moins que nous ne puissions parler ainsi de ce qui représente si exactement la réalité. Car, remarquons-le bien de suite, tout ce que dit Virgile est très raisonnable par le fait et plein de vérité ; pendant qu'il chantait, un nouveau siècle commençait effectivement son cours, la révolution la plus pacifique et la plus heureuse allait changer l'univers ; l'enfant que Virgile va nous peindre sous des traits si ressemblants bientôt allait prendre naissance. C'est là une admirable coïncidence entre l'événement et une publication qui infailliblement le regardait. Certes, il a bien fallu qu'un rayon de la vérité vint éclairer (peut-être à son insu) le génie de Virgile pour qu'il publiât des merveilles si véritables au moment même où elles se passaient ; il n'en faut pas douter, ces inspirations étaient des inspirations qui lui étaient étrangères, elles étaient étrangères au paganisme. Les ténèbres n'ont ja-

mais produit la lumière, le jour n'est pas l'effet de la nuit. A quelle source avait il donc puisé le Romain qui osa publier, sans les comprendre sans doute, les merveilles du Très-Haut ? Comment a-t-il pu chanter des choses si inintelligibles pour lui-même et si éloignées de l'esprit païen ? C'est le point qui fait surtout notre étonnement ; mais cet étonnement cessera bientôt, si nous examinons l'état de l'univers entier à cette époque mémorable, si nous faisons attention à toutes les circonstances qui se réunissent pour faire supposer raisonnablement dans Virgile quelque connaissance venue de plus haut ; pour le faire regarder comme le nouvel organe d'une voix qui se faisait entendre déjà à tous les peuples attentifs. On le sait : tout le monde était alors dans l'attente de grands événements (1). Une voix haute et mystérieuse partie des régions de l'aurore avait retenti jusqu'aux bornes de l'Occident, et toutes les bouches répétaient de concert : L'Orient est sur le point de triompher ; un vainqueur sortira de la Judée ; un enfant divin nous est donné ; il va paraître, il descend d'un séjour éternel pour ramener l'âge d'or sur la terre. Oui, à ce moment même, à ce moment solennel où, selon le poète,

L'enfant du haut des cieux était prêt à descendre,

tous les hommes s'attendaient à une révolution heureuse ; la prédiction de ce conquérant qui devait réunir tout l'univers sous son sceptre d'or, embellie par l'imagination des poètes, ramenait à la fois toutes les imaginations, échauffait les esprits jusqu'à l'enthousiasme. Avertis de plus par les oracles du paganisme, selon des témoignages assez vraisemblables, tous les yeux était tournés vers l'Orient ; et Jérusalem, élevée jusqu'au ciel, confirmait ces bruits flatteurs. De plus, le Seigneur avait préparé les voies à son fils ; depuis longtemps les esprits des peuples avaient été disposés et prévenus, déjà ils prévoyaient sans en avoir une idée bien claire néanmoins, leur régénération prochaine : *nova progenies...* ; et pour les amener à ce point, plusieurs circonstances avaient été ordonnées par la sagesse divine. Il paraît, et Virgile semble l'assurer lui-même dans un de ses premiers vers :

Ultima cumæi venit jam carminis ætas,

qu'une sybille, devenue l'écho de la vérité, annonça le retour du grand siècle attendu depuis longtemps par les païens, qu'elle prédit cet ordre admirable de choses dans lequel tout devait se renouveler. Certes, l'admission de ce fait ne saurait être que glorieux à Dieu ; il était digne de Dieu de forcer les oracles menteurs de l'enfer à publier ainsi leur ruine, et montrer l'élévation de l'enfant qui devait les refouler pour jamais dans leur

(1) Comte de Maistre.

abîme. Les païens pouvaient bien avoir reçu ainsi cette étincelle de lumière, Virgile pouvait bien la mettre aussi en évidence en commençant son poème, mais il n'est pas permis d'en douter, les païens tiraient de sources plus pures des notions plus étendues, et Virgile, en s'érigeant lui-même en prophète, avait devant les yeux des prophéties certaines. Il serait déraisonnable de le contester, lorsque tout l'atteste à la fois : Virgile connaissait les véritables prophètes. D'abord, il ne pouvait les ignorer, lorsque les livres saints, répandus et connus dans tout l'univers par le peuple juif qui les conservait, piquaient infailliblement l'attention de tout le monde. Ces livres par excellence, dont un esprit vraiment divin inspirait la poésie, et une poésie dont toutes les images et les figures étaient consacrées à peindre la vérité dans toute sa pureté, avaient souvent fixé l'attention des hommes éclairés du paganisme, avaient prêté quelques rayons lumineux à ces esprits plus clairvoyants au milieu de l'obscurité générale. Jadis, Homère avait incontestablement puisé dans cette source féconde un grand nombre de ses inspirations ; les dieux dont on attribue la génération à son cerveau sont en partie, suivant les remarques des savants, des personnages encore reconnaissables des livres de Moïse.

Dans presque toutes les fables de la mythologie, dans beaucoup d'inventions des anciens poètes, on reconnaît également la vérité corrompue. Platon, Socrate, Aristote et les autres philosophes de la Grèce ne prouvent pas moins dans leurs systèmes, dans leur morale, dans mille traits épars dans leurs écrits, la connaissance qu'ils avaient des livres saints. Il semble que ce qu'il y avait de plus grand et de plus beau dans l'antiquité devait être produit par la religion véritable, de même que tout devait lui rendre hommage. Par là, les nations étaient obligées de voir longtemps d'avance l'aurore du beau jour qui allait paraître, les ombres étaient dès lors moins épaisses et la nuit fuyait à l'approche de l'astre divin.

Ce fut même trois cents ans avant la venue du Messie que se fit la fameuse version des Septante, par l'ordre de Ptolémée Philadelphe ; et cette traduction, remarque le judicieux auteur des *Soirées de St-Pétersbourg*, prouve la célébrité des livres saints dès cette époque. " Quel prince, dit-il, a jamais pu ordonner la traduction d'un livre, et d'un tel livre, sans y être déterminé par un désir universel fondé à son tour par un grand intérêt excité par ce livre."

Les juifs, dans ce temps-là, étaient déjà dispersés en beaucoup de lieux. Josèphe rapporte qu'un grand nombre de juifs s'enrôlèrent dans les armées d'Alexandre, et suivirent ce prince dans ses expéditions, lorsqu'il partit de Jérusalem, après avoir adoré le dieu de Taddus et entendu les prophéties qui le concernaient. Ptolémée avait emmené en Egypte plus de cent mille

captifs juifs qu'il laissa ensuite en liberté s'établir à Alexandrie. Alors, les juifs commencèrent à se répandre dans les différentes villes de l'Egypte, de la Lybie et du pays de Cyrène, puis dans l'Asie Mineure et dans la grande Asie où ils obtinrent les plus grands privilèges. Bientôt, on trouva des juifs dans toutes les parties de la terre ; toujours alliés des Romains depuis Judas Machabée, et ensuite réunis à l'empire par Pompée, ils durent s'étendre de plus en plus dans l'Occident et étendre avec eux la connaissance de leur religion. Ce n'avait pas été sans un dessein marqué par la Providence, observe le grand évêque de Meaux, que les juifs auparavant resserrés dans un petit coin du monde, seuls alors dépositaires des secrets de Dieu, se disséminèrent ainsi dans toutes les contrées. Ils firent connaître le vrai Dieu aux différents peuples, et par là les préparèrent de loin à recevoir un jour les lumières de l'évangile. Le peuple juif dispersé, ce peuple unique par sa croyance et ses usages, devait être assez remarqué au milieu des autres peuples ; sa seule vue devait exciter le plus haut intérêt, et les révélations surtout dont il tenait le dépôt devaient frapper tous les esprits, et ainsi se remplissait tout naturellement la mission alors confiée au peuple précurseur, ainsi se justifiaient ces paroles de Tobie à ses frères : *Ideo dispersit vos inter gentes quæ ignorant eum, ut vos enarretis miribilia ejus...*

Du temps d'Auguste et de Virgile, à l'époque par conséquent de la naissance du Sauveur, le monde était bien préparé, les voies du Seigneur étaient bien ouvertes, la terre remuée n'attendait que la rosée céleste pour faire paraître le germe béni dont les nombreux rejetons devaient couvrir sa surface renouvelée.

Pourrait-on maintenant nous objecter l'ignorance de Virgile sur les vérités qui étaient sur le point de se manifester ? Virgile ignorait-il seul ce que tout le monde répétait avec admiration, était-il sourd lui seul à la voix publique ? Les écrits des prophètes qui promettaient la libération des peuples et précisaient le temps de sa venue, étant traduits en grec, la langue universelle alors, tout ce que renfermaient ces livres ne devait-il pas mettre en éveil surtout le monde savant ? Il est très certain, d'après le témoignage des historiens païens eux-mêmes, nommément de Tacite et de Suétone, que la connaissance des livres saints était répandue à Rome, qu'on faisait en ce temps beaucoup de bruit de ce qu'ils promettaient (1). Il est donc assez prouvé que le savant poète romain pouvait avoir connaissance des prophéties ; il est plus que vraisemblable, on pourrait même assurer qu'il en avait en effet connaissance, qu'il les avait sous les yeux en composant son *Pollion*.

(1) Suétone, *Vesp. vita*, c. IV ; Tacite, *Histor.*, liv. V.

La comparaison du poème avec ces prophéties suffira maintenant pour constater les emprunts que Virgile a faits à l'Ecriture sainte. Mais avant d'entrer dans un rapprochement détaillé, il ne sera peut-être pas inutile de réunir les principaux traits pour nous assurer tout d'abord de leur rapport avec ce que nous devons rapporter, et s'ils ont pu être produits par un poète qui n'avait aucune idée de l'opinion universelle de son temps.

Virgile chante un enfant qui est encore à naître : *Cet enfant, c'est un enfant divin, c'est l'accroissement du Dieu suprême qui commande à tous les dieux. Il est envoyé du ciel, heureux espoir d'une race nouvelle, et naît d'une vierge* (1). *A sa naissance le siècle de fer est banni pour toujours, et l'âge d'or se relève radieux dans le monde. Il vivra de la vie des dieux, tout en participant à la nature humaine ; il se verra bientôt, ainsi que les héros, confondu avec les dieux. C'est sous ses auspices que les traces des crimes des hommes seront effacées, que tout sera purifié, que la terre délivrée d'une éternelle alarme prodiguera ses dons. Il gouvernera le monde pacifié...* Ciel, de quel enfant parle-t-il donc ? Cet enfant n'a rien fait d'illustre encore, ce n'est pas un des hommes fameux de ce temps mémorable à tant de titres ; ce n'est ni César, ni Auguste, puisqu'il n'a pas encore paru sur la scène du monde. Et quelle grandeur future, quelle gloire, quelles merveilles dès le commencement de sa carrière ! Mais remarquons surtout en quoi consistent les grandes choses qui seront l'effet de sa venue.

D'après le caractère des Romains et pour flatter tous les héros contemporains, Virgile ne le fait pas illustrer par de grands faits d'armes, il ne se distinguera pas à la tête des armées, il ne soumettra pas par les voies de la guerre la terre à son empire. Ce sont des exploits d'un tout autre genre, d'un genre inouï jusqu'alors, et tout à fait opposé au génie de Rome : *Il effacera jusqu'aux traces des crimes de la terre, et il règnera à jamais sur les fondements de la justice et de la paix.* A qui donc peuvent convenir et ce caractère auguste et ces traits si extraordinaires sous lesquels l'enfant futur nous est représenté ? Quel est celui à qui l'on a jamais pu adres-

(1) Cette vierge que Virgile désigne dans son églogue sous le nom de la chaste Diane :

...Nascenti puero...
.....
Casta fave, Lucina...

était célèbre dans toute l'antiquité ; beaucoup de peuples attendaient ce prodige de la maternité d'une vierge, et les druides gaulois lui avait même élevé un autel avec cette inscription : *Virgini parituræ.* Cette idée ne pouvait être prise que du prophète qui avait dit depuis longtemps : *Ecce Virgo concipiet et pavit filium...*

ser ces deux vers surtout, si ce n'est à l'Enfant-Dieu que vit naître bientôt en effet l'univers pacifié :

> Te duce, si qua manent sceleris vestigia nostri
> Irrita perpetua solvent formidine terras.

C'est saint Augustin lui-même qui a fait cette remarque (1). " L'irréligion obstinée, remarque l'illustre comte de Maistre, a bien fait tous les efforts pour obscurcir ce fait ; les commentateurs ont interrogé à l'envie toutes les généalogies romaines pour leur demander en grâce de vouloir bien nommer l'enfant célébré dans le *Pollion*. Mais il est contre toute vraisemblance que l'enfant existe où on l'a cherché ; et nous pourrions défier tous ces doctes commentateurs d'en nommer un auquel les vers de Virgile s'adoptent sans violence. Mais même en supposant qu'ils puissent avec certitude désigner cet enfant, il en résulterait seulement que Virgile, pour faire sa cour à quelque grand personnage de Rome, appliquait à un nouveau-né les prophéties de l'Orient."

Alors il ne serait pas moins prouvé que le poète connaissait l'Ecriture sainte et qu'il en aurait profité dans son églogue. Virgile, voyant dans les oracles sacrés de l'Ecriture que le Rédempteur promis aux hommes était sur le point d'arriver après *le long cours du siècle de fer* ou de l'empire du démon, et voyant de plus tous les esprits occupés de cette prédiction dont l'accomplissement était à son terme, se serait saisi sans doute avec empressement d'un si magnifique sujet pour le revêtir des couleurs les plus brillantes de la poésie.

Suivant l'observation de Pope, le célèbre traducteur anglais, et de beaucoup d'autres que nous pourrions citer, l'ouvrage de Virgile ne consistait en partie qu'à rendre en vers latins admirables les accents enthousiastes du prophète Isaïe ; il traduit véritablement ce qu'il a vu dans ce prophète sur l'avènement du Messie, il se sert des mêmes figures par lesquelles Isaïe peint le règne glorieux du Sauveur dans l'ordre spirituel. Suivons donc, il en est temps, le poète païen dans ses imitations ; contemplons d'un œil religieux le reflet de ces lumières que tant d'hommes apercevaient, sans les comprendre, dans un miroir profane.

D'abord, il est remarquable que le siècle futur désigné par les prophètes comme l'heureuse époque du christianisme, ait été attendu par tous les païens pour cet âge d'or qu'ils regrettaient, mais qu'ils espéraient tous voir renaître dans un avenir inconnu. Nous savons qu'il est question de cet âge d'or dans l'églogue de Virgile ; tout son poème roule sur cette brillante période dont il proclame le commencement au moment même qu'il parle, et c'est un enfant qui l'amène, c'est celui qu'Isaïe a appelé *pater futuri sæculi*.

(1) Epist. ad Martianum.

Virgile, aussi bien qu'Ovide, Horace et les poètes grecs qui ont rappelé l'existence passée de l'âge d'or comme le premier âge du monde, annonce son retour comme le dernier, et par conséquent comme un âge désormais éternel ; en entendant le poète, on croit entendre la voix consolante du prophète du Seigneur promettant aux hommes qu'ils se reverront dans leur état primitif : *Quo prima fuerunt ecce venerunt.* Quel est cet état primitif ? comment les païens l'avaient-ils compris ? C'est ici un sujet d'admiration pour nous ; tous les poètes en s'avouant dans l'âge de fer l'ont caractérisé par des crimes monstrueux qui rendaient les hommes malheureux et en horreur à la divinité, et en même temps tous les poètes se sont représentés l'âge d'or comme le règne de la vertu et de l'innocence. C'est là le véritable fond du siècle regretté ; tous ont vu que l'homme dans son origine était destiné à être heureux, et que son bonheur était attaché à la pureté de ses mœurs. Ovide, dans sa belle description des quatre âges qu'on peut très bien réduire à deux, a fait disparaître à la fin de l'âge d'or Saturne, ce dieu qui faisait fleurir avec l'innocence l'abondance et la sécurité ; il a fait remonter au ciel avec indignation la vierge Astrée, déesse de la justice, la dernière des divinités qui se plut avec les humains.

Virgo cœde modente
Ultima cœlestum, terras Astrœa reliquit.

Virgile, aussitôt qu'il a annoncé le rétablissement de toutes choses, fait redescendre la même déesse, il renouvelle le règne de Saturne :

Jam redit et Virgo, redeunt Saturnia regna.

Quelles idées saines et justes sur la dégradation comme sur la régénération de l'homme ! Tout en les revêtant des couleurs païennes, Virgile fait souvent revenir ces graves traits dans ses autres ouvrages. Dans le premier livre de ses *Géorgiques*, on admire son tableau étonnant de l'âge d'or et du siècle malheureux qui en effaça les traces ; toute cette partie étincelle d'idées extraordinaires qui ont une analogie évidente avec nos saints livres, et elle correspond exactement avec l'églogue dont nous nous occupons principalement. Avant le siècle de fer, dit-il, personne ne s'astreignait aux travaux champêtres, on n'avait pas encore fixé les limites des propriétés (parce que sans doute nul n'était injuste, parce que tout appartenait en commun à des hommes que l'intérêt ne divisait pas). La terre libre et sans culture fournissait tout :

Ipsaque tellus
Omnia liberius, nullo poscente ferebat.

Il devra en être de même dans le rétablissement de toutes choses et pour lors Virgile dira :

Omnis fer et omnia tellus.

La nature était véritablement en cet état dans le temps de l'innocence de l'homme. Mais à l'approche de l'âge affreux, cet ordre de choses a changé ; alors le serpent s'est gonflé d'un venin fatal, les animaux féroces ont commencé à répandre le carnage :

Ille malum virus serpentibus addidit atris,
Prœdarique lupos jussit.

Ils n'ont donc pas été toujours nuisibles ces animaux devenus si redoutables, le loup et le tigre comme le reptile venimeux étaient donc autrefois soumis à l'homme, roi de l'univers ; et d'ailleurs la Genèse ne nous l'apprend-elle pas ? Ne nous montre-t-elle pas Adam, après la formation des animaux, les faisant venir à lui et, comme un souverain, imposant à chacun son nom ? Nous verrons, en revenant à notre églogue, comment Virgile fera revenir l'ordre ancien. Alors, continue le poète dans sa peinture du siècle de fer, le miel a été détaché de la feuille de l'arbre, les vins qui se répandaient çà et là dans les champs comme des ruisseaux, ont été arrêtés :

Mellaque decussit foliis
Et passim rivis currenti a vina repressit.

Il n'y a pas jusqu'aux brillantes descriptions des poètes dans l'ordre naturel, jusqu'à leurs propres expressions qui ne paraissent empruntées. On sait comment l'Ecriture sainte décrit la terre promise où l'on voyait couler des ruisseaux de lait et de miel. Cette magnifique figure pour marquer l'abondance d'un pays riche, en effet, s'appliquait on ne peut mieux au siècle d'or ; et lorsque Virgile le fera revenir, il n'oubliera pas de dire :

Incultisque rubens pendebit sentibus uva,
Et duræ querens sudabunt roscida mella.

Il fallut, continu Virgile, que l'homme trouva le moyen de se suffire à lui-même dans de longues expériences, dans de pénibles recherches, dans tous les travaux du corps et de l'esprit ; car le dur travail né d'un besoin pressant a pu seul prolonger le cours d'une vie toujours à charge ;

Ut varias usus meditando extunderet artes Paulatim...
Labor omnia vincit
Improbus, et duris urgens in rebus egestas.

Virgile n'avait-il donc pas vu la malédiction portée sur l'homme par un Dieu vengeur ? *In sudore vultûs tui vesceris pane, donec revertaris in terram.*—Plus rien sans travail, le pain ne pourra être mangé qu'après beaucoup de labeurs et de peines :

Mox et frumentis labor additus...

La terre est devenue tout à fait ingrate ; la rouille, le chardon, les épines et les herbes nuisibles font périr les moissons :

Subit aspera silva,
Lappœque tribulique...

Que de soins pour vaincre tant de difficultés ! Oh ! Dieu a bien dit au malheureux Adam : *Maledicta terra in opere tuo ; in laboribus comedes ex eâ cunctis diebus vitæ tuæ ; spinas ec tribulos germinabit tibi...*

Nous nous sommes peut-être déjà trop arrêté sur ce terrain si fécond, nous ne pourrons cependant nous dispenser de signaler les autres endroits où nous retrouvons le flambeau qui éclaira Virgile. Au premier livre de l'*Enéide*, il fait encore revenir l'âge d'or et toujours sous le même aspect ; et, ne l'oublions pas, il le fixe à la même époque que dans notre églogue. C'est le père des dieux qui annonce les beaux jours du règne d'Auguste, ce premier maître du monde dont le Messie illustra le règne par son apparition , et c'est ainsi qu'il en parle : " Alors les siècles seront adoucis, les peuples ne connaîtront plus les armes. *L'antique probité, la chaste déesse Rémus et son frère Quirinus, désormais réconciliés*, donneront des lois au monde ; *la discorde impie* sera repoussée dans son antre inhumain :

Asperat impositis mitescent sœcula bellis ;
Priscafides et Vesta Remo cum fratre Quirinus,
Jura dabunt...
Furor impius intrùs...(1)

Ailleurs, c'est à son sixième livre, il fait toujours allusion au même siècle distingué par un fait tout extraordinaire dans le monde—par une pacification universelle — lorsqu'il dit du fils d'un dieu ;

Aurea condet
Sæcula qui rursùs Latio, regnata per arva
Saturno quandam...(2)

Qui donc communiqua ces idées si pures au poète ? Comment les retrouve-t-on si souvent dans Virgile ? Il n'y a guère d'autre moyen de l'expliquer : c'est que l'Ecriture sainte lui était connue, c'est qu'il avait pris quelques leçons dans ces livres précieux destinés à instrnire tous les siècles.

Reprenons enfin notre comparaison avec une marche plus régulière et voyons de plus près, quoique rapidement, notre églogue. Le prophète Isaïe a parlé de la lumière qui succède aux ténèbres, il a représenté le réveil des nations assises à l'ombre de la mort, lorsque le soleil de la justice leur apparaît : *Populus qui ambulabat in tenebris, videt lucem magnani ; habitantibus in regione ombræ mortis, lux orta est eis.* Virgile n'a pu mieux exprimer cette pensée qu'en disant :

...Nascenti puero quo ferrea primùm
Desinet, ac toto surget gens aurea mundo
...Jam regnat Apollo (3)

(1) Vers 291 et suivants.
(2) Vers 792 et suivants.
(3) On sait qu'Apollon ou Phébus était pour les païens le dieu de la lumière.

L'écrivain sacré a encore peint la joie des hommes à laquelle aucune mesure ne peut être ajoutée ; il les a peints comme de joyeux moisonneurs lorsque la terre féconde leur paie son tribut, comme des conquérants heureux qui rapportent les dépouilles de leurs ennemis. Le poète paraît vouloir ici renchérir sur ses pensées en mettant à contribution toute la nature, en faisant réjouir toutes les créatures inanimées à la vue de ce qui doit arriver. C'est l'univers entier dont les tressaillements de joie ont enchanté la masse gigantesque, la terre et les abîmes de la mer et le ciel sans fin, tout ce qui existe, tout a ressenti ce sublime mouvement :

Adspice convexo nutantem pondere mundum,
Terrasque, tractusque maris, cœlumque profundum ;
Adspice venturo lætantur ut omnia sæclo.

Ne croit-on pas entendre déjà dans ces beaux vers l'hymne que chante l'Eglise au jour même de la Nativité :

Hunc cœlum terra, hunc mare
Hunc omne quod in eis est
Auctorem adventus tui
Laudans exultat cantico.

"Comment la nature ne se réjouirait-elle pas à l'approche de son auteur ? Elle frémit d'épouvante lorsqu'il vient dans sa colère, mais elle doit être transportée de joie lorsqu'il vient dans sa miséricorde."

Dans ces deux vers dont nous avons beaucoup parlé déjà :

Te duce, si qua manent sceleris vestigia nostri,
Irrita perpetuâ solvent formidine terras,

on reconnaît encore le prophète qui a dit : *Oblivioni traditæ sunt austiæ privies...* Ce prophète après avoir tracé quelques-uns des effets de la naissance du Sauveur, annonce cette naissance : *Et filius datus est olis... et vocabitur non ejus... vater futuri sæculi, principes pacis. Multiplicabitur ejus imperium et pacis non erit finis.* On n'a qu'à parcourir le commencement de cette églogue, et on ne tarde pas à y reconnaître ce petit enfant père du grand siècle, qui règne par la paix, étend son empire par la paix, pour assurer aux hommes une paix éternelle.

Le poète ajoute souvent quelques ornements nouveaux à la pensée d'Isaïe ; maintenant il s'abandonne un moment à son imagination pour ajouter quelques détails descriptifs sur l'heureux état de la terre qui offrira sans culture tout ce qu'on peut désirer. Ce serait ici le lieu de le remarquer, Virgile, dans un sujet si merveilleux, sort le moins qu'il peut de l'églogue ; dans tout ce qu'il emprunte aux prophètes, il choisit de préférence ce qui va le mieux à ce genre de poésie, et c'est sans doute pour

cette raison qu'il a emprunté surtout d'Isaïe, qui est rempli d'images prises dans la nature.

At tibi prima, puer, nullo munuscula cultu,
Errantes heredas passim cum baccare tellus
Mixtaque ridenti colocasia fundet acantho
Ipsœ lacte domum referent distenta capellæ
Ubera...
.....
Ipsa tibi blandos fundent cunabula flores.

Que ces riants tableaux de l'état d'une terre féconde d'elle-même ressemblent encore aux peintures poétiques du prophète Isaïe ! C'est lui qui représente les champs déserts qui n'ont jamais senti les pas de l'homme, germant et se couvrant de fleurs : *Lætabitur deserta et inviâ, et exultabit solitudo et florebit quasi lilium ; germinans germinabit, et exultabit lætabunda et laudans.* Dans le prophète aussi, les dons charmants de la nature font la gloire et l'ornement de l'Homme-Dieu : *Gloria lebani dota est ei, decor carmeli et laron ; ipsi videbunt gloriam domini et decorem Dei nostri.*

Virgile dit ensuite que le timide troupeau ne craindra plus le lion superbe :

...Nec magnos metuent armenta leones.

N'est-ce pas l'admirable figure d'Isaïe en quelques mots : *Lupus et agnus pascentur simul, leo et bos comedent paleas.* Le loup et l'agneau, dit le prophète, vivront dans les mêmes pâturages, le lion inoffensif ne sera plus altéré de sang, il se contentera avec l'animal des champs de l'herbe que lui offrira la terre. Alors donc, ô enfant du ciel ! le fort n'opprimera plus le faible, le puissant orgueilleux ne foulera plus à ses pieds l'humble et le pauvre, les passions déchaînées les unes contre les autres ne feront plus gémir la nature. Alors la force et la falblesse habiteront paisiblement sous le même toit ; le roi et le berger participeront au même banquet. Heureux le temps où l'enfant à la mamelle pourra s'amuser sur la caverne de l'aspic, où le repaire du lion ne sera plus un lieu de terreur et de mort : *Delectabitur infans super faramine aspidis ; et in cavernâ reguli, qui oblactatus fuerit, manum suam mittet.*

Ici le prophète a ajouté : *Et serventi pulvis panis ejus : non nocebunt neque occident in monte sancto meo.*

Virgile fait mourir le serpent, car c'est encore ce qu'il a vu au commencement des livres saints, que la tête du serpent sera écrasée à la venue de l'enfant merveilleux qu'il chante ; il fait mourir et disparaître l'herbe au venin perfide. N'est-ce pas le funeste fruit qui causa la perte du genre humain ?

Occident et serpens, et fallax herba venemi
Occidet.....

Mais en tout lieu croîtra l'amour d'Assyrie :

...Assyrium vulgo nascetur amomum

Il ne serait peut-être pas tout à fait déraisonnable de penser que cette plante odoriférante qui des lieux voisins de l'ancien Jardin de délices se répand partout, est quelque souvenir altéré de l'arbre de vie dont la propriété était d'assurer l'immortalité. Comme nous l'avons déjà assez observé, il n'y aura plus de guerre dans l'âge d'or de Virgile, elles cesseront peu à peu, à mesure que l'enfant divin prendra son accroissement. Isaïe : *Omnis violenta prædatio cum tumultu, et vestimentum mistum sanguine erit in contrestionem et cibus ignis.* Il devait bien éteindre toute dissension Celui à la venue duquel tout le ciel s'est écrié : *In terrâ pax hominibus.*

Virgile s'étend de nouveau avec une magnificence digne d'un si grand maître sur les richesses que déploiera la nature rendue à son premier état :

...Omnis feret omnia tellus.
Non rastros patietur humus, non vinea falcem,
Robustus quoque jam tauris juga solvet arator.

Il n'y aura donc plus de travail, les animaux qui ont si longtemps partagé la misère de l'homme seront eux-mêmes délivrés du joug pénible, la terre ne sera plus déchirée par le soc de la charrue, tout se reposera, et l'abondance n'en sera que plus grande. Ce qui était l'effet du péché devait disparaître avec le péché, l'innocence de l'âge d'or devait ramener l'état de l'homme à cet heureux temps.

Nec varios discet mentiri lana colores ;
Ipse sed in pratis aries jam suave rubenti :
Murice, jam croceo mutabit vellera luto ;
Sponte sua sandyx pascentes vestiet agnos.

Tout ce qui est mensonge, tous les arts trompeurs cesseront d'être en usage dans un siècle si pur, on n'aura plus besoin d'emprunter leurs secours, la nature qui déjà pourvoie à tous les besoins, fournira elle-même les objets de luxe, elle-même revêtira l'agneau des plus brillantes couleurs, et il n'y aura plus rien qui ne soit naturel. Nature, tu es bien aimable, lorsque tu n'es pas corrompue, tu n'as plus besoin d'être relevée par un faux éclat, l'œuvre du Tout-Puissant est digne de lui.

Que le poète imite bien les vœux et les soupirs des prophètes, lorsqu'après avoir dit toutes ces merveilles, il veut en hâter l'accomplissement et

demande au ciel la faveur d'en être témoin, pour les redire encore, pour en faire un hymne éternel. " Hâte-toi donc, s'écrie-t-il, viens recevoir les honneurs que nous te préparons, ô enfant divin ! toi qui es l'accroissement du Souverain des cieux. Ah ! puissé-je prolonger le cours d'une si longue vie, puissé-je entrevoir l'aurore de ce beau jour qui n'aura point de fin, et conserver assez de force pour en publier la gloire."

Aggredere o magnos, aderit jam tempus honores,
Cara deûm soboles, magnum Jovis incrementum !
.....
O mihi tam longæ maneat pars ultima vitæ,
Spiritus et, quantum sat erit tua dicere facta !

Cette invocation rappelle bien celle d'Isaïe : *Utinam dirumperes cœlos et decenderes ! Rorate cœli, desuper, et nubes pluant justum ; aperiatur terra et germinet salvatorem !*

Certes, il était bien digne d'être chanté par le premier poète du monde, ce jour de bénédiction et de salut où Dieu montra aux hommes le Verbe éternel, objet d'une si longue attente ! Il fallait que l'aveuglement païen rendit un hommage à la lumière qu'il ne comprenait pas, il fallait que le génie qui se plaît dans la fiction fit voir à son insu les rayons de la vérité ! Dieu fait tout servir à sa gloire ; le Dieu qui force la nature et les éléments à le louer et à publier son nom, force de même les hommes qu'une religion de mensonge rend ennemis de sa gloire et de son culte, à entonner comme malgré eux ses louanges, à faire éclater un enthousiasme dont ils ne se rendaient pas compte à eux-mêmes. De là ce cri universel du paganisme bientôt expirant, mais devant s'éteindre avec tant d'efforts, de là ces chants du poète païen qui ne pouvait entendre le fond d'un mystère qu'il chantait. Mais tout devait être bientôt éclairci, et nous ne pouvons pas nous lasser d'admirer la conduite de la Providence qui disposera les peuples au règne indestructible du Fils de Dieu, promis dès l'origine du monde. Il est beau de voir la Providence de Dieu ménageant toutes les circonstances et faisant servir tous les événements de manière à amener l'exécution de ses desseins. Il est beau de voir l'univers préparé insensiblement à la venue de son libérateur, de contempler une lumière longtemps réservée aux seuls enfants de la Judée, qui s'étend peu à peu, qui se communique graduellement à toutes les nations, qui enfin se dévoile tout à fait dans la plénitude des temps pour éclairer une terre ensevelie dans des ombres épaisses pendant tant de siècles. O lumière divine ! la malice infernale ne pourra plus t'obscurcir, désormais, tu as pour jamais chassé les ténèbres qui, en se dissipant, t'ont rendu un hommage immortel. Poète du paganisme, si le ciel t'avait rappelé à la vie trois siècles

près l'époque où ta voix retentissait dans le monde, alors tu aurais pu oir les hommes comprenant ce que tu publiais sans le comprendre, invoquer ton témoignage providentiel et l'imposer à l'esprit du mensonge, alors ans doute tu te serais écrié toi-même : " Qu'il est grand le Dieu à qui j'ai ffert de l'encens sans le connaître ; prosternez-vous donc, heureux peuple ui le connaissez."

Trois siècles s'était écoulés en effet depuis que Virgile avait écrit cette glogue, et déjà l'on voyait disparaître jusqu'aux traces de l'erreur, les temples anciens étaient renversés, les dieux de pierre et de bois réduits en oudre sur leurs autels abattus dans la poussière, n'attendaient plus les œux prostitués des mortels. Mais l'esprit infernal, suivant la pensée d'un aint père, ne pouvant plus abaisser l'homme aux pieds d'une vile matière, t attribuer le caractère de la divinité à de monstrueux simulacres, voulut épouiller de sa divinité Celui qui la possédait véritablement, et forma le essein de faire fouler aux pieds le Dieu sauveur à qui toute la terre s'était nfin soumise. C'est alors qu'un prêtre indigne, que le misérable Arius osa rêcher une hérésie suggérée par l'enfer, et qu'il s'efforça de saper le premier ondement de notre sainte religion. Les peuples furent révoltés, des réclaations unanimes se firent entendre et on assembla un concile général pour onfondre l'hérésiarque audacieux. Après la déclaration canonique du conile, pour faire une sorte d'amende honorable au Fils de Dieu, pour comenser l'injure faite à la majesté suprême, on crut ne pouvoir rien faire de ieux que de lire l'églogue de Virgile, traduite exprès en vers grecs, dans uguste assemblée de l'Eglise ; on produisit à la honte de l'impiété un onument si authentique et si glorieux à la vérité, que le paganisme s'éleva alors contre l'erreur et vengea le christianisme.

LETTRES INTIMES

I

Montréal, 4 juillet 1853.

Mon cher ami, — Figure-toi que j'ai fait chauffer mon encre pendant trois quarts d'heure, et elle est encore blanche comme le démon !... Tiens, elle commence à être noire. Il y a donc trois quarts d'heure que je suis arrivé de chez toi tout essoufflé, pour répondre à ta lettre que l'enfer consume ! Ah ! infâme lettre. Vilain T** (1), puisses-tu passer tes vacances à lire une pareille écriture. Ah ! je me suis bien dit : " Mais rira bien, Talbot, qui rira le dernier." (2)

Si j'avais à te raconter tous les désagréments que j'ai eus à subir aujourd'hui, trois feuilles de papier ne suffiraient pas à contenir toutes mes vociférations. Je crois que le ciel, la terre et les enfers ont conspiré contre moi. D'abord, tu sauras que ce matin, je me suis levé de travers, et ce n'est pas tout, il n'était pas moins de sept heures et quart. J'étais d'humeur massacrante, j'aurais cassé toutes les vitres, si je n'avais pas été pressé de me rendre avant la fin de la messe au collège (3). Je partis, clopin-clopant, le ventre vide et les cheveux hérissés ; je n'avais même pas eu le temps de me peigner avec mes doigts. J'arrive juste au moment où le père N***, du haut de l'autel, annonçait une composition de chimie pour cet après-midi. " Que la peste t'étouffe ! " lui répondis-je bien haut en moi-même. La messe étant finie, je passai en classe avec les autres. Sur ces entrefaites, notre aimable professeur de métaphysique me saisit par le bras pour me demander si j'étais encore déterminé à honorer tout sim-

(1) Cette lettre ainsi que les suivantes, ont toutes été adressées à M. L.-W. T**, ami intime de l'auteur.

(2) Allusion à un poème sur Jeanne d'Arc que l'auteur et son ami avait lu ensemble, et qui les avait fort amusés, à cause de la faiblesse de certains chants.

(3) Les élèves entendaient la messe tous les matins avant de ce rendre en classe.

plement la classe de ma présence. " Comment, lui dis-je tout étonné, ne savez-vous pas que je suis sceptique? Ne suffiriez-vous pas vous-même pour me faire douter de tout, vous qui me persécutez après m'avoir promis le droit de bourgeoisie jusqu'à la fin de l'année. Lorsque je serai prêt, je vous le dirai."—Qu'en dis-tu?

Après la classe, dont je passai la plus grande partie dans le pays des songes et l'autre partie dans le paradis des oies, je sortis tranquillement, bien résolu à ne me faire ennuyer par personne sur ma route, mais bien de m'ennuyer tout seul (1). Ouah! il est bien vrai de dire qu'il y a des jours néfastes. J'avais dépassé le coin de la rue McGill en fuyant (2), lorsque j'aperçu mon inportum lecteur de *Milton* et de *Cooper's poems* qui m'attendait avec son air béat, et pourquoi? Pourquoi? tu le sais déjà.

Mon C*** n'avait-il pas fait une *diligence* (3), la semaine dernière. Ne venait-il pas de l'achever hier soir. N'avait-il pas pris ses résolutions en grec et fait sa prière en latin. Je lui disais à tout moment qu'il faisait beau, que nous aurions un beau congé demain, que T** revenait aujourd'hui. Je lui aurais dit que tu étais évêque de l'île Sainte-Hélène, il en aurait été de même. Nous nous sommes rendus jusqu'au magasin de Mussen avec sa *diligence*.

—Bonjour, Lapointe (4).

—Au revoir, C**.

Je le quittais le cœur joyeux et plein d'espérance, mais ma journée n'était pas finie. Je coudoie en ce moment même ton enragé M** qui s'empare de moi, et me demande de suite de son air suffisant et courtois si j'allais encore au collège. J'avais ma ceinture, j'avais mon Bouvier sous le bras, cher ami! De fil en aiguille, il en vient à me répéter les déclamations qu'il avait apprises par cœur, il y a trois ans, contre messire P**. Faisant semblant de l'écouter, je soupirais après le moment fortuné où nous arriverions chez D**, son patron. Il me quitta là en effet, mais nouveau déboire, j'aperçois ton cousin B** qui marchait doucement à six pieds devant moi sur la rue Lagauchetière. Je n'avais pas le temps de l'éviter,

---

(1) Il demeurait alors avec sa famille, moins sa mère qui était morte, à l'angle sud-ouest des rues Wolfe et Dorchester; la maison est en bois, et se compose d'un rez-de-chaussée avec toit mansard. Elle existe encore, et elle appartient encore à la succession. M. Audet père est mort le 23 décembre 1887.

(2) Le collège de Montréal était alors situé dans la rue du Collège.

(3) On appelait *diligence* le rapport que les élèves avaient à faire de l'instruction religieuse qui était donnée chaque dimanche.

(4) Comme la plupart des membres de la famille Audet, l'auteur était plus connu sous le surnom de Lapointe.

je l'aborde hardiment ; nous avons parlé tout le long du chemin jusqu'à l'encoignure Dorchester-Wolfe, de l'église St-Pierre et du père L**. J'étais enfin rendu au logis. J'allume ma pipe et je prends mon Régnault que je n'avais pas encore ouvert depuis longtemps, Dieu le sait ! Il fallait bien préparer un peu ma composition, Je n'avais pas encore vu la définition de la chimie... ta, ta, ta. J'entends frapper à la porte.

—Entrez.

Aussitôt six poils jaunes séparés en trois s'introduisent doucement, doucement. Enfin, qui est-ce que c'était ? C'était, en vériré, je te le dis, —c'était G. S**, en corps et en âme, qui venait de promener à Lacnine ses dix-huit poils tous surpris de voir le jour.

—Bonjonr, Lapointe.

—Comment vas-tu, G** ?

Préliminaires nécessaires. Puis la conversation s'établit entre les pouffées de tabac ; T** en fut le sujet principal. Quelle ne fut pas ma stupéfaction, ma désolation et mon admiration en même temps, lorsque j'appris que T** retardait son retour pour venir en aide à la beauté souffrante (quelle poésie !) et concourir pour sa part à former des citoyens et des citoyennes appelés à devenir plus tard le soutien, le support et l'appui de la société naissante.

Oui, T** fera son chemin. Il *rentre en grade ;* et cependant il n'est encore qu'à son début. D'écolier, le voilà devenu professeur. Certes, il fera quelque chose. Je le vois déjà la férule en main, la plume sur l'oreille, du haut de la tribune, donner aux enfants du XIXème et aux pères du XXème siècle les rudiments des sciences et des arts, leur faire part des lumières qui doivent bientôt porter au dernier échelon de perfectionnement la société humaine, fonder sur des bases solides leur avenir, et établir en eux l'avenir brillant qui sourit d'avance au Canada. Je t'ai toujours dit, cher ami, que ta carrière était belle à parcourir, que tu aurais un rôle lumineux à faire sur le théâtre social.

Mais trève ! G** est parti ; je dîne à la hâte, et il faut que je parte pour aller étaler ma science au collège. Nous avons eu pour composition une longue explication des propriétés, de la composition, etc., de l'eau, et l'analyse et la synthèse de l'eau, par dessus le marché. Je n'avais rien lu de tout ça, aussi l'ai-je passé l'infernal après-midi. J'ai fait des phrases aussi longues qu'aujourd'hui, puis demain ; ensuite j'ai fricassé ça ensemble à peu près comme les recommendations et les commissions à ta famille. Je vais t'en lire un petit morceau pour te le prouver ; c'est insignifiant, mais c'est aussi drôle que mon bavardage ordinaire :

"...Par suite de cette propriété de tomber en pluie, l'eau fait aussi tomber tous les gaz insalubres ou en excès qui se sont élevés dans l'air ; elle ramène l'harmonie qui tend à se détruire. Après avoir semé partout l'abondance et des bienfaits de tout genre, l'eau retourne au sein de la mer pour revenir encore, et elle voyage ainsi depuis six mille ans. L'eau qui entre en ébullition à 100° se solidifie à 0°, je crois, ou à je ne sais combien de degrés au-dessous de zéro (*vid.* Régnault). La glace n'est pas sans utilité dans les régions froides. Sans avoir égard à ceux qui aiment à patiner (j'y suis fort indifférent), il est beau l'hiver de voyager sur un pont de glace qui s'étend tout le long du Saint-Laurent, et de pouvoir dire au roi des fleuves : " Je passerai sur toi et tu ne t'entr'ouvriras pas pour " m'engloutir, tu ne mouilleras pas même la semelle de mon soulier ; je me " ris de tes fureurs, tu es enchaîné par tes propres ondes." Une considération importante à faire c'est que la glace pèse moins que l'eau, ayant une moindre densité. Sans cette attention de la Providence, les rivières ne seraient bientôt qu'une masse de glace qui ne fondrait jamais, même sous les plus hautes températures. Tout ce qui vit dans l'eau périrait ; l'eau serait immobile, et par là même entraînerait la mort universelle ; plus de moissons, plus de végétation dans les champs et dans les prairies, plus de vie pour l'animal, désordre à son comble dans toute l'économie du monde."

Je suis sûr que tu pestes contre moi en lisant toutes mes sottises. Tu n'as pas fini, va ! il faut que tu paies au centuple le mauvais quart d'heure que tu m'as fait passer en me faisant lire les combinaisons de phrases amalgamées je ne sais comment, sur ton dernier morceau de papier. Toi, tu n'auras pas seulement le tourment de lire, tu donneras six sous pour avoir ce tourment (1). Coquin, tu vas bien tâter l'enveloppe avant de payer ! Il est vrai que j'avais bien envie d'y mettre une vieille gazette que j'ai dans mon coffre, mais j'ai pris un autre parti. Je me suis dit : Il vaut mieux le faire enrager pendant une heure et demie en lui faisant lire cette espèce d'encyclopédie...

Tu ne sais pas encore que je suis revenu chez moi vers cinq heures, ce soir. J. D** était déjà assis vis-à-vis de moi avec un de mes cahiers à la main. Il m'a conté une douzaine de mensonges sur des affaires survenues entre lui et son oncle A**. Pendant qu'il parlait, je lisais l'histoire des Chinois.

Cet être-là a la manie de parler de choses ennuyeuses. Chaque fois que je veux reporter les idées sur quelque chose d'intéressant, ou il ne ré-

(1) C'était le taux, à cette époque, du port d'une lettre adressée de la ville à la campagne.

pond pas, ou il cherche une transition pour arriver à son oncle, et pour parler de ce qu'il a fait, et de ce qu'il fera, et de ce qu'il ne fera pas, tantôt au collège de Sainte-Thérèse, tantôt à celui de Saint-Hyacinthe. S'il fait une question qui peut devenir un lieu commun intéressant, il en a regret aussitôt, et il n'attend pas la réponse.

Lorsque j'eus soupé, je gagnai le chemin Papineau pour lire ta lettre (1). G** avait vainement épuisé pour la lire tout son savoir-lire. Je suis parvenu toutefois à tout comprendre !

Il n'y avait rien de bien nouveau chez toi. Ils se portent tous bien, attendant ton retour avec beaucoup d'impatience...

Je m'attendais bien à recevoir, moi aussi, une lettre directe de toi. Point. Tu ne dois pourtant pas manquer d'aventures galantes ou romanesques, au milieu des ris, des jeux, des grâces et des amours.

Ne sois donc pas si négligent. Envoie-moi quelques brillantes descriptions, quelques sentiments lyriques, quelque roman, quelque poème, quelque satyre, n'importe. Parle-moi un peu des scènes villageoises ; tu dois être à portée de voir quelque drame grotesque et plaisant ; tu dois aussi avoir quelque Chateauvert dans ta classe ; parle-moi de tout, de M. Brrr et de M. Krrr. Je serai content.

Ma lettre commence à avoir un faux côté, hein !

Je n'ai jamais vu une farce pareille à celle qui vient de m'arriver. Comme je commençais à te parler de J**, il arrivait encore à la maison. Je lui dis que je t'écrivais ; il m'a dit de continuer ma lettre, et j'ai continué à médire contre lui. Il a saisi ma lettre tout à l'heure ; il a fallu qu'il lut au moins les deux premières pages ; mais il a eu le bon esprit de s'arrêter à mon morceau sur l'eau. Dieu soit béni ! Il lui a été aisé d'apprendre par sa lecture que tu étais instituteur ; nous avons bavardé là-dessus jusqu'à neuf heures et demie. Il a parlé d'aller faire une visite en *monsieur* à ton établissement, et d'apporter, pour les jeunes sylphides surtout, une bonne provision de médailles et d'images ; et il est parti. Je crois qu'il va insérer un billet dans mon enveloppe pour toi. Les grandes phrases ne manqueront pas, non plus que dans la mienne.

Je n'ai plus qu'à t'apprendre une nouvelle que tu ignores sans doute, c'est que nos vacances sont avancées de huit jours cette année, à cause des réparations à faire dans le collège. Nous les aurons donc dans quinze jours, le 19 juillet.

L. Plamondon, rue Saint-Paul, enseigne du Castor, fait démolir sa maison et offre en vente au prix coûtant un fonds de marchandises et hardes

(1) La nère de T** demeurait en cet endroit.

faites de 75,000 dollars. C'est la plus belle occasion offerte aux acheteurs du Canada (1).

Je te présente les saluts et les amitiés de ta famille, ainsi que de toutes tes connaissances, et te renouvelle l'expression des sentiments avec lesquels je suis ton ami le plus dévoué.

II

Primæ scriptæ et legendæ.

MON CHER AMI. — Je n'ai rien d'extraordinaire à te dire aujourd'hui ; je n'ai pas le temps non plus de t'écrire en règle. Mais n'importe, j'ai voulu faire voir que je ne t'ai pas oublié...

Il existait autrefois et il existe encore aujourd'hui, dans l'île de Montréal, une gentille petite maisonnette située sur un coteau verdoyant, au nord de la ville. Là, on n'entend ni le marteau du forgeron résonnant sur l'enclume, ni la scie du menuisier qui fait *gricher* les dents, comme on dit dans notre bon patois canadien, ni le tumulte des enfants du peuple, ni la voix impérieuse du maître qui commande à ses employés. C'est le séjour de la paix ; les zéphyrs seuls en troublent la tranquillité, et seulement le soir, quand partout tout est calme, l'on entend un dernier écho qui vient là pour mourir. Cet écho se compose de bien des bruits ; il renferme le frémissement de tous les insectes qui ont concouru tout le jour au grand travail de la nature, il renferme tous les soupirs des vents, il renferme et résume toute la vie, tous les murmures d'une vaste population qui va s'endormir ; il y a là les gémissements de la douleur, les cris de la veuve et de l'orphelin, les cris de la misère, les cris de l'angoisse, les cris du désespoir ; et ces cris se confondent avec les expressions plus rares du bonheur, les cris de la joie, les cris du triomphe, les cris de l'admiration, les cris de la fortune, enfin les cris du désir et de l'ambition. Oh ! que j'aime à traduire ainsi dans mon âme les passions humaines, lorsqu'elles sont à la veille de se taire. Et que j'aime bien plus à les entendre de cet endroit qui t'est si bien connu (2), où nous avons fait de la poésie, où nous nous sommes communiqués tant de fois nos impressions, où nous avons admiré avec tant d'enthousiasme les folies sublimes d'un homme divin par son génie (3). Souvent encore, je vais faire dans ce lieu des promenades solitaires ; je monte mon imagination, je m'extasie devant mille objets enchan-

(1) Ce marchand s'était fait une réputation par ses annonces alléchantes.
(2) Résidence de Mme T**.
(3) Lamartine.

teurs qui souvent n'existent que dans mon esprit ; je me réveille ensuite, je ris un peu de moi, puis arrivé à la petite maisonnette aux contrevents verts, je frappe à la porte. Mais il ne m'est plus donné de trouver mon ami dans le sanctuaire de l'amitié ; la petite chambrette consacrée aux muses et à la philosophie est maintenant vide, quelques papiers épars et en désordre attestent seulement qu'il doit revenir. Je maugré un peu contre mon destin ; je parle un peu de toi, et je m'en reviens au logis, après avoir bu cependant un ou deux verres de bière d'épinette à ta santé...

Je vais être obligé de clore ma lettre, il est tard, il est temps d'aller la porter chez toi...

Rien de bien nouveau, si ce n'est que nous sommes en vacances. J'ai remporté trois belles cartes de la distribution des prix. L'examen a été très intéressant ; je te donnerai plus tard de plus amples détails... Je pense aller aux Ecarts (1), la semaine prochaine, pour y passer quelques jours.

Nous avons fait une grande veillée, jeudi soir, chez G. D** ; R** y était avec sept ou huit autres. Nous avons beaucoup ri, surtout en écoutant la lecture du poème le plus original et le plus effrayant que j'aie jamais vu. C'est une traduction de l'apocalypse de saint Jean, et toute la critique qu'on pourrait en faire pourrait se réduire à ceci : c'est le chef-d'œuvre de la bêtise de l'esprit humain.

Ta famille et la mienne t'attendent au commencement de la semaine prochaine. Il est inutile de dire que nous te désirons.

J'ai bien hâte de recevoir de toi une longue et jolie lettre... Adieu. Ton ami très affectionné.

III

Samedi, 6 août 1853.

CHER AMI. — Dis-moi donc, est-ce que tu as tout à fait renoncé à ton monde ? En vain je m'informe partout de toi : aucune nouvelle, aucune lettre, aucune marque de souvenir ou d'amitié. J'allai hier soir chez Mme T** ; mes affaires qui sont nombreuses, tu le sais, m'avaient empêché d'y faire mes petites visites quotidiennes depuis quelques jours. Je m'attendais à te trouver, du moins à recevoir un paquet bien volumineux à mon adresse. Vrai comme tu es là, il n'y avait rien du tout. Mme T** est au désespoir, Lapointe est aux abois, W. D** est de mauvaise humeur, G** est en fifre, L** est inquiet pour la sûreté de la province. " Voilà, dit-il, la citadelle assiégée, c'est fini, sauve qui peut ! " tout le mon-

(1) Nom sous lequel on désigne généralement le village de Saint-Vincent de Paul, près de Montréal.

de vit sur des épines, un sourd murmure parcourt la cité. J. C** (1) dit qu'il s'en *sucre*. Il achève le vingtième chant de Milton ; il va commencer *Cooper's poems*.

C'est donc pour te dire qu'il y a aujourd'hui quinze jours que je t'ai écrit la lettre que tu viens de lire. Je l'ai mise au bureau de poste du chemin Papineau ; mais vu qu'il a été impossible de te la faire parvenir, j'ai pris le parti de te l'envoyer à cette heure avec une autre par une poste un peu plus sûre. Gare aux six sous ! Le diable pourrait bien entrer dans ta bourse, s'il n'y est pas entré déjà. C'est bon, ça paiera pour les pipes et le tabac que tu m'as dépensés depuis cet hiver. Car j'en atteste ici le ciel et tous ceux qui ont eu le malheur de te connaître, c'est un scandale de te voir ainsi toujours vivre aux dépens des autres, de te voire mollement prendre tes aises et ton plaisir sur la ruine de ton prochain. Quand je pense que je me suis trouvé aujourd'hui sans pipe, sans argent pour en acheter, sans crédit pour en emprunter, au point que j'ai été obligé de voler la pipe de L**, qui est une véritable antiquité, et qui offre en même temps un modèle d'art et d'industrie ; elle a été raccommodée en trois endroits. Je te la montrerai ; tu n'en diras rien à personne.

J'ai bien des choses à te dire, mais je suis trop pressé dans le moment, et j'ai la tête tellement remplie que je ne sais par où commencer. Pendant que j'y pense, je ne peux pas oublier de t'annoncer, comme une bonne nouvelle, que M. B** m'a prêté son *Système sur l'indivisibilité de la matière*. Je n'ai pas eu le temps encore de l'étudier. J'ai bien hâte cependant de le connaître le plus à fond possible ; on en tire des conséquences de la plus haute importance, des conséquences qui touchent à la philosophie et à la théologie. C'est quelque chose de fondamental que ce système ; s'il était plus connu, je crois qu'il ferait beaucoup de bruit. M. B** est parti ces jours-ci pour la cataracte de Niagara ; il va nous apporter de brillantes descriptions.

Pour moi, je suis surpris quand j'y pense. Mais n'importe, je suis encore en ville. La nuit seulement j'ai des songes ravissants qui me transportent tantôt au lac de Belœil où mille nymphes empressées m'invitent à me rafraîchir dans des ondes bienfaisantes ; tantôt sur le penchant d'un rapi-

(1) C** dont il est question ici pour la deuxième fois et qui était un des amis intimes de l'auteur, avait un faible pour les œuvres poétiques. Un jour, en feuilletant de vieux bouquins au marché Bonsecours, il découvre deux volumes qui portaient le titre de *Cooper's poems* ; et sans prendre la peine de les ouvrir, il en paie la valeur et les emporte chez lui. Comme M. Audet était son compagnon de chaque jour, il s'empressa de lui faire connaître sa bonne fortune ; mais en ouvrant les volumes en sa présence, il trouve à sa grande surprise qu'au lieu des œuvres du poète anglais de ce nom, il avait tout simplement acheté un *Traité sur les comptes publics*. Ceci explique l'allusion que M. Audet fait dans ses lettres à propos des poèmes de Cooper.

de entre deux rives fleuries où de molles sirènes me distraient par leurs chants de la vue du danger ; tantôt dans la plus vieille forêt du nouveau monde, où l'on n'entend que la nature, où l'homme n'est rien qu'un témoin aussi sublime que le spectacle.

Mais ces séduisantes images me laissent bientôt avec le sommeil, au réveil. C'est une véritable transfiguration ; je suis porté à me tâter d'un bout à l'autre pour m'assurer si c'est bien toujours moi qui suis moi.

Ce matin, surtout, j'ai été désappointé au plus haut point. Jamais si beau rêve n'avait caressé mon imagination. J'étais devenu marabout, et je faisais pour la troisième fois mon pèlerinage à la Mecque, au tombeau de Mahomet. Je m'avançais doucement, la nuit, sur un noble coursier arabe au milieu des plaines de l'Orient. Le temps était calme et prêtait aux méditations enchanteresses et au recueillement de la piété ; une légère brise seulement agitait les feuilles du palmier et de l'olivier et...caressait les poils de mon menton ; mon oreille se plaisait à entendre ce bruit flatteur. L'oiseau qui charme la nuit venait y ajouter ses accents tantôt passionnés, tantôt tristes, tantôt joyeux, tantôt d'une douceur mélancolique. Mes yeux erraient en même temps sur le riche tableau qui m'entourait, je regardais le ciel, je regardais la terre, je regardais à ma droite un vaste désert qui me faisait l'effet d'une mer paisible. Au ciel, la lune était argentée et silencieuse, elle semblait dire au voyageur de la solitude : " Ecoute la voix de Dieu, il parle ; écoute la voix de ton cœur, c'est ici la même voix que la voix de Dieu." Et j'écoutais, et mes sens étaient attentifs ; mon cœur tressaillait, et mon âme transportée volait dans les plaines azurées, et les astres lui faisaient entendre leur éternelle harmonie. Mes yeux, fatigués de l'enthousiasme des grandeurs, se reportaient sur la scène qui s'étendait autour de moi. Je vis les arbres, les fleurs et les arbustes qui s'inclinaient sous la majesté des cieux ; au loin sur la montagne, c'était le cèdre qui détachait sa tête séculaire d'un nuage pâle transparent ; près de moi c'étaient des herbes vertes qui se courbaient ensemble, comme si une vie les avait animées ; et un chant glorieux semblait sortir des vallées et de la montagne au milieu du silence : " Salut à celui qui fit le cèdre de la montagne et l'herbe de la vallée ; que toute la création l'adore, que le silence l'admire." Et ces voix se taisaient. Puis je vis de légers brouillards parcourir lentement la plaine où je me trouvais ; ces brouillards prenaient peu à peu des formes fantastiques et diaphanes, ils me paraissaient comme des esprits visibles. Je me dis : " Voilà sans doute les génies de la contrée, esprits de Dieu à qui Dieu a dit : Veillez sur les pas du voyageur. Protégez ma course aventureuse à travers le désert inconnu, guidez les pas de mon coursier ; éloignez de moi les embûches et les maléfices des anges

de la Géhenne. La nuit est belle et silencieuse, que mon oreille serait ravie d'entendre de votre bouche les hymnes sacrées qui sont chantées devant le trône de Dieu par-delà les cieux." Pendant que je parlais, mon cheval se cabrait sous moi, ses crins étaient hérissés ; son attitude m'effraya. Je regardai à mes pieds, et je vis que nous fouillions de vieux ossements et des tombeaux. Derrière moi, ces ossements se levaient et se réunissaient, et un peuple immense de squelettes décharnés surgissait ainsi ; je les voyais former des danses horribles sur leurs tombeaux. Le ciel seul restait pour éclairer ce spectacle ; le reste de la nature avait disparu. Et à mesure que je m'éloignais, les fantômes se multipliaient. Mes veines étaient glacées et mon âme terrifiée. Et cependant mon coursier s'éloignait toujours poussé par une main invisible, et toujours des crânes effrayants venaient s'ajouter à des charpentes humaines. " O grand prophète, m'écriai-je, ne laisse pas mourir de frayeur le pèlerin, car les pèlerins sont saints devant toi." Une voix plus forte que la voix du tonnerre ou que celle d'un peuple révolté, me répondit : " Ne crains rien, Abdiel ; moi l'Ange du désert, je te défendrai de tout mal. Tu vois ce vaste amas d'hommes répandus à tes côtés sur la terre des morts ? Ces peuples ont été vivants autrefois, la terre qu'ils ont en partage a été la cité la plus populeuse et la plus grande qui fut depuis le commencement des temps. Mais distingues-tu ces crânes couronnés parmi la multitude ? Ils ont encore une verge de fer en main pour frapper des ombres vaines... Autrefois, ils vivaient dans de somptueux palais, et cent millions d'hommes étaient à leurs pieds. Trente siècles maintenant ont passé sur leurs têtes, et la vengeance du Seigneur les poursuit et les poursuivra toujours. Trente siècles ont passé sur la tête de leurs esclaves, et ils portent encore la marque honteuse de la servitude et de la bassesse. Le Seigneur les avait tous fait rois. Regarde bien, et tu diras aux peuples qui vivent encore : Redoutez le mal et le vengeur du mal, craignez le despotisme et craignez l'odieux esclavage."

Je regardai encore, et je vis que la souffrance, l'angoisse, le désespoir, toutes les tortures de l'âme, animaient et faisaient marcher les ressorts des squelettes maudits. Puis les uns baisaient la poussière devant un tyran, et celui-ci se plaisait à les frapper ; il faisait craquer leurs os, il renversait les têtes qu'il venait de mutiler. Tout à coup, un esclave plus fort que son roi se leva de terre et terrassa celui-ci avec un crâne abattu et à son tour il vengeait ainsi le peuple. Bien des cris de douleur se faisaient entendre et je voyais des peuples succéder aux peuples, des tyrans aux tyrans.

" Abdiel, entendis-je alors, regarde maintenant dans cette direction. Vois-tu cette tour géante qui menace les astres ? Elle est anéantie, mais son ombre existe encore. C'est au pied de cette tour orgueilleuse que

s'élevait l'opulente cité qui n'est plus. Lorsque les hommes commencèrent cet ouvrage, ils pensaient leur puissance sans bornes. Le Seigneur a confondu leur insolence et il les a divisés dans leurs langages · c'est depuis ce temps-là que les hommes et les peuples ne se reconnaissent plus pour frères. Leur division vient de leur orgueil." Lorsque l'ange eut fini de parler, ma vision s'était évanouie. Une nature plus belle et plus riante s'offrit à mes yeux. La nuit même avait fait place à une brillante aurore. Une verdure luxuriante était à mes pieds, les fleurs ouvraient leurs calices embaumés, les arbres relevaient leurs têtes chevelues. Je n'osais cependant avancer parmi ces richesses de la nature, je tremblais malgré moi de toucher ce qui fut la cendre des morts, je respectais tout ce qui s'offrait à ma vue, car il me semblait voir là des cœurs palpiter, des chairs s'animer, des âmes vivre avec des passions diverses... (1)

Pendant que j'étais abîmé dans ces réflexions, je me réveillai tout à coup. J'avais la tête prosaïquement posée sur un oreiller de coton jaune, les membres en désordre *scilicet*, etc. Mon cheval arabe m'avait trahi ; je n'étais plus qu'un petit *Canayen ;* mais je m'en reconsolai en pensant que de ministre du prophète Mahomet, je redevenais ton ami très affectionné.

P. S. — Je crois que jamais ni la fameuse Babylone, où j'ai été cette nuit, ni Tyr, ni Pergame, ni Athènes, ni Sparte, ni Rome, ni la Barbarie n'ont possédé un original comme T**. Quand il est quelque part, on ne peut l'en dénicher, s'agirait-il des intérêts les plus sacrés de la patrie, de la religion ou de l'humanité, s'agirait-il même de ses propres intérêts. Voilà la moitié des vacances passée, et mon brave ami est encore à Lachine. Tu vas faire un Chinois !

IV

Saint-Louis de Gonzague, 6 novembre 1853.

MON CHER AMI. — Tu t'impatientes sans doute de ma lenteur à t'écrire, mais j'ai préféré retarder un peu afin de pouvoir t'apprendre plus positivement quel était et quel devait être mon état à Saint-Louis de Gonzague. Je n'ai commencé à faire l'école que jeudi dernier : la maison n'étant pas prête encore ; j'avais hâte cependant de voir comment les choses s'arrangeraient. Je t'assure que dans ma maison, je

(1) En lisant ce petit chef-d'œuvre, ceux qui ont lu Lamennais reconnaîtront dans cette peinture saisissante un fervent disciple et imitateur du célèbre auteur des *Paroles d'un croyant.*

ne puis guère être plus pauvrement. Je n'ai encore pour mes quarante élèves dont la plus grande partie est arrivée le premier jour, que deux tables et deux bancs, desquelles tables il y en a une composée de trois planches *braquées* sur deux chevalets. Pas une chaise pour m'asseoir, obligé par conséquent de recourir sans cesse aux voisins pour cette commodité. Un poêle qui a été fait du temps de Ponce-Pilate et sur lequel la main des siècles a imprimé plus d'une injure ; on ne pouvait pas le *miner*, je l'ai fait graisser. Un plancher... Dieu du ciel, il faut que je te parle de mon plancher. C'est un plancher à la moderne, celui-là ! c'est un plancher qui a été fait six mille ans après la création du monde ; aussi l'art ne peut-il guère aller plus loin. Si tu entrais dans ma maison, cher ami, et que tu poserais un moment le pied à terre, tu croirais marcher sur des ressorts, tu sentirais le balancement enivrant d'une balençoire, tu sentirais frémir le sol sous tes pieds, les poutres gronder sourdement, les murailles craquer et s'ébranler, et tu verrais devant toi se dresser une planche géante qu'en avançant tu ferais bientôt décliner, comme la vague sous le pied de Nepturne. Mais je t'en avertis, mesure bien tes pas, car serais-tu une divinité de premier ordre, la planche rebelle peut te jouer un tour et te servir de trappe fatale par où tu serais précipité dans l'empire noir. L'autre jour, je me suis trouvé tout d'un coup dans la cave s'en m'en apercevoir. Ce n'est pas tout ; ne te hasarde jamais à descendre dans cette caverne par le milieu de la maison, surtout ne t'amuse pas à lire dans les astres pendant ce moment-là : une planche, cédant tout à coup, te ferait décliner jusqu'au fond d'un puits à l'eau saumâtre et vaseuse qui est plein jusqu'au bord. Ce n'est pas tout encore ; lorsque tu entres le matin dans ce sanctuaire, tu aperçois devant toi une légion de rats et de souris qui font "kit, kit, kit," alors tu peux t'amuser à les poursuivre comme des ennemis vaincus d'emblée jusque dans leurs sombres et impénétrables retraitres. Lavenette aurait beau jeu dans ce lieu-là (1).

J'ai ici beaucoup de plaisir et d'ennui. Je m'ennuie beaucoup, parce que je suis séparé de tout être à qui je puisse m'attacher intimement. J'ai trouvé cependant des hommes agréables, entre lesquels je dois placer premièrement, M. l'abbé S**, le curé de la paroisse, qui est un homme très instruit, très spirituel et plein de prévenance et de politesse ; je l'ai vu hier soir, il m'a invité à fumer avec lui, il m'a raconté son histoire ; il doit venir chez moi, lorsque je serai établi. Secondement, M. V.-A. L. de M** qui est plein aussi d'enjouement et d'avances flatteuses. Peut-être vais-je m'engager à travailler avec lui cet hiver. Je me suis bien amusé pendant les quelques jours de vacances que j'ai eus. Tu sais déjà que

(1) Allusion à un des héros du roman de Louis Desnoyers: *Robert Robert.*

nous avons ici une gentille petite rivière qui coule devant la porte de mon provisoire logis, et qui fait serpenter tranquillement, au milieu des verts bocages et des forêts éternelles, une éternelle nappe d'eau. Cette petite rivière ne peut être mieux située ; elle offre les plus jolis contrastes, elle forme avec les alentours les plus pittoresques paysages. Tantôt elle forme une cascade bouillonnante qui se pare de toutes les couleurs d'Iris, et paraît s'amuser à former mille petits cristaux liquides qui se transforment bientôt dans le tourbillon ; tantôt elle se promène lentement comme une reine habillée de verdure et couronnée de fleurs et de feuillage ; rien ne la trouble, elle est seulement ridée comme la vieillesse. Je me promène souvent le soir sur ses ondes voyageuses, et alors je me demande souvent quand, dans combien d'années, dans combien de siècles, elles repasseront au même lieu, où sera alors ma barque ; où serai-je, moi, qui suis porté par elles. Oh ! que je suis petit, me dis-je, nageant sur et dans l'infini, et supporté par l'éternité. Et lorsque les ténèbres m'ont surpris dans mon canot, je vois surgir une infinité de souches sur lesquelles je vais me frapper ; ces souches d'arbres noircies par le feu ou par le temps dont l'onde est parsemée, me paraissent comme des têtes de morts, et je vois s'étendre au milieu d'elles une grande ombre légère : c'est pourtant mon ombre. Il y a aussi dans les eaux des arbres tout entiers ; celui qui est tant soit peu poète se plaît à recomposer toutes les métamorphoses de la mythologie : ici doit être telle naïade transformée par Jupiter ; ici, telle hymadriade ; là, telle nymphe trop amoureuse ; ici, au milieu, telle bergère qui essaye de se sauver à la nage des poursuites de son amant et qui eut le même sort que lui. Un homme ordinaire rit de l'enthousiasme des poètes ; mais ne faut-il pas vivre d'enthousiasme, et est-il possible à l'homme de la nature de ne pas mettre la vie dans tout ce qui existe, de ne pas se créer partout des âmes et des divinités ?

Je passais avant-hier dans le chemin de la reine avec mon capot dont tu as entendu parler plusieurs fois (1). Un marchand de pommes se trouvait là qui dit en me voyant que j'avais l'air d'un faux prophète. Qu'en dis-tu John (2) ?

Adieu. Je suis, comme toujours, ton ami très affectionné.

---

(1) Il était, si nous ne nous trompons pas, en drap d'éléphant de couleur grisâtre, très long et très ample, et son père le lui avait acheté tout fait l'hiver précédent ; il lui avait attiré de la part de ses amis et connaissances, une foule de quolibets.

(2) Il appelait souvent son ami par ce nom.

V

Saint-Louis de Gonzague, 8 décembre 1853

Mon cher W**—Je crois que ma lettre va être longue ; je suis plein de nouvelles de la dernière importance et du plus haut intérêt. Peuples, prêtez l'oreille ; nations, soyez attentives ; univers, fais silence ; grandes actions, faits héroïques, actes de magnanimité et de vertu, œuvres divines et humaines, disparaissez un moment ; j'ai ici à dévoiler la trame providentielle qui a enchaîné le fil de mes jours depuis que je suis descendu dans la lice où viennent se mettre en spectacle les enfants du premier homme. Oui, mon cher ami, il s'est passé de grandes choses depuis que je suis ici. Il me tardait de connaître le dénouement de tant de misères et de souffrances par lesquelles j'ai passé ; à présent, je puis dire comme Enée, ouvrant à ses compagnons de vastes espérances et allant fonder la ville éternelle :

Per varios casus, per tot discrimina rerum,
Tendimus in Latium

C'est par mille affaires fâcheuses, c'est par mille déboires, c'est par mille situations déplorables que j'ai trouvé la route de la fortune et du bonheur (1), la voie qui doit me conduire au terme de mes souhaits et de ma destination. Il y a bien longtemps que je voulais trouver le repos, que je voulais mettre fin à toutes mes inquiétudes et à mes incertitudes ; une foule d'obstacles se présentaient. Tout maintenant est brisé et surmonté, toute voie a été redressée, tout sentier aplani ; et une voix m'a crié, c'était comme la voix d'un prophète ou d'un précurseur, ou plutôt la voix de l'âme qui se fait entendre à tout homme commençant à jouir de la vie : "Avance, nouveau chevalier de ton siècle ; prends l'épée du progrès, l'armure de la civilisation, le glaive de la liberté, et fais-toi un chemin à travers les ennemis du progrès, de la civilisation, de la liberté. Travaille pour Dieu et pour la patrie. Dieu t'appelle, la patrie te sourit. Va jouir des droits de l'homme, tu es émancipé ; prends ton essor ; que ton corps possède la terre et ton âme les cieux." Telle est, mon cher T**, la voix qui s'est fait entendre à mon oreille, cette voix qui a dû vibrer dans ton âme comme dans la mienne, car nos deux âmes sont homogènes. Je l'avais déjà entendu plusieurs fois, mais elle arriva un jour en temps opportun ; le ciel venait enfin jouer son rôle céleste dans le mien, il venait seconder mes efforts, et apposer le premier sceau de prospérité sur mon avenir. Que de choses pénibles avant d'arriver là ?

(1) Il le croyait, tant l'idéal avait d'empire sur lui.

Tu dois t'en douter un peu—quoique je ne t'ai fait à peu près que des peintures riantes dans ma dernière lettre,—je demeurais, cher ami, dans une famille qu'on aurait appelé à bon droit, du temps de Lafontaine, une famille de vilains. Je me contentais de cette maison pour le moment, vu que je m'attendais tous les jours à me fixer dans mon logis à ressorts. C'est bien l'homme qui propose et la femme qui dispose ; je soupirais sans cesse après l'arrivée de ta mère ; je lui avais écrit deux lettres, et je n'en recevais aucune nouvelle. Que faisait-elle, la mère ? Elle avait reçu mes missives qui la pressaient de venir au plus tôt en aide à un civilisateur. Elle avait appris combien je souffrais dans cette maison de charretier où j'étais toujours en plein cœur d'enfer, moyennant huit belles piastres par mois ; elle avait su que je tendais de jour en jour à devenir sauvage au milieu de cette race inculte qui révèle peu parfois par ses manières et son langage, et son origine et ses mœurs antiques. Cependant, des circonstances tout à fait impérieuses la retenaient, malgré elle, à Montréal. Que faire dans le monde sans argent, depuis que nous ne sommes plus dans l'âge d'or ? Depuis la découverte des métaux, tous les cœurs ne sont-ils pas forgés en fer ? Je languissais et je me tordais dans l'attente ; Mme T** avait encore plus à souffrir : elle souffrait de son embarras et du mien.

Un beau dimanche matin—c'était le 4 décembre 1853—j'étais allé à la messe paroissiale, suivant mon habitude, profitant du mauvais temps qui était mieux en harmonie avec mon capot. Je servis, suivant la coutume, de spectacle à plusieurs commères qui poussaient leurs filles en me regardant. Je regardais, moi, tous ces yeux en regrettant qu'ils ne fussent pas tous des miroirs de génie. Je ne sais pas si elles avaient envie de m'adorer ; je t'assure que j'avais bien l'air d'un dieu avec ma barbe de Jupiter olympien. Il faut que je me vante, en passant, d'avoir fait retourner un petit groupe de grotesques naïades qui faisaient mine de vouloir me dévorer ; je les ai regardées longtemps de mon côté, d'une façon à les foudroyer. Toujours faut-il arriver au fait. Après la messe, je sors de l'église tranquillement ; j'écoute un moment le crieur qui, dans son avis public, imita son curé : il s'agissait de vendre des dindes à la rafle. La chose m'intéressa peu ; je passai outre en toisant, sans faire semblant de rien, une foule de petits fats qui luttaient ensemble en joutes de sottises et de grossièretés. N'empêche, j'étais sur le chemin ; je marchais en m'apitoyant philosophiquement sur le sort des hommes sans éducation. J'étais entièrement absorbé par mes réflexions, lorsque arrivant près de la maison d'école, j'aperçois un petit jeune homme devant la maison qui avait l'air de m'attendre et qui me souriait. Je ne supposai rien d'extraordinaire ; je hâtai toutefois le pas pour

savoir ce que c'était. Cher ami, c'était X**. Ma surprise fut bien agréable, lorsqu'il me dit de suite que sa mère était avec lui. En effet, je trouvai Mme T** chez mon voisin ; grandes joies, grands projets, grandes plaintes, grande reconnaissance, grand espoir ; comment dire tous nos sentiments ? Nous entrâmes le soir même dans la maison qui nous était réservée. Nous y avons fait autant de réparations que nous avons pu, nous avons acheté autant qu'il a été possible ce qui nous manquait ; maintenant, nous voilà en ménage ayant la mediocrité d'or d'Horace et, ce qui vaut mieux, la tranquillité et la paix domestiques. Je fais peu de visites ; j'espère à ma grande satisfaction que j'en recevrai peu. On vante trop la simplicité campagnarde (1), elle me répugne maintenant au dernier point. Il est bien vrai de dire que la politesse est le plus doux lien de la société ; ici on n'en trouve guère.

...Il n'est pas nécessaire de dire l'impression que m'a fait ta lettre. Pour moi, je ne te parle pas encore de mes écoliers, il y aurait de quoi faire des volumes.

Ecris au plus vite, et fais-moi part de tes projets du jour de l'an. Nous sommes avides des nouvelles, des embrassements, des serrements de mains, etc., etc., toutes sortes d'etc. Ton ami le plus attaché.

VI

Saint-Louis de Gonzague.....

Mon cher T**. — Ta mère est ici à côté de moi, sur un de mes bancs d'école, et elle forme avec ses yeux toutes mes lettres avant qu'elles soient commencées (1). Je jouis du bonheur qui a été si longtemps l'objet de mon ambition. Me voilà père d'une petite famille. Une femme qui t'est chère est à ma droite et me rappelle, à chaque moment, le souvenir de mon ami que je me représente dans une direction tout droit devant moi. X** est d'un autre côté occupé à reproduire le modèle d'écriture que je viens de lui faire. Je me demande en ce moment où je t'écris : Que fait-il, *lui*, dans le petit coin du Canada où il a à remplir comme moi une mission grande et sublime ; écrit-il sur un feuillet qu'il va déchirer tout à l'heure des pensées fugitives et disparates ? Effeuille-t-il l'âme de quelque grand homme pour recueillir de vastes inspirations ? Médite-t-il, la tête dans sa main, un avenir superbe et digne de son cœur ?

(1) Il venait d'en faire la triste, la plus triste des expériences.

(1) Cette lettre est sans date, mais elle vient à la suite de la précédente.

Rêve-t-il quelque entreprise gigantesque ? Ou bien des pensées plus simples et plus attrayantes peut-être charment-elles son imagination ? Vit-il par anticipation sur les bords de quelque petite rivière, comme celle dont j'entends craquer la glace derrière moi ? Y fixe-t-il sous un beau dôme azuré et sur une verdure qui ne s'épuise jamais, les dieux, son espoir et la semence de ses neveux ? Oh ! oui, tes pensées sont bien les miennes, tes désirs sont bien ceux d'autrefois ; tu as besoin comme moi d'une atmosphère libre, pure et immense pour respirer ; tu as besoin d'un temple auguste et sans bornes et riche de tous les trésors de Dieu pour admirer, pour chanter et pour vivre ; tu as besoin des astres, tu as besoin de l'harmonie, tu as besoin des soupirs des fontaines, des murmures des forêts et des gémissements des vents pour sentir, pour soupirer à ton tour, pour gémir, pour murmurer des accords que Dieu demande du juge qu'il s'est donné sur la terre. Quand donc nous trouverons-nous ensemble dans le lieu qui nous conviendra ? Je ne sais quelles sont nos destinées, mais je me mets toujours en tête que nous serons un jour réunis pour couler ensemble nos jours. La principale chose qui me fait regretter Montréal c'est cette multiplicité de séparations qu'il m'a fallut subir, et surtout la séparation qui nous a arrachés des bras l'un de l'autre. Nous étions si bien toujours ensemble. Il est si doux l'accord de deux volontés qu'un seul souffle fait mouvoir ! Fallait-il se rendre à la maison où notre jeunesse achevait de se former, nos pas s'y dirigeaient en même temps, et le même logis nous attendait au retour. Là, nous lisions, nous réfléchissions, nous étudions ensemble, nous jasions ensemble ; et nous eûmes ensemble une mère qui nous fut commune, cette mère qui me fit trouver moins amère la perte de la mienne. Puis, fallait-il aller prendre des distractions, nous avions des amis qui nous étaient communs. Nous allions chez eux ensemble faire un grand partage de folies, de pensées sages qui faisaient un amalgame à ne pas s'y reconnaître, mais toujours conduit par la main de l'amitié. Que je regrette nos petites sorties du soir où les Grâces présidaient à nos amusements, où les jeux et les ris nous façonnaient gaiement à l'amour. Je suis loin ici d'avoir toujours une compagnie si agréable, j'aime mieux le plus souvent m'en passer.

Je te réponds que je n'ai pas vu depuis longtemps des héros de poèmes, quoique je paraisse vivre dans la pastorale. Ce seraient tout au plus des Thersites pour Homère. Quel language assommant ! Un discours de chevaux, de bœufs, de veaux et de poulins nés et à naître le printemps prochain, assaisonné de jurons, de chansons de cage, etc ; telles sont les veillées les plus ordinaires. La généralité entraîne peu d'exceptions. Il est venu avant-hier au soir un vieux bonhomme qui est entré dans la maison comme une église avec son clocher ; il s'est emparé d'un banc sans

façon, s'est mis à crier sur les routes qu'il parcourait, puis d'une voix criarde : " Dites donc, madame, vous êtes une T**, n'est-ce pas ? " Mme T** répondit que oui. " Eh ! mon Dieu, je n'ai connu que ça des T** dans le nord, à la rivière du Chesne (1). C'est comme des microbes. (Excusez-moi je parle sans cérémonie). Mais votre propre nom à vous autres, ça doit être des Lacatin : tous les T** que je connais, c'est des T** dit Lacatin. — Pardonnez-moi, nous sommes, nous autres, des T** dit Lavigne. — Diable, ça me surprend ; mais vous êtes de la rivière du Chesne ? —Bien oui, mon mari avait là toute sa famille. —Mille noms, j'ai connu tant de monde à la rivière du Chesne, je dois avoir connu tous ceux-la : c'étaient tous des T** dit Lacatin. Il y avait Pierre Lacatin, Joseph Lacatin, Félix Lacatin, enfin tous de père en fils, j'ai connu jusqu'au quatrième grand-père qui est mort un peu avant le *train* (la rébellion de 1837) ; lui, c'était, je crois, Alexandre Lacatin. Tout ça, c'était la même famille, c'étaient tous des Lacatin." Il a parlé encore fort longtemps de votre généalogie, au point que j'ai été tenté d'adresser cette lettre à M. L.-W. Lacatin. Par là, tu peux juger d'un fort grand nombre de nos villageois (2).

Il est temps que je profite de mon papier pour te parler d'un voyage de malédiction que j'ai fait hier. Tout le monde nous avait dit à Saint-Louis que Russeltown n'était pas à plus de quatre lieues de distance de notre paroisse. Samedi dernier, le temps s'était déclaré assez favorable, la terre avait gelé, une neige légère en couvrait la surface, une belle lune nous éclairait la nuit, enfin tout nous engageait à faire une petite promenade. Je propose à X** de partir la nuit pour faire le petit voyage que nous projetions depuis longtemps, c'est-à-dire de nous rendre clopin-clopant à Russeltown. Mme T** était ravie de nous voir si bien résolus. Nous partîmes. Cependant la neige tombait de plus en plus épaisse, le vent commençait à souffler avec violence, le froid devenait sérieux. N'empêche, nous étions sur la route, avançons. Nous avons pris une route qu'on appelle le " rang des quarante " ; nous voyions la terre se couvrir sensiblement de l'immense linceuil qui tous les ans enveloppe et notre mère nourricière et nos aïeux que nous foulons. Nous marchions hardiment et joyeusement, confiants en ce qu'on nous avait dit sur la longueur du chemin. Nous marchâmes bien longtemps sur ce chemin, la neige commençait à modérer notre ardeur, le froid à nous engourdir. Je crois que nous marchâmes trois lieues, et nous prîmes enfin la route de Durham. Nous marchâmes bien encore cinq bonnes heures et nous arrivâmes au village de Durham. (Nous étions parti à peu près à minuit, il était huit heures.) Là, nous nous in-

(1) Saint-Eustache.

(2) Une bonne partie de cette anecdote était probablement de son invention.

formâmes du village de Russeltown ; on nous avait partout dit que nous n'étions pas bien éloignés, nous nous croyions presque arrivés. Pas du tout. Etant entrés dans une maison anglaise de ce village, un honnête tailleur qui était le chef de la famille, nous reçut avec beaucoup de courtoisie ; il nous fit asseoir, nous engagea à nous reposer un bout de temps, nous fit réchauffer comme il faut, nous parla de différentes affaires, puis nous dit que nous ferions mieux de nous en retourner, parce que nous avions encore cinq lieues à faire pour le moins. A cette nouvelle, nous commençâmes à pâlir ; il était impossible de continuer un tel voyage dans des chemin pareils ; impossible surtout de rentrer chez nous, après avoir fait la folie de venir à pied à une si grande distance. Force nous fût de revenir voir nos pénates. Impossible de dire les misères que ce retour nous causa. X** entrait dans toutes les maisons pour se réchauffer. Nous étions ensevelis dans la neige, le chemin s'allongeait toujours ; nous ne fûmes rendus que le soir, vers cinq heures. Le seul plaisir que j'eus, fut de jarer avec le tailleur. Je lui fis quelques remarques sur la beauté de ce village que je trouvais fort beau pour n'avoir que quelques années d'existence. Je ne pus m'empêcher d'exprimer mes regrets sur l'état stagnant et apathique des Canadiens qui ne pouvaient offrir après bien des années un village si riche et si beau d'industrie et de goût. Il me dit que le manque d'éducation arriérait les Canadiens. J'en suis bien persuadé. Si tu n'as pas vu Durham, tu le verras, et tu diras comme moi.

Donne-moi les nouvelles que tu as apprises de Montréal. Je t'ai écrit il n'y a pas longtemps ; j'ai reçu ta lettre trois jours après, tu n'avais pas encore reçu la mienne. Tu es plus heureux que moi, sous le rapport des amis et des lectures. Je t'attends au plut tôt. Quant au voyage du jour de l'an, dont tu m'as parlé, j'aurais été bien aise de le faire avant le 3 janvier. Si tu peux m'offrir une place dans ta voiture, passe par ici ; je t'attendrai.

VII

Saint-Louis de Gonzague, 19 janvier 1854.

Mon cher ami, — J'ose espérer que ma missive te parviendra avant ton départ pour Montréal ; si elle te parvenait plus tard, elle ne serait guère à propos. De quoi vais-je te parler ? J'ai beaucoup de choses sur le bout de la langue, mais c'est si peu important que cela m'échappe à mesure que je veux l'exprimer. J'ai peur de m'abrutir et de m'arracher mes dix ongles avant d'avoir pu t'intéresser quelque peu. Et puis j'ai déjà brissé trois belles plumes qui ne veulent pas *aller*

et *lâché* trois gros jurons avec une damnation au bout ! Tiens, la cendre de ma pipe vient de tomber sur ma feuille ; j'ai voulu souffler dessus pour la répandre à côté, et par méprise, j'ai laissé échapper une goutte d'encre d'un volume démesuré ! Tout cela me met peu en verve. Je regarde d'un côté et de l'autre pour trouver une belle matière à amplification. Si je regarde en haut, je n'aperçois que les nœuds de mon plafond et les fentes à travers lesquelles je contemple les étoiles. Si je regarde en bas, je n'aperçois dans un coin qu'une terrine, deux seaux, trois paires de chaussons gisantes à côté, mon mouchoir qui vient de prendre la volée jusqu'à terre et qui ressemble dans l'ombre à un petit animal que je ne saurais définir ; dans un autre coin, je vois un poêle au pied d'une couchette appuyée sur une boîte à bouquets, deux chandeliers, un porte-manteaux, deux assiettes cassées et une bouteille à l'encre rapprochée de mon poêle antique ; cela a un peu l'air de l'intérieur d'un artiste. Devant moi, les choses prêtent davantage, il est vrai, à la poésie. D'abord, c'est la bonne mère T**, avec son petit mouchoir carreauté et ses petites gorgettes blanches, qui s'amuse à lire les litanies sur la table, ma pipe que je viens de déposer pour la reprendre bientôt, une paire de ciseaux, une paire de mouchettes, une boîte à plumes, une boîte de fer-blanc contenant un petit morceau de cire rouge, cinq enveloppes, un écritoire, mon buste entier, ma feuille de papier et par dessus...(voilà le plus beau et le plus sentimental !) le grand cahier bleu de Mlle V. S**, qui ne m'abandonne jamais lorsqu'il s'agit de manifester sur le papier mes inspirations.

Avant que je débite plus de sottises, je veux te parler de mon voyage. Besoin n'est pas cependant (dans le style barbare de D**) que je te dise que je suis arrivé sans encombre dans mon humble logis. Tu as dû revoir depuis mon cocher. Mais toujours est-il qu'il faut que je te parle de mon cocher. As-tu déjà vu un bipède pareil ? Il m'a fatigué tout le long du chemin jusqu'à la Fourche à me parler des misères du temps, du froid, de la glace et de je ne sais quoi, avec une loquacité digne d'un personnage d'Horace ; le tout accompagné du sel, du poivre et de la moutarde des cochers... Arrivé à la Fourche, il s'est mis à tousser, et m'a demandé si j'avais le rhume. Malheureusement pour moi, je ne pouvais passer là sans que je lui payasse une consommation, et il n'oublia pas de remplir son verre jusqu'au bord. Ayant repris notre route, il se prit à me parler de toi et de ton avenir. Il avait la langue encore plus déliée ; il fallait le voir te mettre en ménage avec Mlle P**, et t'établir richement au milieu du village de Saint-Jean-Chrysostome. A le croire, tu vas donner bien de la besogne au curé et au bedeau avant cette année accomplie. Me voilà compère bientôt et te voilà entouré d'une dizaine de marmots dans dix

ans. Je m'amusai à renchérir sur tout ce qu'il disait ; les générations passaient comme des mouches, et j'avais sur mes genoux les enfants de tes enfants. Pour moi, il faut absolument, je ne sais pourquoi, que j'unisse mon sort à une Delle B**. Si je prends la plus âgée, j'ai besoin de me hâter, elle se fait vieille, et je ne dois pas attendre qu'elle soit ossifiée (1). N'importe, nous passons à présent pour les amants les plus heureux qui soient au monde. Mais je crains que tout le monde n'y trouve pas son compte. Lorsque nous touchâmes la porte de la maison d'école, grande fut la surprise de ton L**, lorsqu'il vit que je vivais avec Mme T** et ton petit frère ; il ne pouvait s'en taire, il en a parlé pendant tout le dîner, sans perdre le temps toutefois de rogner joliment une galette de quatre livres et de se faire glisser dans le pharynx une bonne provision de bols d'aliments liquides. J'ai promis quatre chapelets pour qu'il se décidât à sortir de la maison, pour rire de lui ; il est parti vers trois heures en se promettant bien de t'ennuyer à ton tour. Je me flatte qu'il a réussi.

Je regrette beaucoup depuis mon retour, la société de Saint-Jean-Chrysostome, et surtout la tienne (2). Je penserai longtemps aux beaux jours que j'ai passés près de toi et au milieu de ces familles si bonnes et si respectables. Il n'y a que l'amitié et la bienveillance de cœurs généreux qui puissent réconcilier avec les aventures et les défauts de la vie. La beauté a dignement joué son rôle dans les amusements de ma promenade, tant à Montréal que chez toi. Je voudrais maintenant revenir au temps, à ce temps chevaleresque, à ce temps d'héroïsme, de sentiment, de courtoisie et de noblesse, à cette époque où l'on n'estimait que l'honneur et l'amour ; où le jeune novice à la vie pensait à sacrifier pour son Dieu et pour sa dame ses jours et ses travaux, où l'on n'aspirait qu'à se rendre heureux du bonheur d'un objet aimé. Mais à présent, il n'y a plus moyen de faire le chevalier errant, on passe pour don Quichotte ; il faut être réduit à vivre dans l'ennui et disgracieusement dans une maison d'école.

Qui sait néanmoins ce que le ciel nous ménage ? Nous sommes prédisposés, par nos goûts à vivre réunis, à vivre au moins l'un près de l'autre, chacun avec sa petite famille (3). La Providence est impénétrable ; disons que les choses ne sont guère probables... J'ai hâte de savoir quand tu viendras nous voir. Si tu n'as pas écrit, écris au plus tôt. Je te recommande par dessus tout ce que tu peux imaginer, de passer ici à ton retour de Montréal.

---

(1) Il aimait à badiner, et ceci n'est qu'un badinage confidentiel.

(2) Il venait de faire un voyage à Montréal, et était revenu par Saint-Jean-Chrysostome, où il avait passé quelques jours de vacance avec T** ; après quoi il engagea le cocher en question qui le ramena à Saint-Louis de Gonzague.

(3) Hélas ! non ; et quand il écrivait ces paroles parties d'un cœur sincère, il n'avait plus que quelques mois à vivre.

Je ne suis pas drôle ce soir ; je vais te laisser là pour ne pas faire la besogne du cocher. Bonsoir, bon voyage, n'oublie pas ton casque, ni tes gants ; ne fais pas comme moi, prends une provision de mouchoirs et de chaussons ; va chez mon père, porte partout mes respects et mes compliments.

VIII

Saint-Louis de Gonzague,..... 1853

J'ai un petit mot à insérer ici pour Mme P** (1). Vous en tiendrez le compte que vous voudrez, mais peut-être la chose mérite-t-elle quelque considération. Nous avons une bonne vieille voisine qui dit posséder un secret infaillible contre la maladie qui mine depuis plusieurs années Mme P**. Elle a déjà guéri, dit-elle, plusieurs épileptiques ; son remède, dans tous les cas, ne peut faire aucun mal, et elle répond de la guérison, au point qu'elle n'exige de rémunération qu'après une longue épreuve accomplie. Si nous avions quelque peu le plaisir de voir ici M. et Mme P**, ils auraient occasion de voir cette personne, et peut-être se décideraient-ils à faire cette tentative. Le secret susdit n'est pas contenu, il est vrai, dans le symbole des apôtres, mais il faut considérer qu'il n'est jamais funeste, et que la personne est d'ailleurs très respectable.

W**, écris-moi tous les quinze jours. Tu n'as pas besoin de travailler tes lettres ; fais comme moi, écrit en inspiré, et mets tout ce qui te passera par le cerveau. Seulement que ton écriture soit plus soignée que la mienne. J'ai des plumes, du papier et de l'encre détestables. Ça coupe les ailes, tant de désagréments, lorsqu'on prend l'essor.

Puisque j'ai du blanc, je vais te parler de mes élèves. Tu sais que j'ai toutes sortes d'élèves. J'en ai qui n'ont pas du tout la figure humaine, et qui ont l'air d'avoir été changés de bout ; le meilleur caractère de classification qu'on leur trouve, c'est leur état de bipèdes qui les range malgré tout dans la famille d'Adam. J'ai des billots à la disposition des plus grotesques ; ils te font des grimaces là-dessus à faire rire le diable. J'y mets tantôt mes deux fous, tantôt mon farceur qui se prend aux cheveux et qui se donne des coups de poing dans le visage pour faire rire les autres, chaque fois que je lui inflige cette punition. Je l'ai mis encore cette après-midi, parce qu'il disait à la classe de catéchisme que le bon Dieu était renfermé dans son sac d'école.

---

(1) Ceci n'est que la fin d'une lettre dont le commencement a été perdu. Pour cette raison, nous ne pouvons en donner la date.

J'ai un certain original qui vient me trouver tous les matins dans ma chambre. C'est toujours pour s'excuser de n'avoir rien fait pour la classe et comme il a peur d'être puni, il est tellement préoccupé qu'il a pris l'habitude de gratter la cloison avec ses ongles en se justifiant. Toute la boîte de Pandore est tombée sur la tête de celui-là. Il m'a dit hier : "Ah ! mon maître, j'ai souffert toute la nuit comme un chien, et je viens de me décider à venir à l'école. J'ai eu mal dans le dos, dans les reins, dans l'estomac, dans le ventre, dans la tête, j'avais mal partout." Et en même temps, il grattait au point d'y laisser ses ongles. Il vaut mieux endurer que de tuer. Et puis j'ai souvent envie de rire. Ça fait faire diversion aux ennuis, etc., etc.

Bonsoir. Des nouvelles... As-tu fini de lire V** ? Des nouvelles de V**. Passe par Saint-Louis, en revenant de Montréal.

IX

Saint-Louis de Gonzague, 30 janvier 1854.

Mon cher ami.—Ecoute donc, tu m'as fait languir bien longtemps avant de m'apprendre que j'étais la tige de ton âme. Je t'excuse, cependant, malgré le vague de tes prétextes, en considération des flatteries et des amitiés que tu m'as prodiguées, et de la satisfaction que m'a causée ton épître. J'avais vociféré bien des imprécautions contre toi et tous ceux qui te ressemblent ; j'étais même occupé à vider mon sac à ce sujet, lorsque notre X**, au retour...(j'ai changé d'encre) d'une commission, vient m'annoncer qu'il avait à la main quelque chose à mon adresse. Je saisis le papier, sans croire ce qu'il me disait, et comme nous n'avions pas de lumière, je me précipitai à moitié dans le poêle pour reconnaître la griffe. Elle venait bien de Russeltown, et elle était bien de ta main. Grande surprise, grande joie ! Quelques reproches au travers, mais avec des adoucissements. Vite, la chandelle. Je jetai X** dehors pour lui en envoyer acheter, parce qu'il tardait trop ; le sort s'en est mêlé, il a peut-être mis une demie-heure à trouver trois chandelles dans notre charmant village. Enfin, l'enveloppe fut brisée, et je ne mis pas cinq minutes à tout dévorer. J'eus le plaisir de voyager dans les régions que j'aime, hors des limites du réel, dans un monde créé par l'esprit d'un homme en travail.

Que votre imagination est belle et précieuse ! qu'il est doux d'avoir chez soi pour nous consoler et nous faire oublier nos maux, cette folle de notre âme qui nous enlève pour quelques moments à la matière, qui nous ravit et nous magnétise, et nous transporte dans la véritable sphère d'une intel-

ligence malheureuse et rebutée, dans les champs des rêves, des désirs de la pensée, dans cette immensité où nous sommes libres de changer à chaque instant d'espace, dans cette espèce d'éternité où nous nous plaisons à plonger, portés par le souffle du passé sur les ailes du présent, et abimés d'avance dans l'avenir. Nous sommes tristes lorsqu'il faut descendre de ces illusions apparentes dans le monde sensible ; je déteste mortellement tous ces petits soins de détail, tous ces actes à répéter chaque jour à minute réglée, toutes ces petites inquiétudes qui m'occupent au sujet de mille bagatelles, et je me demande souvent si, en nourrissant tant de désirs et de sentiments, je suis fait pour recommencer si souvent des puérilités ; s'il est dans l'ordre qu'une nature principalement spirituelle passe la plus grande partie de sa vie dans l'inertie et l'inutilité du sommeil ; s'il est digne d'elle de se lever avec une figure toute défaite et allongée, le matin, de mettre régulièrement ses habits, d'aller faire une petite promenade dans la basse-cour, de revenir à la maison, tout gelé, pour réciter hâtivement une prière à l'Eternel ; puis de réparer les désastres qu'on éprouve toujours dans un espace de vingt-quatre heures, en se frottant, en se peignant, etc. Est-il digne d'elle de manger des grillardes tous les matins au déjeuner, sans avoir des pommes de terre pour les avaler ; de manger, au dîner, des grillardes encore avec du pain, et le soir encore, du pain avec des grillardes de lard ; ex[illegible] le vendredi, jour où l'on remplace les grillades par le hareng ? Pauvres rêveurs que nous sommes ! Comment pouvons-nous lever les yeux au ciel, et y reconnaître une patrie ; comment pouvons-nous regarder les astres, l'azur, l'espace, le temps, l'éternité, toutes les œuvres de Dieu, notre Dieu lui-même, comme notre propriété et notre jouissance, lorsque nous menons une vie si animale ? J'ai honte de moi, lorsque je regarde autour de moi, et que je me trouve avec de si étonnantes prétensions. Hélas ! nous désirons tout, et nous n'avons rien de ce que nous désirons.

Je me dis toujours : Quand vivrai-je avec cet être que j'aime et qui a mon bonheur entres ses mains ? Quand aurai-je tel bien qui a été l'objet de mon ambition depuis que j'ai appris à penser ? Quand serai-je délivré de ces importuns qui viennent me troubler lorsque je veux du repos ?... Quand, quand ? Il me senble que tout homme sensé ne devrait dire que cela. Mais enfin notre destinée est malaisée à changer, et il faut bien adorer le Maître des destinées. Je l'adore sans comprendre ses desseins sur moi (1).

Jamais je ne me suis plus ennuyé que depuis mon arrivée à Saint-Louis. Tout le monde me déplaît à présent au point que je serais devenu misan-

(1) Du répit à la philosophie.

thrope, si je n'avais pas fait ma promenade du jour de l'an, et si je n'avais vécu quelques jours à Russeltown. Si j'ai jamais l'administration des colonies anglaises entre mains, je veux séparer par un mur circulaire tous ces Tartares-Mantchous de la civilisation ; quand je les vois passer en se pavanant dans leurs voitures, je me demande pourquoi l'homme n'est pas au moins la moitié du jour à la place du cheval : la nature semble les avoir unis de moitié dans tout le reste.

Tu me parles des Muses. Où veux-tu donc les trouver, si tu ne les as pas avec toi ? Les Muses, c'est tout ce que le cœur aime ; Apollon, c'est tout ce que l'on contemple. Tu admires, tu contemples, tu aimes, tu vis dans l'extase et le ravissement, tu ne perds aucun soupir, tu en recueilles sans doute, et des sourires de déesses, et ces complaisances si gracieuses, et ces regards de reine si intelligibles, si bienveillants, si séduisants, si enivrants. Cher T**, tu devrais être comme un "torrent impétueux (1)" ; tu devrais être tout âme et tout feu. Jette donc tout cela sur le papier, Raphaël de vingt-un ans ; enfante donc des pages brûlantes et dignes d'être lues par un de ces immortels amants dont les amours feront pleurer tous les siècles, et dont les soupirs soulèveront à jamais la cendre qui recouvre la fibre aimante d'un jeune homme. Quand Lamartine sera mort, il pourra dire dans son séjour nouveau : "J'ai laissé partout des lambeaux de ma grande âme ; mais ne suis-je pas tout entier quelque part, sous un abri français, près des forêts vierges que Dieu a plantées ? Sois béni, jeune Canadien, qui n'as pas méconnu ta nature, et qui n'as pas perdu ma pensée."

Je t'ai écrit une lettre aussitôt après mon retour à Saint-Louis ; tu ne parais pas l'avoir reçue encore. Ce n'est pas bien regrettable, mais enfin cela ne m'encourage pas à écrire.

...Je fais encore tourner la table tous les soirs pour rajuster les choses, et au moyen de quelques tricheries, je me contente à tout coup... Enfin, des poignées de main et tous les signes d'amitié consacrés et adoptés à tous les parents et amis passés, présents et futurs que tu auras occasion de voir. Le famille de M. B** et celle de M. P** sont les premières comprises dans mes compliments. Je te prie de les assurer qu'ils ont beaucoup contribué à me réconcilier avec l'humanité, et que je demeurerai toujours leur très obligeant et reconnaissant serviteur.

J'avais bien des choses à ajouter qui me sont parties de la tête ; je n'ai rien mis de ce que je m'étais proposé de t'écrire en commençant. Excuse mes lacunes et mes négligences, et supplé à tout, puisque je ne suis que la tige de ton âme.

---

(1) Allusion à une expression favorite d'un certain élève de rhétorique, un condisciple.

X

Saint-Louis de Gonzague, 9 février 1854

Mon cher, mon incomparable, mon céleste, mon extasiable ami.— Toutes les impressions, je les ai reçues en parcourant et relisant ta longue et encyclopédique épître du 6 février. Je crois que nous touchons à un âge d'or ou à quelque époque mystérieuse que nos pères n'ont pas osé désirer ; car à présent il y a une certaine affinité entre les esprits, une certaine homogénéité des cœurs, une certaine communication intime et secrète des intelligences que Dieu a pourvues de sens et d'organes différents qui était inconnue, je crois, autrefois. Maintenant, le monde sent l'identité de sa substance, l'identité de son origine et de ses aspirations, et il n'y a plus qu'un soupir de tous les êtres qui les fait tendre vers le même but ; tous poussent les mêmes cris vers Dieu, tous fixent les yeux au même point, tous se tendent la main, se comprennent, s'unissent et se disent : " Marchons ensemble dans la vie, et que l'idéalité de la réalité d'une partie de la totalité de l'être infini, jointe à la camité entre le toi et le moi, nous conduise à la fin de l'éternité ! " En effet, je suis émerveillé de voir tant d'analogie dans toutes les phases que notre âme parcourt depuis longtemps. Et voilà ce qu'il y a de plus surprenant.

J'ai écrit à D**, mon ami d'enfance à Saint-Henri. Il m'a répondu le même jour que toi, et dans le même style, dans un genre tout nouveau pour lui, avec des transports, une éloquence et une générosité de disposition qui m'ont ravi. Il s'étend beaucoup sur la destinée, par exemple ; il finit par devenir fataliste. La bizarrerie lui est trop naturelle pour qu'il n'y retombe pas. (En passant, je m'acquitte de la commission qu'il m'a donnée : je te serre chaleureusement la main.) Il fait partie d'une société de *freemen*, où il pérore avec de grands mots, bien entendu ; et il ne se propose rien moins que d'arborer le printemps prochain, de bon printemps, l'étendard salué de loin et admiré par les enfants des peuples qui ont envie de devenir des hommes, des missionnaires de lumière, de justice, de vérité et de fraternité. Il veut se servir des boyaux du dernier des étouffeurs des cris de la raison, du dernier des hommes à gage pour étrangler le dernier des individus rois. Il a des endroits furieux.

J'ai digressionné un peu ; je reviens à ta lettre. Voilà ce que j'aime : une combinaison d'idées tantôt logiquement enchaînées, tantôt jetées à la légère avec un peu de décousu ; l'abandon, l'entraînement, le disparate, ces transitions rapides de la conversation qu'on fait pour mieux suivre le cours naturel de l'imagination, et pour en embrasser davantage, gêné qu'on est par l'exiguité de l'espace ; tout cela me plaît à l'infini, et c'est comme

cela que j'écris ou que je veux écrire moi-même. Je suis fou dans mes lettres, mais je sais à qui j'écris ; je suis certain que tout cela sera démêlé, recueilli avec indulgence, complaisance et bienveillance, et remis soigneusement à sa place ; de plus, interprété toujours avec le meilleur esprit ; de cette manière, je ne veux pas ne pas tenir à mes folies, je ne mesurerai jamais avec toi mes mots avec un compas ; je ne guinderai pas des phrases à propos de rien, je n'irai par chercher des preuves à tout avec des *atque* et des *ergo*... Quant à l'obsession que tu me fais, je suis certain qu'elle n'est pas sérieuse, à moins que tu ne m'ait pas compris. Lorsque je parle à Mlle S** de fidélité, elle peut donner à ce mot l'extension qu'elle voudra ; liberté entière même de ne lui donner aucune extension ; un cœur ne s'arrache pas, il ne se donne même pas ; son instinct lui fait aimer ce qu'il faut qu'il aime. Seulement, je désire avoir une petite part dans ses souvenirs. Le titre d'ami m'est bien doux et j'espère en avoir les privilèges... Tiens, je vais définir cette espèce de fidélité-là strictement : je veux être aimé d'un degré de plus que ce qu'on appelle charité ou philanthropie. Voici mon acte philanthropique à moi : j'aime mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; j'aime mieux le prochain féminin que le prochain masculin, et j'aime encore mieux ces êtres si beaux, si parfaits, si privilégiés que j'ai rencontrés sur mon chemin comme des apparitions et que je suis obligé d'aimer, comme si je n'y étais pas porté par moi-même. Je déclare, en même temps, que si j'étais moi-même une divinité, mon souverain bonheur serait de vivre avec ces êtres et de contempler en eux avec orgueil ma ressemblance et mon image. Est-ce correct ? Non, le ciel me préserve d'envier jamais le bonheur d'un autre qui le mérite mieux que moi. A moi, un seul regard amical, un seul sourire, une pensée à moitié exprimée suffit. Jamais le venin de l'envie ne souillera ma bouche, jamais je ne troublerai par des indiscrétions malignes la paix qui doit régner entre des frères. Tra-la-la-la, pouah ! Je n'ai rien dit encore qui vaille six sous. Ce qui ne méritera pas d'être lu, tu le passeras...

Je n'ai pas grand'chose à t'apprendre. Je passe les veillées à lire ou à jaser de toutes les choses du siècle, et principalement des principaux personnages, de toi, de ceux que nous avons laissés, et que j'ai laissés lors de mon dernier voyage. La bonne mère T** a toujours comme moi la même chanson à chanter ; X** parle de l'Amérique et fait autant de bruit que les locomotives. Je vocifère : *Esprit Saint'dé.* Nous disons le chapelet à peu près comme nous le disions tous les deux, c'est-à-dire hâtivement, et nous passons ensuite dans la région où l'esprit s'accoutume d'avance à se dégager des sens, et le corps à mourir.

Je suis bien aise de te voir décidé à étudier le notariat ; je souhaite que tes goûts par rapport à cet état soient permanents. Pour moi, je ne me présenterai que l'automne prochain à une étude quelconque, si toutefois je me présente. Puisque tu es à Montréal et que je t'attends bientôt, tu voudras bien te charger de quelques commissions. Je te recommanderai avant tout d'aller chez mon père pour porter à toute ma famille mes vœux et mes compliments. Tu peux en prendre une bonne provision pour en offrir à tous ceux qui te parleront de moi, en quelque lieu que tu te trouves. Dis à tous les amis que j'attends d'eux des lettres avec impatience... Mon adorable A** ne m'oublie pas plus que je ne l'oublie sans doute, pauvre fleur qui dépérit seule sans soleil, sans ombrage et sans rosée !

Va au séminaire, et parle de moi à l'abbé P**. Au collège, ne manque pas de voir M. l'abbé B** ; demande-lui donc pour moi un traité de physique. J'ai oublié d'en emporter un... Si tu pouvais acheter quelques livres de philosophie, je m'en trouverais bien.

Plamondon (1) démolit sa maison ; tu peux en profiter pour acheter son magasin.

Je vais recevoir la *Ruche littéraire et politique* et je me propose d'écrire aussi au bureau de la *Minerve* ou du *Moniteur*.

Je serais beaucoup moins ennuyeux, si mes plumes ne me faisaient pas enrager. Ne viens pas sans m'en apporter. Dis à la famille de M. S** qu'elle n'a pas peu contribué à me faire regretter la ville.

J'irai à Montréal, au mois de mai. Je t'attends en accusant le temps. Trouve le moyen de passer plusieurs jours avec moi. J'attends une lettre de ma famille, en réponse à celle que j'ai écrite la semaine dernière. Ton ami...

P. S.—Adieu, adieux ! ce mot est triste et consolant, parce qu'il veut dire : Nous nous reverrons ailleurs.

XI

Saint-Louis de Gonzague, 20 février 1854.

Mon cher ami.— Quoique ce ne soit pas mon tour de t'écrire, je ne puis m'empêcher de prendre ce soir les instruments consacrés pour te casser la tête. Si je suis importun, ferme ma lettre avant de la lire et fais-lui subir le châtiment qu'elle mérite ; je te rendrai tes six sous ce printemps (2). Mais, vas-tu dire, pourquoi m'écrit-il s'il craint pour de bonnes raisons d'être ennuyeux ? La meilleure réponse

(1) Allusion à un marchand de Montréal bien connu pour ses annonces originales.

(2) Port de la lettre.

que je puis te donner, c'est que c'est un de mes caprices. J'entre si peu souvent en relation avec des êtres qui ne se sont pas contentés de développer la génération d'Adam, que je brûle malgré moi de déverser le trop plein qui se fait tous les jours dans mon cerveau.

Tu es revenu sans doute aujourd'hui de ton voyage ; tu as déjà dit adieu à la ville et aux Grâces qui l'habitent ; tu l'as vue disparaître avec ses édifices et les monuments qui contiennent tous les souvenirs, tu as été emporté par le char du génie humain loin de ce bruit et de cette agitation sociale qu'on aime tant à retrouver lorsqu'on vit longtemps dans un centre tout opposé. Que ne dois-tu pas avoir à dire maintenant ? Que ne puis-je dire : " Quorum pars fui ! " Lorsque nous sortons la tête de notre coquille, nous qui avons jadis pris part à tant d'actions et qui brûlons tant de renouveller nos exploits chevaleresques, lorsque reportant nos pas au milieu des cercles géants, nous allons voir comment marchent les hommes, qu'est-ce qu'ils disent, à quoi ils tendent, quelle direction suit chacun, comment ils visent à accomplir leur destinée, chaque individu nous apparaît comme un monde, et chaque jour nous apporte une nouvelle ère palpitante d'intérêts variés et de passions diverses. Quel champ à exploiter pour un écrivain consciencieux qui a passé une semaine à Montréal ! Prends donc vite l'encre, l'encrier, la plume et le papier, pour me mettre au courant, m', vieux rat qui vit dans son fromage déjà depuis deux mois. Je suis certain que tu as largement le temps de m'écrire avant de venir me voir. Je ne dois t'attendre — raisonnablement — que samedi prochain. Pour le moins, ne manque pas de venir ce jour-là. Je serais on ne peut plus fâché si tu me faisais souffrir du délai, après une si longue attente. La mère T** n'a pas besoin qu'on interprète sa tendresse maternelle, pour que tu juges de son impatience. Si tu m'écris, dis-moi en première ligne si tu as rempli le principal but de ton voyage. Je ne te crois pas bien obstiné à prendre la profession *susdite* (1) ; je connais aussi les fluctuation et les incertitudes de ton naturel ; cependant, j'aime tant à accepter comme autant de canons tout ce que tu dis, que j'ai préparé un long discours que je te débiterai la première fois que je te verrai. Il commence par ces mots qui sont pris dans le texte même : " Salut, ô notaire, salut ; grand dissipateur de ténèbres, scelleur du droit et de la justice, salut. Salut, toi que Dieu a commis pour faire disparaître le cahot et faire régner l'ordre parmi les créatures intelligentes, etc., etc. " La fin est digne du commencement ; je termine par une ode,en style de notaire, parfaitement adoptée à la circonstance. Je t'en fais grâce, de peur de manquer de papier.

(1) La profession de notaire.

As-tu reçu à Montréal la lettre que je t'ai envoyée ? As-tu fait toutes mes commissions ? As-tu été au collège, au séminaire, etc ? Surtout m'as-tu acheté une boîte de plumes? Il n'y a pas une bonne plume à partir des confins — partie nord — de Saint-Louis de Gonzague jusqu'à l'autre extrémité. Si tu m'as oublié, je n'oublierai pas de te dire tes vérités, et je te dis par avance que tu es l'esprit le plus léger, la tête la plus tournante et le caractère le moins fiable que la reine puisse trouver parmi tous les sujet de ses possessions de l'Amérique du Nord, comprenant le Canada, le Nouveau-Brunswink, la Nouvelle-Ecosse et l'île du Prince-Edouard ,sans oublier les comtés d'Elgin et Kinecardine du gouverneur général, qui est maintenant en Angleterre, et qui nous fait gouverner par Son Excellence l'administrateur des mêmes provinces. Je ne sais pas pourquoi, mais il me semble que j'ai tous les reproches à te faire, et que tu ne vaux pas, en comptant ton poids et ton volume, la plume qui me sert en ce moment. Qu'est-ce qu'il a ? dis-tu avec dépit et étonnement. Je ne le sais pas.

Pour en revenir à un sujet d'une plus grande portée, je vais te parler des habitants de Saint-Louis. Tu les connais déjà en partie ; tu sais qu'il y en a plus d'un sur qui Dieu ne paraît pas avoir soufflé en les créant, et que plusieurs autres seraient parfaitement, logiquement et pertinemment définis : de simples tubes digestifs... Il m'en vient de temps en temps de ces laboratoires ambulants, et je t'assure que je m'accoutume de moins en moins à leur société. J'ai même brisé avec la plupart des parents et connaissances qui se croyaient obligés de venir me marteler à certaines heures. Je leur ai dit que seul je me trouvais en meilleure compagnie qu'avec eux. Je les ai tous envoyés paître avec leurs fricots, leurs noces qui ne discontinuent pas pendant des jours, où de grands bipèdes qui devraient être faits autrement passent des nuits entières à chuchoter avec les jeunes filles, et se lèvent chacun à leur tour pour prendre de grotesques ébats au milieu d'une maison mise en ruine à cet effet. Je n'ai fait qu'entrevoir des scènes burlesques, et j'en ai été dégoûté. Certes, je renoncerais toute ma vie aux charmes du beau sexe plutôt que de m'aller amuser avec du féminin de ce genre-là. J'ai reçu des invitations de toutes sortes d'espèces. J'ai vu entrer dans ma maison des jeunes filles enfilées de tous leurs atours qui dissimulaient leurs prétentions sous un prétexte maladroit. J'ai été obligé de leur donner quelque marque de mépris pour les éloigner. C'est fait comme des coulèvres, ils ont des façons à crever et une conversation toute composée de ricanements à contre temps et de questions effrontées. Ce sont les mères qui les envoient pour *agacer*, selon leur expression, le maître d'école. Hier matin, je venais de me lever, lorsqu'une de ces charmantes filles d'Eve se présente à l'heure du déjeûner. Longtemps elle me

laisse à deviner le but apparent de sa visite. A force de tourner autour de la question, elle vient à me dire qu'elle avait un billet d'invitation à me faire écrire ; et elle apportait pour cela un chiffon de papier qui lui avait été donné pour se former la main à l'écriture. Il s'agissait d'écrire à un jeune homme pour l'inviter à un fricot ; comme de raison, je fis le complaisant, et fis le billet sur un autre papier. Lorsque j'eus terminé, elle me demanda le prix, et tira sa bourse où il n'y avait pas plus d'argent que je n'en ai dans les dents, croyant que je ne demanderais rien par galanterie. Elle fut trompée, et eut à rougir de sa surprise. Ensuite elle me demande de garder le secret sur le billet. " Ah ! mademoiselle, lui dis-je, croyez-moi, je suis aussi discret qu'un médecin ; je ne révèle jamais un secret ! " Je me suis admiré, et j'ai beaucoup ri de l'aventure. Mme T** est indigné de voir tant de comédie ; elle ne s'en console qu'en riant. Nous sommes dans le centre des ridicules.

Ce soir, je suis sortis à la hâte en finissant ma classe pour éviter la vue d'un vieux *marsouin* qui vient me demander des impertinences trois fois par semaine. Il ne sait pas plus si je descends de Jupiter que du cyclope Poliphène, et il me demande chaque fois des nouvelles de mes parents, voire même de Saint-Jean-Chrysostome où on lui a dit que j'étais allé. Je suis entré dans une maison qui se trouvait remplie de jeunes gens. Il fallait voir la contenance ébahie de tous ces amoureux. Ils n'avaient rien à dire ou à répondre. Ils me regardaient tous avec un cratère ouvert comme pour m'engloutir, et l'expression d'un sourire. Ils avaient ce dernier article de mieux que chez G**. Je trouvai là au moins une simplicité bienveillante.

Nous avons une bonne vieille qui nous amuse beaucoup par ses saillies et quelquefois par ses naïvetés. Elle trouve X** maigre comme " un cent de clous." Elle m'entendit parler des difficultés que rencontraient les assesseurs dans Saint-Jean-Chrysostome et me demanda si c'étaient ces chasseurs qui poursuivaient les ours avec la médecine. C'est précisément cette vieille qui prétend guérir Mme P**. A ce propos, je prie bien M. et Mme P** de venir revoir le clocher de notre village en t'accompagnant. Je serai flatté et heureux de leur offrir l'hospitalité dans ma chétive chaumière. C'est un devoir d'estime et de reconnaissance de les y recevoir de mon mieux. Si cependant Mme P** était dans l'impossibilité de venir à cause de la faiblesse de son état ou de raison de circonstance, nous ne voulons pas et il n'est pas nécessaire absolument qu'elle sacrifie son repos ou expose sa santé. Le médecin n'est pas un médecin à consultation ; la pauvre vieille n'a que son remède à donner, sans avoir égard à autre chose, et M. P** pourrait lui-même l'emporter avec la rédaction des pres-

criptions qui ne sera pas bien longue. Qu'ils se souviennent que cette personne peut laisser faire une épreuve de plusieurs années, avant de parler du paiement.

Mme T** est en parfaite santé et passe la moitié de son temps à faire des songes, où tu te trouves toujours, et l'autre partie à veiller en pensant à toi.

J'ai déjà reçu une livraison de la *Ruche littéraire* et deux numéros de la *Minerve*. Je m'ennuie moins. Je n'ai reçu aucune lettre de la ville ; je ne sais à quoi cela tient.

Adieu, au revoir, des compliments à qui de droit, comme à l'ordinaire, c'est à dire aux deux familles qui composent la civilisation de Saint-Jean-Chrysostome. Mlle H** a été trop bonne en jugeant si gracieusement mon avant dernière lettre. Voudra-t-elle lire avec autant de complaisance les protestations d'amitié, si elle veut bien le permettre, avec lesquelles je me déclare son serviteur le plus dévoué. J'ai mille douleurs à dire aux demoiselles de Saint-Jean que je ne veux pas confier au papier. Encore une fleur de souvenir à Mlle P**, tendre fleur elle-même qui me fait envier le sort du zéphyr. Pourquoi ne suis-je pas l'haleine de quelque *Grise* caressante ! Le chant de l'hirondelle vient à chaque moment frapper mon oreille, sans que j'y pense. J'aimerais à entendre ces accents du poète répétés par la voix pure et suave d'une jeune vierge. Je veux vivre encore pour l'entendre.

Adieu encore une fois. Je me sépare difficilement de toi, et je voudrais avoir plus d'imagination et d'esprit et une meilleure plume pour me contenter ; tu en auras toujours pour d. ninutes. Ton ami le plus fidèle...

XII

Saint-Louis de Gonzague, 20 mars 1854.

Mon cher W**.— Si j'en avais le temps, j'arrangerais ma feuille en colonnes, et je mettrais toutes les choses que je vais te dire sous un titre particulier. Mais la méthode manquant dans ma lettre, tu n'en jugeras que mieux au pêle-mêle de mon esprit. D'abord, tu sauras que je suis ce soir d'une humeur massacrante. J'ai dormi toute l'après-midi sur la couchette qui, comme tu sais, est si propre par son vacillement criard et son peu de solidité, à dépoétiser les amants les plus extravagants. Je me suis levé furieux J'ai voulu allumer ma pipe : je n'avais plus de tabac, et les marchands ne vendent pas le dimanche. J'ai voulu sortir pour prendre l'air : tous mes *originaux* étaient aux portes pour me regarder passer, toutes les mères poussaient leurs filles, toutes les filles

me dévoraient des yeux. Peut être y a-t-il une magie attachée à mon grand capot. Il est vrai que je ne le portais pas, mais les effets magnétiseurs sont opiniâtres. Je n'allai pas loin ; je rentrai de fort mauvaise humeur. Après avoir soupé, je voulus me distraire en jouant en trio une partie de carte. Cela n'allait pas, je jouais sans goût et tout m'impatientait. Enfin je me dis : " Je vais écrire ; je serai bien ennuyeux, je vais répéter bien des insignifiances, je vais faire rager amicalement mon ami, et puis je serai content." Je me levai pour quérir mon papier et autres articles nécessaires. Je ne pouvais trouver la clef de mon pupitre. Où est ma clef ? où est ma clef ? Elle doit être dans la maison, je la mets toujours là. Lève-toi donc X**, lève-toi ou je te crève. As-tu vu ma clef ? L'as-tu jetée dehors ? Le diable l'a-t-il emportée ? Elle est dans l'enfer ? La mère s'interposa pour me tranquiliser ; elle me fit une verte réprimande sur mon irascibilité, me dit de prier saint Antoine de Padoue ! Il me vint sur ces entrefaites une illumination. Je parie trente sous, dis-je, que ma clef est dans la cave. Je levai le plancher malgré toutes les oppositions, et le croiras-tu, mon cher ami ? ma clef était bien dans la cave, le cordon surnageait au-dessus de l'eau. Nouvelles déclamations contre le plancher et toute la maison, et les commissaires, et toute la paroisse de Saint-Louis, et tout le Canada qui n'avait pas d'autre fortune à présenter à celui dont il faisait son glorieux espoir naguère.

Je viens de reprendre un peu de mes sens, pour entrer en tête-à-tête avec toi. Il me vient une espèce de remords en t'écrivant si tôt. Pense-t-il seulement à moi, me dis-je, en ce moment ? mais ma raison et mon instinct me forcent de borner mes exigences. Quand même il ne penserait pas à moi, il ne mérite pas de reproche. Il serait bien fou au contraire d'y penser un dimanche au soir. Toi qui vit comme Apollon vivait de son temps, toi qui vis comme le roi des dieux se plaisait à vivre, lorsque fatigué des délices monotones de son ciel, il venait se délasser avec les descendants de notre premier grand-père. Comment laisserais-tu ton esprit déserter un instant, pour venir s'accrocher dans une meurtrière paroisse comme la mienne, près d'un vieux *griche-poil* qui n'est bon qu'à se plaindre, et qui se plaindra tant qu'il aura une âme dans le corps ? Non, non, profite mieux de ton temps ; jouis de la vie, enivre-toi de la coupe enchanteresse qui coule à plein bord sur tes lèvres. A moi, les misères, l'ennuie, les vociférations, la dégustation perpétuelle de toutes les amertumes et de toutes les bêtises de la vie ; à moi, les songes, à moi les désenchantements. En écrivant ces lignes bilieuses, je ne puis m'empêcher d'ambitionner au moins quelque chose qui ressemble à ton bonheur. Que tu sois seul sur un point inconnu du globe, que tu n'aies pas le plaisir

d'appeler personne autour de toi : ton père ; de dire à aucune femme : ma mère ; de voir dans aucun de ceux qui passent un frère ou un ami, eh bien ! tu seras encore heureux, tandis que moi dans ces circonstances je ne le suis pas. Tu te diras : " Il y a au-delà de quelque distance un être que j'aime et dont je suis aimé ; je puis recueillir ses soupirs dans l'haleine des vents ; je puis charger les zéphyrs des miens. Au moins je vis dans une espérance fondée ; je travaille avec courage, parce que j'ai un but en travaillant ; j'ai comme un ange toujours visible qui me guide ; j'ai une étoile que je puis regarder le soir où je suis sûr de rencontrer un rayon de son âme, parce qu'elle aussi regarde cette étoile. Le ciel suivra plus tard mes destinées." Moi, je suis comme un proscrit, je suis comme un paria ; je voudrais aimer aussi, mais personne ne me connaît, et d'ailleurs je n'ai pas foi en moi-même. Aimerai-je une de mes fillettes de Saint-Louis ? Tu m'as véritablement mis aux abois dans ta dernière lettre que je relis. J'ai souhaité pour le moins trois cent soixante et cinq choléras et dix-huit indigestions à M. F** pour son audace. Nous ne sommes plus au moyen-âge ; je te laisserai jouir de ta conquête sans contestation. Je ne voudrais certainement pas vouloir prouver hostilement aux demoiselles qu'elles n'ont pas de goût en songeant à d'autres qu'à moi... Tu m'as parlé avec conscience de ton voyage à la ville (1) ; quoique le champ ne se soit pas trouvé aussi vaste que je l'ai présumé, je me suis plu à le parcourir plusieurs fois avec toi.

J'ai reçu hier soir une longue missive d'Arthur R**. Elle est pleine d'originalité, comme tu peux le supposer. Il m'a esquissé une de ses journées les mieux remplies. Rien n'est plus piquant. Voici une anecdote qu'il en a tirée. Une femme entre chez le docteur pour obtenir quelque soulagement à un mal de dent. R** est seul, il agit à l'instar du patron. " Après avoir toussé gravement, dit-il, à trois reprises, être resté quelques minutes les mains croisées sur le *sacrum*, et la tête scientifiquement penchée en avant, les yeux fixés sur le bout de mes bottes, j'ouvre alors la bouche savamment et lui dis d'un ton doctoral et rempli de science : " Madame, prenez un peu de ouate trempée dans l'esprit de " bois et de l'huile de papier que vous mettrez dans votre dent ; étendez " sur un morceau de toile de la graisse de maringouin, sur laquelle vous " verserez quelques gouttes de jus de s** g** . vous appliquerez cet on- " guent au-dessous de l'oreille."

Le *Moniteur* (2) renfermait quelque chose d'admirable encore de Victor Hugo. C'est une lettre à lord Palmerston pour venger la cause de l'huma-

(1) Montréal.

(2) Journal publié à cette époque à Montréal, ainsi que la *Ruche*, recueil littéraire.

nité que ce ministre a trahie en faisant exécuter Tapner, malgré le cri des peuples. Je vais te l'envoyer avec la *Ruche* qui ne manque pas non plus d'intérêt cette fois-ci.

J'ai à t'annoncer une affaire qui m'a été souverainement désagréable cette semaine. L'inspecteur des écoles était au village, lorsque je suis arrivé mardi. Mercredi, mes élèves étaient en grande partie absents. M. L** est arrivé, accompagné du notaire avec un air tant soit peu arrogant. Il était bien résolu d'avance de ne rien trouver de son goût. Aussi n'a-t-il pas approuvé ma méthode, quoique je lui fisse sentir que je ne pouvais agir mieux avec des élèves commençants, presque toujours absents, et dans un local impropre à la classe. Il me donna peu de bonnes raisons, et je l'avais déjà envoyé paître, lorsqu'il partit.

Il est certain à présent que je ne resterai pas cet été à Saint-Louis, à moins que les choses ne changent beaucoup. J'ai envie de faire une tentative pour aller demeurer à Montréal, si j'en trouve le moyen. R** m'a dit que je trouverais des maisons particulières pour y enseigner. Il veut que j'étudie la médecine. Je suis dans une grande perplexité sur le choix. L'étude du droit me plairait davantage. Que me conseilles-tu ?... Je voudrais bien te voir, pour délibérer plus à mon aise. Je voudrais bien que nous puissions aller ensemble à Montréal pour y arranger nos affaires. Fais donc l'impossible au moins pour venir ici avant le mois de mai.

Porte mes messages ordinaires aux deux familles de MM. B** et P**. Fais-moi connaître l'efficacité ou l'inefficacité de mon remède sur Mme P** (1). Je t'ai élu mon représentant. Prosterne-toi aux pieds de toutes les demoiselles, si elles sont arrivées, comme je n'en doute pas. Tu leur annonceras en même temps une grande nouvelle. Je me suis fais couper les cheveux, jeudi passé, et je me propose de me faire la barbe *in universo*, samedi prochain (2). Je suis aimable. Je suis aimable à croquer déjà. Je ne sais ce que je vais devenir !

Adieu. De la patience pour lire mes lettres. Ton ami le plus fidèle...

---

(1) Cette dame était épileptique.

(2) Il portait une chevelure épaisse et crépue avec une barbe forte et rousse, et sa figure noire, pour ne pas dire d'un brun foncé, portait les marques de la petite vérole. Il avait l'œil petit, mais noir, vif et perçant. Il était d'une taille moyenne, et marchait très droit, la tête haute et d'un pas rapide. Il avait l'esprit extrêmement distrait et en le voyant ou en lui parlant, il nous faisait l'effet de quelqu'un qui revient d'un songe, et son regard était bien celui d'un homme que l'on réveille eu sursaut. Comme il le dit dans ses lettres, sa tête était continuellement en travail ; de là son air rêveur et pensif.

XIII

Saint-Louis de Gonzague, 20 mars 1854

AMI.— J'avais pris *copie* d'une bien ferme résolution, celle de te jeter à la figure toutes les injures et toutes les dénominations que tu mérites. Comment peux-tu me faire souffrir un délai si barbare que j'avais tous les droits de crier après une prompte réponse, sans me apporter le moindre prétexte plausible ! Je manque ici à ma parole, rce que j'avais juré que je ne voulais plus te voir, ni t'entendre, ni te rler. N'est-ce pas massacrant ? Tous les jours j'envoyais à la poste pour cueillir quelques jets de ta flamme ; tous les jours, nouveaux désappoinements, nouvelles *blagueries*. Je ne recevais rien du tout, rien de toi, rien l'aucun autre. Il me semblait que tout le monde s'était ligué contre moi. Je me demandais s'il y avait encore quelque chose de bon sur la terre. Je maugréais, oui, je maugréais contre toi et contre tous ceux qui consentaient à te voir devant leurs yeux. Mais tu ne conçois donc pas combien il est désolant pour un pauvre solitaire qui aime malgré lui le monde qu'on le force de haïr et de fuir, de vivre pendant quinze jours sans rélation aucune avec personne ? Cependant, faiblesse étrange de la nature humaine, tu m'as écrit, les armes me sont tombées des mains. Oh ! je suis bien désarmé, parce que tu as relevé avec ta sollicitude amicale ordinaire, mon âme abattue, parce que tu as fait vibrer les cordes les plus intimes de mon cœur, parce que seul tu réussiras à me consoler des sottises ou de l'oubli du monde entier. Grâces te soient rendues pour tes paroles amies ! Quand tu ne m'aurais fait jouir que du charme d'une illusion, cette illusion m'est chère, et je suis plus heureux. Je ne demande guère de réalités. Je demande des espérances, parce que l'espérance c'est le bien pour lequel nous sommes faits...

Une infinité de pensées se croisent dans ma tête, laquelle choisir ? Je ne puis pas les développer toutes à la fois. Vais-je te parler d'X**, occupé en ce moment avec un enfant d'un voisin à faire de la gomme, et qui m'importune par ses chants ? Ils sont tous deux au milieu de la cour, ils ont fait un feu de bivouac, ils ont chacun leur flambeau de résine. Sais-tu à quoi ils destinent cette gomme qu'ils sont à faire ? Ils en ont déjà une trentaine de boulettes de ramassées. Ils se proposent d'en faire un commerce à Montréal, pour payer le voyage qu'ils doivent y faire au mois de mai. Ils ont aussi la valeur de deux minots de cendre ramassée à cet effet, qu'ils doivent vendre ici. Le tout dans un intérêt ultérieur, qui est de fonder une nouvelle maison de commerce à Saint-Louis. Mme T** et

Mme L**, doctoresse non brevetée du village, seront les directrices de l'établissement. Les deux enfants seront les agents. Mme L** et moi sommes les protecteurs naturels, et les premières pratiques dûment élues. De sorte qn'avec une manufacture de *petite bière* et un approvisionnement d'articles importés, les susdits directeurs, protecteurs et agents espèrent tirer un large profit personnel, tout en travaillant pour le public et dans les intérêts généraux et particuliers de la province tant ecclésiastique que civile du Bas-Canada. Lorsque tu viendras à Saint-Louis tu verras probablement un nouvel édifice à la sortie moderne du sol à côté de la maison d'école. Ne désires-tu pas contribuer pour ta part au succès de l'entreprise ? Mme T** est autorisée par la société à recevoir telles avances qu'il te plaira de lui faire, et elle sera elle-même caution. A propos, ou plutôt à propos de je ne sais quoi, Mme T** te mande qu'elle s'est procurée une paire de chaussures assez confortables, qui te coûteront neuf francs. Nous avons ici un cordonnier qui vient de Montréal et qui travaille très bien. Il m'a fait une paire de bottes dont je suis très satisfait. Ce cordonnier est venu veiller ici quelquefois, il nous a fait l'histoire de sa famille, et veut absolument avoir un lien de parenté avec ta famille, parce que sa mère était une T**. Etudie donc la généalogie de ta famille, pour savoir s'il n'y a pas quelqu'alliance soit directe, soit collatérale avec un nommé H**. Si tu voyais cet homme, lorsqu'il se mêle de parler *en termes*, tu aurais peine à t'empêcher de rire. Il m'a abordé la première journée que j'ai fait l'école, pour me parler de ses deux enfants qu'il m'a confiés. A chaque parole que je lui disais, il s'écriait : " C'est bien, c'est bien ! " et j'étais déjà à un arpent de lui qu'il me parlait encore et à chaque réponse : " C'est bien, c'est bien." Le même jour il m'a déclaré qu'il n'était pas l'idole de ses enfants. J'étais un bon et bénévole interprète heureusement.

Vendredi dernier, j'étais encore couché, un homme frappa à ma porte. Je me levai précipitamment. Je saisis mes bottes neuves que j'étrennais pour lors, et j'ouvris la porte de la classe où il était déjà assis sur un banc. Après salutation, il fallut absolument un mot du beau temps (si la banalité existe quelque part, c'est bien à Saint-Louis de Gonzague), puis tout à coup il éleva la voix, et me demanda avec aigreur quelle aversion j'avais pour son fils. Je lui demandai son nom de suite, et je me souvins en effet avoir puni la veille son fils. Mais il ne me reprochait pas une simple punition, il me dit que j'avais estropié son enfant et pour rien. " Mais qu'a-t il donc, monsieur, votre enfant ? A-t il quelque fracture au poignet ? A-t-il un os déboîté ?—Non, il avait la main enflée.–Mais, pauvre ami, lui dis-je, votre enfant n'est donc pas blessé ? De quoi vous plaignez-vous ? Je l'ai puni pour de bonnes raisons, dont je pourrais mais ne veux pas vous

rendre compte. Je prétends être le maître dans mon école. Vous n'avez aucun contrôle à exercer ici, et vous êtes ridicule de me donner pour juge ou pour accusateur un enfant châtié."

Là-dessus, il passe à diverses récriminations et finit, en perdant du terrain, par me dire qu'il ne voulait pas que son enfant fut employé du tout à montrer aux autres, parce qu'il pouvait l'occuper pendant ce temps-là chez lui. En lui entendant dire cela, j'entrai en fureur ; je tonnai de telle sorte qu'il n'eut plus rien à dire, sinon à répéter ce qu'il avait dit au commencement. " Monsieur, lui dis-je, ne mettez jamais le pied ici, et sortez de suite de la maison, vous êtes un fou." Et je lui fermai la porte au nez.

Il a fait beaucoup de bruit depuis dans le village. Je ne me suis donné la peine que d'aller rire de lui chez le notaire. Il a retiré son enfant. Des personnes comme celles-là me mettent sans dessus dessous, et pourtant la plupart des gens de la paroisse sont comme lui. Heureuse loi qui nous donne le droit de les mettre dehors.

Je te parle longuement de petites affaires qui prouvent qu'il se fait peu de variantes dans ma vie. Comme rien ne me plaît dans cet endroit, je ne puis guère t'offrir aucun tableau récréatif. Je n'ai reçu aucune nouvelle, comme tu sais. Ce soir, il m'est arrivé une lettre du bureau de poste C'était un *poisson d'avril* de Montréal. Je ne sais de quelle part il vient, quoique je me sois évertué pour reconnaître l'écriture. Très beau petit poisson doré sur une carte argentée. D'après une indication, la personne se nommerait Laure, c'est inexplicable. Le tien, je l'ai reçu lundi dernier avec ta lettre. Il est coquet, ma foi ! Comment se fait-il que tu aies tant déguisé ton écriture à l'intérieur, et si peu sur l'adresse ? Pour moi, je n'en ai pas encore envoyé, parce que je n'en ai pas de propre en ma possession.

Je vais te satisfaire sur l'extrait que tu demandes de Lamennais. Tu me parles avec une nouvelle admiration de cet homme, Je vais te faire connaître un fait qui prouve de quelle popularité dut jouir en France ce génie si persécuté par une certaine classe. Je ne suis pas surpris si trente mille personnes, au dire d'un journal, ont suivi son convoi malgré les autorités. Notre voisin, M. L**, sait presque entièrement par cœur les *Paroles d'un croyant*. C'est un homme qui n'est pourtant pas instruit : il lit avec peine dans un livre de prières. Il s'est procuré ce livre dans les Etats-Unis il y a une quinzaine d'années, et il s'en est servi comme d'un évangile. Il l'a lu et relu, l'a fait lire par d'autres et l'a répandu chez tous ses parents et amis qui en sont admirateurs passionnés. Il est naturel de penser quel étonnement ce fut pour moi d'entendre réciter des phrases de cet ouvrage par un homme simple, de l'entendre commenter avec

enthousiasme. Je l'ai beaucoup intéressé lorsque je lui ai parlé de l'auteur il croyait que c'était Papineau. Voilà ce que c'est qu'un livre, et ce que c'est qu'un homme. La pensée d'un tel génie ne se perd jamais, elle a des retentissements inattendus, et son effet est universel. Quelle gloire pour celui qu'une sotte femme avait traité de bête !

" XXXVI.—Jeune soldat, où vas-tu ?

— Je vais combattre pour Dieu et les autels de la patrie.

— Que tes armes soient bénies, jeune soldat. Jeune soldat, où vas-tu ?

— Je vais combattre pour la justice, pour la sainte cause des peuples, pour les droits sacrés du genre humain.

— Que tes armes soient bénies, jeune soldat. Jeune soldat, où vas-tu ?

— Je vais combattre pour délivrer mes frères de l'oppression, pour briser leurs chaînes et les chaînes du monde.

— Que tes armes soient bénies, jeune soldat. Jeune soldat, où vas-tu ?

— Je vais combattre contre les hommes iniques, contre ceux qu'ils renversent et foulent aux pieds, contre les maîtres pour leurs esclaves, contre les tyrans pour la liberté.

— Que tes armes soient bénies. jeune soldat. Jeune soldat, où vas-tu ?

— Je vais combattre pour que tous ne soient plus la proie de quelques-uns, pour relever les têtes courbées et soutenir les genoux qui fléchissent.

— Que tes armes soient bénies, jeune soldat. Jeune soldat, où vas-tu ?

— Je vais combattre pour que les pères ne maudissent plus le jour où il leur fut dit : " Un fils vous est né," ni les mères celui où elles le pressèrent pour la première fois sur leur sein.

— Que tes armes soient bénies, jeune soldat. Jeune soldat, où vas-tu ?

— Je vais combattre pour que le frère ne s'attriste plus en voyant sa sœur se fanner comme l'herbe que la terre refuse de nourrir ; pour que la sœur ne regarde plus en pleurant son frère qui part et ne reviendra point.

— Que tes armes soient bénies, jeune soldat. Jeune soldat, où vas-tu ?

— Je vais combattre pour que chacun mange en paix le fruit de son travail ; pour sécher les larmes des petits enfants qui demandent du pain, et à qui on répond : " Il n'y a plus de pain : on nous a pris ce qui en restait."

— Que tes armes soient bénies, jeune soldat. Jeune soldat, où vas-tu ?

— Je vais combattre pour le pauvre, pour qu'il ne soit pas à jamais dépouillé de sa part dans l'héritage commun.

— Que tes armes soient bénies, jeune soldat. Jeune soldat, où vas-tu ?

— Je vais combattre pour chasser la faim des chaumières, pour ramener dans les familles l'abondance, la sécurité et la joie.

— Que tes armes soient bénies, jeune soldat. Jeune soldat, où vas-tu ?

— Je vais combattre pour renverser les barrières qui séparent les peuples, et les empêchent de s'embrasser comme des fils du même père, destinés à vivre unis dans un même amour.

— Que tes armes soient bénies, jeune soldat. Jeune soldat, où vas-tu ?

— Je vais combattre pour affranchir la tyrannie de l'homme, la pensée, la parole, la conscience.

— Que tes armes soient bénies, jeune soldat. Jeune soldat, où vas-tu ?

— Je vais combattre pour les lois éternelles descendues d'en haut, pour la justice qui protège les droits, pour la charité qui adoucit les maux inévitables.

— Que tes armes soient bénies, jeune soldat. Jeune soldat, où vas-tu ?

— Je vais combattre pour que tous aient au ciel un Dieu, et une patrie sur la terre.

— " Que tes armes soient bénies, sept fois bénies, jeune soldat." (1)

Nous allons ces jours-ci changer de logement. Notre habitation ne sera pas plus éloignée de Saint-Jean Chrysostome. Nous allons, suivant toute vraisemblance, demeurer dans la maison du voisin.

Je ne t'ai pas parlé de tes vers. Ils seraient sans défaut s'ils ne péchaient pas contre les règles de la versification. J'ai invoqué ma muse pour te répondre, mais ma muse a les allures trop libres, et je l'ai envoyée se promener au balai !

Un mot d'H**. J'ai beaucoup ri, lorsque j'ai lu sur le *Herald* la menace qu'on a faite à H**. Dans une lettre écrite au nom des cinquante *policemen* disgraciés, on a envoyé au conseiller sa bière, avec la promesse qu'il serait bientôt dedans, comme un vieux sacripant qu'il est.

As-tu remarqué le décès du jeune D** ? Certainement. La mort se promène fièrement. Elle a enlevé aussi hier un de mes élèves. Elle en menace un autre.

Nous offrons nos condoléances à M. et Mme P** sur le mauvais état de leur santé. Bien des saluts et des compliments. Je suis à la veille d'utiliser ma graine de tabac de M. B**. J'aurai, je pense, un bon morceau de terre. M. B** doit être heureux de voir s'accréditer sur les journaux la réputation du tabac de la Havane. N'oublie pas que je suis plus déterminé chevalier que jamais, Je me refais, je me parfume de toutes les façons, j'ai la tête comme une statue de perruquier. Si je pouvais me remettre dans le monde, je le ferais. Ton ami très affectueux...

---

(1) Lamennais.

XIV

Saint-Louis de Gonzague, 18 avril 1854

MON CHER AMI.—J'ai ici ta lettre devant mes yeux. Je l'ai parcourue vingt fois, et j'en dévore encore le contenu avec avidité. Il faut un peu te réveiller avec des paroles énergiques et même des apostrophes rudes au besoin, pour que tu ne tardes pas à satisfaire mes vœux impatients, car tu as le cœur que j'exige d'un ami, et tu deviens si ravissant qu'on n'a jamais regret de t'avoir pressé un peu. Tu nous as fait part d'une foule de nouvelles qui ont piqué plus que jamais notre attention, particulièrement ta mère en ce qui concerne M. G**. L'offre séduisante qu'on lui fait l'a pénétré d'une vive reconnaissance. Cependant, comme tu es bien dans le cas de t'y attendre, elle ne pense nullement à accepter. Elle se trouve assez heureuse de sa situation présente pour ne pas désirer un changement qui serait déjà pénible par cela même que ce serait un changement. Du reste, tu connais ses dispositions mieux que personne. Comment consentirait-elle à abandonner une entreprise qui a fait le sujet de ses conversations depuis plusieurs mois ? Où iraient les démarches qu'elle a faite pour se procurer les capitaux, et les travaux déjà avancés et les espérances plus fondées que jamais ? Il n'en faut pas parler.

J'ai hâte d'en finir avec ton septante fois sept fois creux G** S**. Tu lui diras que ses engagements me viennent trop obliquement, et que d'ailleurs je l'ai envoyé se promener avec toute sa famille et toutes ses dépendances, avant la fin du mois de janvier. Ne lui parle jamais de moi autrement. Des corps sans âme comme G**, on en a toujours trop sur les bras. Je te confesse franchement que si je n'étais pas relevé par la pensée que j'ai un véritable ami et quelques êtres bienveillants qui consentent à m'accorder de temps en temps un souvenir, je ne sais où j'en viendrais : je me demanderais pourquoi je suis sorti d'un néant pour entrer dans un autre néant où je suis tout à fait étranger. Je suis enclin au pyrrhonisme (1) et avec raison. Quoi donc ? je n'ai rien reçu de ceux dont j'avais tout droit d'attendre des marques d'amitié et de sympathie ! Je n'ai rien reçu de Montréal, rien de mes amis du collège, rien de mes parents. Cela prête à de tristes réflexions lorsqu'on n'a pas d'autre ressource pour vivre sociablement. Tu reçois peu de chose toi-même, il semble que nous tirons les mêmes billets de l'urne du destin. Ne te plains pas pourtant, parce que tes désirs à toi sont assez comblés.

---

(1) Doute universel.

Je ne puis assez admirer la sollicitude avec laquelle tu me consoles de mes ennuis. Tu me parles de tes excursions, tu me parles des personnes avec lesquelles tu as le bonheur de vivre. Tu ne saurais me réjouir davantage, parce que je me transporte volontiers au milieu de la société qui m'a offert tant de charmes dans mes courts intervalles de liberté. Il n'y a plus que ce petit monde de Russell-Townflat qui peuple aujourd'hui ma solitude, parce que je vis toujours en esprit avec vous, tandis que je m'efforce d'oublier le reste. Encore ce soir, le croiras-tu ? je suis sorti pour aller prendre l'air dans le champ qui fait face à ma demeure. J'y ai tracé un petit sentier que je suis géométriquement tous les jours après ma classe d'après-midi. C'est là que je me trouve bien, la philosophie et l'imagination m'accompagnant. J'entends le chant des oiseaux printaniers, je contemple la végétation naissante de quelques herbes à peine perceptibles. Je suis en présence des ruines d'une vieille forêt, je vois des souches et plus loin des arbres renversés par la main de l'homme, car c'est l'homme qui détruit et Dieu qui crée. J'entends les cris des badauds qui passent. Je suis témoin de beaucoup de contrastes. J'interroge tout, je fais beaucoup de *pourquoi* ? Comme je fais les demandes et les réponses, il y a beaucoup de besogne. Enfin, que résulte-t-il de toutes mes méditations ? Je finis constamment par me fatiguer de tout cela. J'aime mieux interroger le vent qui passe pour savoir s'il n'y a pas au-delà de quelques lieues une petite aspiration vers moi. J'aime mieux lui confier un message éloquent ; j'aime mieux lui demander ce qu'on dit et ce qu'on fait, s'il n'est pas le souffle qui a produit une pensée. Puis je ramasse tout le passé, et je cherche à y accrocher un avenir composé des rêves les plus dignes d'être réalisés. Tu vois que souvent, sans y songer, toi et les personnes les plus aimables, le beau sexe spécialement, vous vous trouvez souvent dans la paroisse de Saint-Louis. Ne vous en déplaise.

Tu m'as dit une injure très grave *in se*, mais relativement assez supportable dans ta lettre. Tu m'as dit que je n'avais pas d'instinct. J'en conviens presque à propos du poisson que j'ai reçu, mais pas entièrement. J'avais un soupçon, comme tu as dû le voir, mais je n'étais pas assez hardi pour croire à mon bonheur, et peu s'en faut que je n'en doute encore. Si les paroles que j'ai lues sont sincères, comme je suis forcé de le croire (car comment allier tant de perfidie avec une si candide amabilité), et si elles me sont un garantie de fidélité, jamais aucune plainte ne sortira même à demi formulée de ma bouche. " Omnium bonorum compos sum. (Je possède tous les biens.) "

Tu nous as attristés, lorsque tu nous as dit que tu ne pourrais pas venir dans ce moment-ci à Saint-Louis. Nous t'attendions samedi dernier. J'ai

acheté un quartier de bœuf, deux douzaines d'œufs, deux pains, une livre de lard ; nous avions de quoi faire la pâque ensemble largement, si tu t'étais rendu à notre nouveau cénacle que nous étrennions justement ce jour-là. Aujourd'hui, mardi , il n'y a plus rien, et nous ne pouvons plus acheter autre chose que du lard et du hareng, il n'y a pas de beurre. Si tu viens, nous te chanterons des chansons, comme le rossignol au milan, ou bien ne viens pas pour manger. Je viens de te faire entendre que nous sommes sortis de notre élastique logement. Nous sommes à présent dans la maison du bonhomme L**. Ce n'est rien de féérique, il n'y a pas pour trente sous de cristal dans notre nouveau séjour. Nous avons deux petites chambres avec la jouissance d'un grenier : une échelle est là pour prouver qu'on peut y monter en corps et en âme. Au moment où je te parle, il se trouve une niche à notre porte d'entrée surmontée de deux seaux et d'une terrine. Heureusement, j'y jouis de plusieurs avantages qui compensent les désagréments de la pauvreté. Et de plus nous sommes avec de braves gens avec lesquels je me délasse un peu parfois. Le vieux J** y est quasi pensionnaire et il sert à égayer la compagnie par ses originalités. C'est un homme qui au milieu de la plus grave question ou au sortir d'une lecture intéressante, quitte brusquement le sujet pour parler de ses moutons ou des des rats qui mangent son grain. Là-dessus mille détails. Il en a pour toute une veillée à te parler des rats. Le vieux L** est quelquefois enragé contre lui. Il lui reproche sa loquacité importune. Ils se fâchent tous les deux, se disent des injures, et se séparent en riant. Voici une des meilleures farces du vieux J**. Un de ces derniers dimanches, il sortit de l'église, monta sur le billot où il fait l'office de crieur, et s'adressant à tous ceux [illegible] hâblent en ce moment-là à la porte : " Citoyens et citoyennes, un des [illegible] de la paroisse a perdu une poche. Si donc, vous avez trouvé une poche, vous êtes prié d'en avertir sous peine d'excommunication."

Les nouvelles commencent à devenir rares. Je suis stérile ce soir plus qu'à l'ordinaire. J'ai pourtant fait le vœux de toujours remplir mes quatre pages. Si tu ne pouvais m'inspirer, tu ferais bien naître un sujet fécond. J'ai demandé à la mère ce qu'elle avait à dire. Elle te mande qu'elle t'embrasse bien à plusieurs reprises. Voilà tout ce que les mères ont à dire. Pauvre vieille ! elle dort paisiblement depuis une heure. Ton frère aussi est étendu sur un coffre. Demain matin, elle va me raconter ses songes, elle se sera encore trouvée avec toi comme il lui arrive chaque fois. Je l'ai mise dernièrement dans une grande inquiétude en lui faisant *accroire* que tu allais te marier cet été, d'après les communications que tu m'avais faites. A ce propos, tu apprendras avec curiosité que l'on m'a fait

passer pour fiancé tout cet hiver. Je l'ai appris ces jours-ci. Et avec qui? Avec une fillette que je n'ai vue que quelquefois, par occasion, chez mes parents, à qui j'ai adressé quelques paroles galantes, c'est vrai, au commencement, comme il convient à tout homme bien né, mais que j'ai très peu regardée depuis. Mon étonnement a été extrême. Telle est la renommée, telle elle se montre surtout dans un pays où l'on manque de sujets de conversation.

La fin de cette lettre est composée de choses que tu devines. Des amitiés pour toi, des protestations de respect et de dévouement pour tes hôtes. Les demoiselles attendent leur part. Tu es chevalier moins novice peut-être que moi. Tu auras le talent de leur conter mille fleurettes, de leur faire sentir mille bouquets délicieux que je ne saurais faire. Dis-leur que si je suis jamais à la tête du gouvernement, je proscrirai tous ces déshonneurs du beau sexe qui remplissent Saint-Louis de Gonzague et que je ne donnerai la permission de vivre qu'à celles qui, comme elles, remplissent si noblement leur suave et enivrante mission. Je me promets d'en faire jeter un bon nombre à l'eau. Ton ami très fidèle....

P. S. — Je t'envoie encore la *Ruche* et un *Moniteur* où il se trouve quelque chose de Victor Hugo aussi remarquable que d'ordinaire. J'accepte Cobbet avec plaisir. Je t'enverrai aussi un *Herald* où il se trouve une jolie nouvelle ; je te le donnerai quand tu viendras.

XV

Saint-Louis de Gonzague, 4 mai 1854.

Ami.—Tu excuseras les barbeaux, l'encre maudite ! En compensation, j'ai fait des *steps !*

Tu m'as coupé la parole dans ta dernière lettre. Je voulais t'exprimer mes regrets et les ennuis de ma solitude d'aujourd'hui. Tes paroles éloquentes sont venues frapper mon oreille. J'ai été entendu, j'ai vu couler les larmes de ta mère, je n'ai plus rien à dire, je vais me taire sur ce chapitre. Un sentiment se sent plusieurs fois, mais il n'est pas nécessaire de répéter son langage. Mais pour t'entretenir d'autre chose, il faut que je te parle gaîment, car je ne vois pas d'autre intérêt dans une lettre que les pleurs et le rire. De quoi donc te parler, dont je ne t'ai parlé vingt fois ? Mon embarras est extrême ; la verve me viendra peut-être en écrivant. Ecrivons mes pensées fugitives prises au vol.

Demain matin, cinquième jour du mois de mars de la présente année

1854, dans la paroisse de Saint-Louis de Gonzague, comté de Beau nois, district de Montréal, province du Canada, etc., je m'en vais curiosité doit être éveillée) chez un marchand en détail de la dite roisse pour changer de poil. Mon grand capot qui m'a donné tant valeur dans l'occasion, mon grand capot qui a été le sujet des intrig de tout un comté, qui m'a couvert de célébrité malgré moi, qui a fou des épigrammes à plus d'une vierge naïve des champs et à plus d'u sultane satirique des cités, mon grand capot qui, en harmonie avec barbe de marabout, me donnait l'aspect d'une prophète antique, m grand capot qui couvrait avec orgueil le patriarche de Saint-Louis, civilisateur des temps modernes et le chevalier le plus déterminé qui jamais, mon grand capot est là, gisant comme une gloire éclipsée, il céder ses honneurs et ses mérites à un superbe, élégant, féerique, l'espère, et magique *jack* à la mode de l'année. Je vais me faire mang la première fois que je vais sortir. Ne le dis pas à personne, je veux fai de l'effet. Ce n'est pas tout. Je vais avoir un assortiment complet : u veste, trois chemises, deux cravates, des *slippers* et un chapeau de ca tor ou de soie. Je t'en parlerai plus au long lorsque j'irai te voir. propos, je ne m'attends pas à ce que cela arrive prochainement. T viendras peut-être avant que je me rende. Tu ne pourrais guère m'atte dre avant le mois de juin, et peut-être pas au commencement, malgré m bonne volonté. Viens toi-même si tu trouves plus de facilités que mo

Saint-Louis est maintenant dans l'état le plus pittoresque, elle se par comme une reine ou une fiancée : les fleurs, la verdure et toutes les pré mices du printemps surgissent de son sol comme s'il était touché pa une baguette enchanteresse. Je me promenais encore ce soir sur l rivage de notre modeste petite rivière, et je prenais plaisir à voir en dé tail cette multiplication infinie de l'œuvre divine. Je me suis assis su une roche aplatie qui paraissait m'inviter, et là, je voyais ces myriades de petits êtres organiques s'agiter mollement au souffle de la brise qu je respirais, et qu'ont respiré avant moi tant d'autres contemplateurs dont la vie avait été entrevue un moment par elles. Je me disais : il y a dans ce vent qui souffle en même temps que s'offre cet admirable spectacle, toute l'histoire de la vie de la nature, toute l'histoire de l'humanité et tout ce que nous connaissons de Dieu. Ce souffle qui opère toutes les métamorphoses de notre état physique, ce souffle qui nous fait vivre et emporte nos lambeaux par parcelles lorsque nous ne sommes plus, ce souffle qui, chargé des dépouilles de la mort depuis que la vie et la mort existent, fait vivre avec elle, à chaque instant, de nouveaux mondes, des mondes inanimés, ornements de la nature, des mondes animés ; ce

souffle qui fait dire à la vierge pure des paroles d'amour, qui fournit des concerts aux oiseaux, des frémissements aux insectes, des roucoulements à la colombe, des gazouillements à l'hirondelle et au rossignol ; ce souffle qui prête une influence invincible à l'homme qui parle au nom de Dieu et du droit, a donné des accents au prophète, des gémissements à la douleur, des cris aux peuples qui marchent vers leur destinée, qui a exprimé tous les sentiments, toutes les pensées, qui a animé Moïse, qui a passé par la Judée, par Babylone, par Ninive, par Illion, par Athènes, par la bouche d'Homère et de Démosthène, qui a touché les cendres d'Alexandre et les a dispersées, qui a emporté les ruines de Thèbes, d'Alexandrie ; ce souffle dont Dieu lui-même s'est servi pour dire aux hommes ce qu'ils devaient savoir de lui et d'eux-mêmes ; il contient tous les mystères, il contient notre vie et notre néant ; je le respire avec une sorte de respect lorsque je suis au milieu d'une belle nature et j'ai hâte de m'en servir pour dire à mon ami, si je le vois dans un moment d'inspiration, tout ce dont je suis rempli. Je regardais en même temps de petits insectes qui sortaient des crevasses du sol, comme s'ils avaient été mandés par la Providence de se montrer à moi. Pourquoi ont-ils existé ? Ils couraient dans l'herbe naissante et je m'intéressais à chacun d'eux. Hélas ! qu'étais-je pour embrasser tant d'objets ? Lamartine ne suffit pas et mille comme lui ne le pourraient pas. Taisons-nous. Au reste, peu de mes réflexions seront nouvelles pour toi. Seulement, je voulais te les présenter comme elles m'ont frappé aujourd'hui.

Tu m'écris que tu n'as reçu aucune lettre. C'est une *damnation*, je ne reçois non plus aucune nouvelle de Montréal. J'en suis souvent attristé, je ne sais plus par quels termes exprimer mon humeur contre ceux qui me négligent ainsi. J'ai épuisé bien des dictionnaires et je suis fécond. Le diable s'en mêle évidemment. Avant-hier soir, j'ai écrit à W** D** une lettre de quatre pages serrées. J'ai hâte de voir comment il va me blaguer. Auparavant, j'avais écrit à B**. Je tiens à lui en écrire long pour être payé de retour, mais j'ai bien peur de m'être donné trop de peine. Ils sont si maigres, si étirés, puis si corsés à quatre épingles, quand ils m'écrivent, qu'ils me gênent malgré moi. Cependant, j'ai toujours la précaution de monter sur mon gros cheval blanc et de prendre un ton doctoral ; s'ils ne sont pas contents, je tournerai sur ma tête mon chapeau de castor, et ils se contenteront.

Tu nous as fait rire avec tes aventures le long de la route au Flatt. C'est malaisé, à ce qu'il paraît, de se mettre au goût de ces paroisses-ci. Tu aurais été le prince Menshikof, qu'ils auraient ri davantage. Ça me

console de mes propres aventures. Où faut-il donc passer, maintenant ? Quels goûts suivre ? Dimanche dernier, en sortant de l'église, j'ai été moi-même victime du beau sexe. Sexe étrange ! Je m'amusais à écouter le crieur quand j'entendis des voix féminines derrière moi : " Tiens, v'là le maître d'école ; il va commencer à faire le gros b'en vite, à c't'heure il (ne) regarde personne. Il devrait b'en faire raccourcir son capot de c't'hiver auparavant, ou b'en me le donner pour faire des *catalognes*. Va-t-il voir les filles, à c't'heure ? Non, il a pas pu avoir la petite *Parisien*, il ne veut pu que des filles de la ville. Nonda, le maître d'école, hein ! hein ! des filles de la ville, ça joue du piano !!! " Je n'ai pas voulu entendre le reste, pour ne pas me compromettre, et j'ai pris la résolution de ne plus m'arrêter à la porte de l'église sans être bien et dûment accompagné ! On veut absolument que j'aille voir les filles ; on m'indique les plus belles, on m'offre de m'y conduire ; j'ai besoin d'être ferme pour m'en défendre. La fille au mantelet jaune dont je t'ai parlé a cherché plusieurs fois à me faire adorer ses beaux yeux ; la voilà à bout d'expédients. Elle se consume dans son amour qui embrasse peut-être tous ceux qu'elle pourra trouver. Sa mère la seconde puissamment : le sort ne la favorise pas.

Je suis peut-être déjà trop long, vu que je n'ai rien à t'apprendre, que je suis un peu sec ce soir, et que je ne tombe sur aucun sujet fécond, vu l'ennui qui me travaille et qui perce dans tout ce que je dis et fais. Je me suis pourtant imposé une tâche, je désire la finir tant bien que mal.

Le vieux L** est toujours diplomate. Sa femme lui dit qu'il ferait bien mieux de faire sa petite affaire tranquillement que de s'occuper de choses qu'il ne connaît pas. Il s'élève de grandes altercations. Le vieux J** y prend part et dit que tout ce qui se dit sur les papiers, c'est de la blague, c'est pour *sucer* l'argent des habitants que les grands hommes manigancent les affaires à leur profit, qu'ils vont mettre le monde esclave et faire tuer bien des gens. Le pauvre vieux J** passe ainsi de grandes veillées avec nous ; il ne comprend rien à tout ce que je dis et affecte le plus grand scepticisme. C'est de la fricassée que tout ce monde-là. Je vis avec eux comme un homme qu'on déterre. Pauvre humanité ! pauvre humanité ! pauvre humanité ! Pauvre Victor Hugo, pauvres penseurs ! vos paroles sont et seront toujours perdues pour les quatre cinquièmes de ceux que vous voulez améliorer.

Je suis arrivé à la quatrième page. Faut-il la remplir de galanteries ? Vraiment, si les demoiselles m'oublient, je ne m'oublie jamais auprès d'elles. Que leur dire ce soir ? Si je les voyais, des paroles de miel couleraient de ma bouche comme l'onde des sources, et mes regards parle-

raient plus tendrement encore. Je leur dirais qu'elles sont plus belles que la corolle de l'iris et de la violette que l'aurore a touché de sa baguette d'or. Je dirais qu'elles ont le regard de Cythère, les appas de Didon, le sourire des anges, l'innocence et la beauté de Dahida. Je dirais que les nymphes, les naïades, les dryades, les néréides se sont rendues invisibles pour rendre hommage à leurs charmes. Je dirais que les vierges qui dansaient autrefois sur les bords des fleuves, celles qui foulaient la verte pelouse des champs de la Grèce et de l'Italie, ont disparu pour leur céder leur place. Je leur dirais que les arbres, les rochers s'émeuvent à leur passage, et que l'écho est enchanté de répéter leur voix si douce. J'apprendrais alors des accents nouveaux, ma voix serait puissante comme la musique, mes regards seraient ceux d'Endymion lorsqu'il rencontrait Diane dans la forêt. Que ne suis-je dans l'âge d'or ! Que ne suis-je un simple pasteur de ce temps regretté ! Alors, je prendrais un chalumeau et j'oserais bien dire, en présence de toute la nature, mes inspirations. J'aurais l'air drôle avec un chalumeau, au pied d'un hêtre chevelu, n'importe. Qui empêche ?

Présente à la famille de M. P** et à celle de M. B** les sentiments que je leur exprime d'ordinaire. Ta mère et ton frère t'embrassent de bon cœur à plusieurs reprises. Moi, le vieux Robidoux, j'ai ta main dans la mienne et je n'ai rien de plus à dire : nous nous sommes de suite compris. Ton ami très fidèle....

P. S. — Je viens de semer mon tabac. Je vais avoir un joli petit carré de tabac dans un coin du terrain. J'aimerais à avoir des fleurs.

M. B** doit être sur le point d'arriver de la ville. Ecris-moi aussitôt que tu auras la moindre nouvelle, nous sommes à sec. J'ai donné deux rôles pour mon prochain examen, dont l'un est échu à X**; c'est tiré de Scapin. Je n'espère pas grand'chose. Il y a peu de ressources dans mes acteurs.

XVI

Saint-Louis de Gonzague, 18 mai 1854.

Mon cher ami. — Qui peut prévoir les événements ? Sait-on ce qu'on doit dire lorsqu'on hasarde, à travers l'espace, des paroles à un ami ? Est-on sûr que le ton que l'on prend ne le blessera pas, et que notre langage ne sera pas à l'encontre de sa situation ? Ma dernière lettre était un tissu de folies du commencement à la fin, je croyais devoir être gai et

j'avais fait tous mes efforts pour l'être. Je me suis bien trompé ; je ne savais pas qu'une tombe était béante, qu'une victime était menacée et que j'allais me mêler parmi le deuil et les angoisses avec une figure riante et aussi mal *assortie* que celle d'Héraclite. Hélas ! dans ce réceptacle de misères où nous vivons, nous ne devrions savoir que les accents de la douleur, nous ne devrions pas apprendre d'autre son que le cri que nous échappons lorsque la vie nous apparaît pour la première fois. Si au moins dans nos communications nous gémissions toujours, nous serions toujours plus assurés d'être ensemble en harmonie et de toucher la même corde qui vibre dans notre cœur. Mon cher ami, la nouvelle que tu nous a annoncée nous a entièrement bouleversés, Mme T** et moi. Je relis ta lettre encore une fois pour ne pas en douter. Personne ne pouvait s'attendre à une disgrâce telle et si subite pour une famille que nous estimons. Tu ne nous as pas encore écrit que la mort avait frappé ; notre anxiété redouble à chaque jour que le postillon arrive. Peut-être tout est-il accompli au moment où je t'écris. Hâte-toi de nous écrire à tout événement ou dis-nous s'il y a encore de l'espoir. Je comprends la tristesse qui doit t'environner, toi qui n'as pour monde que ces deux familles intéressées au salut de M. P**. Ta position se trouvera probablement changée bientôt : il y a bien des choses renfermées dans la vie d'un homme. Je pensais aller à Russeltown cette semaine. Un obstacle singulier s'est présenté. Chez tous les marchands de Saint-Louis, il n'y a pas moyen de se pourvoir d'une coiffure convenable. Je me trouve donc, à l'heure qu'il est, seulement avec mon casque de loutre pour sortir ; par conséquent, je ne vais pas bien loin. On m'a promis de me faire venir un chapeau ; j'attends. Si je me trouvais *équippé* la semaine prochaine, je partirais. Cependant, comme il est une affaire urgente concernant le commerce de Mme T** qui m'attire, dans l'impossibilité de faire autrement, j'enverrai quelqu'un. Quant au présent que tu fais à la bonne femme—je n'ai pu le lui cacher pour lui causer une surprise : elle a trouvé la révélation instinctivement dans ta lettre—elle t'en remercie bien des fois. En retour, elle t'annonce qu'elle t'enverra par la première occasion une belle chemise à laquelle j'ai joint un beau mouchoir de *mallemolle*, qui me donne à moi un air trop jeune, attendu qu'il ne me convient pas, dit la mère, de faire le damoiseau.

Une multitude de sentiments se choquent dans mon cerveau et se disputent le passage. Je voudrais te parler de toutes les épisodes qui viennent varier mon héroïque carrière depuis plusieurs semaines. Ils sont entremêlés de triste, de comique, de lugubre, de plaisant, de simple et d'étonnant, d'intéressant et d'assommant. Je te ferais explorer des

profondeurs dans l'esprit humain que tu soupçonnes à peine ; je te ferais toucher du doigt des secrets qui sont cherchés dans toutes les études philosophiques, politiques et physiques. Je suis toujours ici d'une humeur conforme aux idées de deux philosophes les plus sages et les opposés de l'antiquité. Je ris d'un œil, je pleure de l'autre. D'ailleurs, il y a des choses dans les âmes intelligentes que je remue toujours avec peine.

Tu m'as parlé de G** et de D**. Si je ne change pas, G** ne viendra pas de sitôt me confier ses amours avec Mlle Rose L**. Pour D**, je lui veux moins de mal, mais il ne m'a pas répondu encore. Je vais me reposer à mon tour. Je suis tellement bête malgré moi, que je fais toujours des bêtises. En revanche de toutes ces mauvaises affaires, J** D** m'a écrit lundi dernier, ou plutôt vendredi dernier. Trois bandelettes de papier double de soie étaient consacrées à sa lettre dont je suis tout à fait content. Que de choses il m'a annoncées ! Il m'a dit qu'il étudiait le droit dans un bureau anglais ; que là, étant sous le patronage du secrétaire de la "Building Society", il avait £80 à gagner en tenant les livres pendant trois quarts d'heure par jour, qu'il avait encore la liberté d'écrire aux enquêtes, ce qui lui rapportait £20 par année ; total : £100 pour cette première année. N'est-ce pas beau ? N'est-ce pas humiliant pour nous ? Il promet qu'il me cherchera une place "sinon meilleure, au moins aussi bonne que la sienne." N'est-ce pas courtois et flatteur ? Il me donne des nouvelles de sa famille et de la mienne. Ils sont maintenant dans leur maison de briques, rue Visitation, où il jouit d'une belle chambre à lui appartenant, où il peut étudier et méditer à loisir. D'ailleurs, sa lettre est si originale en son entier, qu'il me tarde de te la communiquer. Il finit ainsi : "Tu présenteras mes saluts au sieur John-Charley de la T**, seigneur de Formose, ton confrère et collègue."

Il se fait tard, je vais finir plus tôt que d'habitude. J'ai été interrompu pendant cet entretien par un jeune homme, un jeune marchand du nom de P** qui vient me déranger tous les soirs pour se faire enseigner l'anglais. Il a beaucoup de facilité, est bien aimable en conversation. Heureusement cela ne durera pas, je souffre d'être captif. Mon grand plaisir de ce temps-ci est d'aller à la pêche. Je me suis muni d'une belle ligne avec un beau manche que j'ai coupé dans le bois. Chaque jour, à quatre heures, je me dirige vers le rivage de notre limoneux Achéron. Je tends ma ligne, et je demeure des heures entières l'œil sur le bout du levier, la pensée au Flatt ou ailleurs. Le poisson mord souvent que je ne m'en aperçois pas ; souvent je reviens avec ma ligne et mes vers. Depuis quinze jours, j'ai pêché seulement deux barbottes, un petit

poisson blanc et un crapet tout petit. Les autres, je les ai manqués. Lapointe est toujours Lapointe.

Adieu, ta mère t'embrasse ; nous offrons nos condoléances à tous ceux qui ont besoin de consolations. Assures-les de la part que nous prenons à tout ce qui les touche. Ecris ce soir même. Ton ami affectionné...

XVII

Saint-Louis de Gonzague, 29 mai 1854.

Mon cher ami.—Je désirais aujourd'hui t'écrire plus longuement que jamais, mais je préfère retarder, parce que je ne suis pas certain si tu n'es pas à Montréal. J'ai pris un moyen ingénieux de te taire parvenir un mot à bon marché. Pour t'écrire de nouveau, il faudra que tu me parles de ton voyage—fait ou manqué. Peut-être alors irai-je te répondre personnellement, comme tu l'as fait toi-même dans un beau jour du mois d'avril.

Le peu de temps que j'ai—je t'écris en sortant de ma classe, à midi—et le format de ce billet me pressent et m'embarrassent. Je ne te dirai rien encore de l'effet qu'a produit sur moi ta dernière lettre plus gonflée qu'aucune autre d'événements frappants. J'aurai plus tard des choses à me faire expliquer en détail au sujet de G**, de D**, de Mlle V. S**, etc. Par un caprice étrange de la fatalité, j'ai reçu en même temps que ta lettre, une lettre... devine de qui ? Ça me coûte de te le dire ; trois fois j'ai pris la plume, et trois fois ma plume s'est brisée en voulant *former* ce nom. Je te le dirai cependant ; j'ai reçu samedi dernier, 20 mai 1854, une épître de S** G**. Le flegme anglais et toutes les qualités vaporeuses de G** sont empreintes dans son écrit d'un bout à l'autre. C'est un monument que nous visiterons encore quand tu m'auras fait pénétrer dans ceux que tu possèdes. De D**, rien encore.

X** est arrivé samedi matin en même temps que ta lettre ; je ne sais pas pourquoi j'ai oublié jusqu'à présent de te parler de lui. D'ailleurs tu as tout compris et approfondi avec ta sagacité ordinaire. Maintenant, X** est tout entier au commerce et à la pêche. Il m'a apporté des nouvelles de la maison paternelle qui m'ont diversement impressionné. Ton voyage à Montréal dans ce moment m'a fait encore pester contre toi. Comme deux électricités homogènes, nous nous repoussons sans cesse quand il faut marcher ensemble. N'empêche, tu vas avoir un peu de plaisir, et je te suivrai en esprit. Adieu, bon voyage. Rends nos devoirs à Mme P**, à M. B**, etc ; parle partout où tu iras de la moisson de fleurs que nous avons cueillie tous deux dans les savanes de notre gracieux comté. Ta mère et ton frère t'embrassent. Ton ami affectionné...

P. S. — Excuse l'impromptu qui précède, et écris-moi aussitôt que tu l'auras lu.

Si tu trouves quelque chose à Montréal qui puisse prépondérer sur notre sort, annonce-le au plus tôt. Si tu ne trouves rien, nous ferons comme à l'ordinaire.

XVIII.

Saint-Louis de Gonzague, 10 juin 1854.

Mon cher ami.—Quand un homme sent une démangeaison, il ne réfléchit pas, son premier mouvement est de se mettre la main sur l'épiderme ; de même, si ma comparaison est juste, sans me demander si la chose est à propos, si tu attends ce soir quelque chose de moi, si tu seras content de cette nouvelle *équippée*, en éprouvant le désir tout instinctif de parler avec toi, je saisis la plume et je t'écris. Qu'est-ce qu'il y a à dire ? Ça doit être quelque chose pressé. Ne le demande pas, ne t'en inquiète pas : il faut que tu plies devant tous mes caprices ; je n'ai rien à dire d'intéressant, mais il faut que je parle. Je m'ennuie, je brûle de te faire rager, toi, mon refuge habituel. Je n'ai pas le désir et la force d'élaborer mes pensées, ce ne sera pas une lettre régulière et en forme, ce sera un impromptu fait de toutes pièces, jaune par-ci, vert par-là. Tu l'excuseras, mais tu le liras, et tu t'empresseras bien vite de le jeter au feu. Une des principales raisons qui me font réfugier si inopinément vers toi, c'est pour faire diversion aux gloseries du vieux J**, occupé en ce moment dans la pièce voisine a faire une longue et savante dissertation sur les causes occasionnelles et efficientes de la mort prématurée de son poulin, mort hier avant de naître. De là, il passe en même temps que ma plume à parler des étalons, du croisement des races pour avoir des animaux noirs ou gris. Tu me cries trève, ne veux-tu pas partager un peu les horreurs de ma situation ? (Réponse à ta lettre.) Tu m'avais dit en partie le contenu de ta lettre, mais je ne fus pas moins ravi de la recevoir et de la dévorer aussitôt que j'eus salué mes dieux domestiques. Millions de fois merci ! J'ai été ému souvent en lisant tes lettres, mais celle-ci m'a fait plus d'effet encore que toutes les autres, parce que tu avais écrit avec autant d'âme que jamais et parce que j'apportais mes impressions de voyage. Je l'ai lue et relue, et je la reprenais encore craignant d'oublier quelque chose, et croyant que d'autres paroles allaient se former. J'étais comme le jeune Télémaque en face de Thermosiris ; il l'écoutait encore lorsqu'il ne parlait plus. Je

fus heureux dès les premières lignes, lorsque je vis que mes paroles du fond de la solitude avaient été bien reçues par une famille affligée. Je ne suis pas comme l'oracle de notre siècle, je ne suis pas un *grand atome;* ma voix est bien faible, elle n'est bonne qu'à effleurer le néant, mais si elle peut se faire un écho en passant dans plusieurs âmes, je bénis le ciel qui m'a fait au moins quelque chose. Tu me parles de l'affliction de Mme P** d'une manière attendrissante ; ce tableau de son état journalier m'a d'autant plus touché que dimanche dernier, aussitôt que nous partimes l'après-midi pour notre excursion dans les champs, Mme P** en se trouvant seule, commença à donner un libre cours à ses larmes et passa ainsi le temps que nous fûmes au dehors. Lorsque le malheur a frappé une fois à la porte, tout réveille des souvenirs douloureux et poignants, on ne peut parler sans y faire allusion ; c'est une douleur de tous les instants. J'en fus encore convaincu lorsque le soir, pendant que nous nous entretenions, je vis couler deux larmes furtives sur la joue d'une jeune fille. C'est elle que tu cherches à distraire tous les soirs par des paroles amies et des sujets éloquents. Je ne puis dire ma satisfaction de m'être trouvé quelquefois en passant, au milieu de ces entretiens. Si j'ai toujours eu de l'estime et de l'attachement, pour toute cette famille qui m'a donné si souvent déjà l'hospitalité, c'est surtout maintenant que l'infortune l'a rendue sacrée à mes yeux.

Je n'ai rien reçu, je n'ai rien écrit ; nous serons probablement seuls confidents jusqu'à ce que nous allions voir le monde. Ce voyage me tourmente, je ne fais qu'y rêver, je n'y vois que de l'or, c'est-à-dire de belles rencontres, de belles campagnes surtout plus souriantes et plus célestes que l'Orient apparaissant pour la première fois au compère Adam. Cette nuit encore je dormais bien, je me suis vu tout à coup en route à travers un beau paysage où je montrais à une gentille fillette appuyée sur mon bras toutes sortes de belles choses ; seulement un petit dérangement venait se présenter à nos pas de temps en temps. Il y avait dans ce pays-là plus de quarante-cinq mares d'eau qu'on ne pouvait éviter, mais qui heureusement étaient parfaitement guéables. Je songeai de suite à un expédient que j'appris dans un voyage sur les frontières des Etats-Unis. Il m'était impossible de laisser là ma belle compagne ; ciel ! fallait-il y penser ? Je prenais chaque fois bien délicatement, comme une fleur, comme une feuille de camélia qu'on craint de froisser, la tendre vierge purpurine, je l'élevais dans mes bras à la hauteur de ma poitrine, et le cœur battant sur cette enveloppe frêle et frémissante, angélique, je marchais en la tenant suspendue sur l'abîme. La terre ne la possédait plus, le ciel ne la possédait pas, moi seul je la tenais comme un conqué-

rant et un triomphateur. Mon cher ami, en ce jour-là, mieux qu'Atlas, je portais le ciel même, puisque mieux que Bias je pouvais dire : "omnia mecum porto." C'est là une tirade à la Lapointe. Enfin, qu'allons-nous rapporter de notre voyage? Pas beaucoup de richesses, sans doute, mais au moins des souvenirs, et les souvenirs sont mes trésors, et s'ils sont les miens, ils sont les tiens. Oh! promettons-nous du plaisir, des émotions, des scènes amusantes ; si nous avons peu, nous parlerons de notre désenchantement après : ce sera un lieu commun. Ainsi donc, nous n'avons qu'à gagner en voyageant ; voyageons un peu. Je vais m'acheter de nouveaux habits, et un chapeau de castor que je me promets pour lundi. Je vais être stiff comme un G**.

Adieu, des respects et des amitiés à tous. Des excuses, encore une fois, pour la malpropreté de mon écriture et des disparates de mon style. Je suis à sec plus que toi, et je voudrais parler encore, je t'ai peut-être renoté les mêmes choses. C'est le propre des oiseaux mélodieux comme moi. Arrange bien toutes choses pour le succès de nos affaires. Equipe-toi, rafistole-toi, brosse-toi ; c'est de samedi prochain en huit ou d'aujourd'hui en quinze la Saint-Jean-Baptiste.

Je ne t'ai pas parlé des incidents de mon retour du Flatt. Il est maintenant trop tard ; c'est dommage. Tu sauras au moins que l'orage nous a surpris comme nous mettions pied sur le territoire de Saint-Louis ; nous avons pris une course. J'avais les pieds en sang dans mes bottes de trois piastres et demie ; cours toujours, mais Eole nous en voulait. Nous avons été forcés d'entrer dans une maison agreste où l'on voyait encore une lumière. Je pensais que la mère des quatre vents y demeurait ; il était onze heures du soir. Tout au contraire, nous fûmes reçus par une jeune femme qui nous accabla de prévenance, et nous fit étendre bientôt nos membres délicats sur une robe de carriole. Je fis un sommeil très paisible jusqu'à neuf heures au matin, ou, pour couper au plus court, je partis pour arriver à la maison où tout était comme à l'ordinaire.

Adieu ! Adieu ! Ton ami.....

P. S. — Je t'ai envoyé ma *Ruche* dont tu seras content, j'en suis certain, les demoiselles aussi. Je t'envoie cela dans le *Moniteur* qui est assez intéressant : avec la continuation de la vie de V. Hugo, et quelque chose de joli sur Lamennais. Aussi, tu admireras les réflexions de saint Michel sur la guerre.

XIX.

Saint-Louis de Gonzague, 16 juin 1854.

Mon cher ami. — Je suis en classe, et comme je n'ai pas grand chose à faire, vu que la moitié de mes élèves s'est rendue au catéchisme à l'église, je prends une feuille de papier et je t'écris. Je voulais le faire hier, mais un encombrement d'affaires qui résulte surtout d'une visite que je fus obligé de faire avec le vieux L**, chez un galant habitant qui nous avait invité à manger du sirop, m'en empêcha. J'avais déjà pris la feuille de papier, lorsque le bonhomme me pressa de partir et m'entraîna. Je quittai à regret ta compagnie, quoique ce fut pour aller exhiber mes principes chevaleresques, attendu que notre hôte était *pater* des trois plus belles filles de Saint-Louis. Deux *cavaliers* s'y trouvaient, débitant des compliments. J'en fabriquai comme je pus, tout en diable cependant d'avoir été conduit aux demoiselles sans leur être nommé ni annoncé. Je m'étais fait la barbe, mais je ne me proposais pas de leur faire passer des mares d'eau ; ma passion n'a pas été violente et, à l'heure qu'il est, je m'excite en vain au sentimental ; je suis froid comme la glace. Au reste, je suis revenu bien content, ayant été poliment reçu et ayant mangé du sirop à foison. M'en veux-tu ? Non, tu estimes trop le beau sexe. J'aurais juré mille fois, cependant, si j'avais été privé tout à fait de t'écrire.

J'ai reçu ta lettre mercredi soir ; tu as dû recevoir, le même soir, la mienne, portant la même date. Peut-être, celle-ci va-t-elle en croiser encore une autre de toi. C'est une fatalité ; nous ne nous entendons jamais. Ce pauvre voyage, comment va-t-il se faire ? Dieu le sait. Toi, tu as toujours quelque chose de travers à me dire, toujours des anicroches. Comment veux-tu que nous fassions des affaires ensemble. Nous convenons tous deux, après avoir réfléchi mûrement et discuté savamment, après avoir pesé avec notre judiciaire et notre intellect le pour et le contre de chaque chose, nous convenons, dis-je, d'un jour de départ. Chacun doit se préparer en conséquence. Tiens, voilà que toi, magister du Flatt — toi, dont le cabinet de physique est ouvert aux savants de tout âge, de toute nationalité, de tout sexe et de toute condition, — tu viens me dire : J'ai changé l'ordre des choses ; je pars mercredi, arrange-toi comme tu voudras. Encore une fois, ça me fait enrager. As-tu le diable dans le corps ? Tu ne me dis pas les raisons de ta capricieuse décision ; je suis certain que tu n'en as pas. Maintenant, il est tard pour

faire d'autres combinaisons, il faudrait se voir pour bien faire, hormis que tu ne partes pas mercredi. Je t'ai proposé un plan dans ma dernière, j'ignore si tu l'as approuvé. Dans le cas où je ne ferais pas tout le voyage avec toi, comme je m'y attends, je veux absolument que nous nous voyions à Montréal, et que nous revenions ensemble autant que possible. Si tu pars mercredi, tu seras à la veille de revenir lorsque je me rendrai. Tâche donc de partir le vendredi. Si tu trouves des petites rivières, hélas ! je n'y serai pas probablement ; eh bien ! en bon ami, tu me remplaceras. Cette tendre demoiselle M**, qui me semblait sur mes épaules comme une forme aérienne que j'adorais, prends bien garde de l'échapper quelque part, je ne veux pas qu'elle touche rien de terrestre ou qu'elle laisse rien d'elle aux ondes qui dispersent tout. S'il se présente quelque précipice, il faut que la chevalerie te prête des ailes ; s'il survient quelque danger imprévu, tu te dévoueras, tu mourras en héros, et on écrira sur ton mausolée : " Ci-gît un homme qui a mieux aimé ne pas exister que d'exister pour lui seul." Vivre ou mourir, n'est-ce pas ? Or, vivre, c'est aimer.... Onze heures et demie approche, dépêchons-nous ; je voulais blaguer un petit bout de temps, mais je m'arrête. Tu m'as conté une aventure qui m'a fait rire jusqu'aux larmes ; j'en ai ri en plein champ, lorsque, seul dans ma promenade du soir, je repassais tout ce qui pouvait égayer mon imagination. Les prétentions de ces deux filles engagées m'ont amusé pendant que j'étais chez toi. J'avais envie de dire quelques douces paroles à une, en me trouvant en tête à tête avec elle ; je l'aurais fait si je n'avais pas été certain de quelque indiscrétion de sa part et des commentaires devant être faits là-dessus.

Pour ta pipe, je t'ai pris en compassion et je me suis dit : Ce pauvre T**, il doit trouver ça bien dûr d'être loin de moi. A présent, quand il manque de quelque chose, à qui avoir recours ? Tout le monde n'a pas une patience de fer comme Lapointe. Viens, viens, mon T**, viens en chercher des pipes. J'ai aussi une vieille paire de culottes à te donner ; tu feras raccommoder le califourchon seulement. Viens, viens, je suis ton refuge, quand tu auras besoin de moi, viens me trouver.

Pas de nouvelles de la ville chez vous ? ici encore moins, je ne reçois de là que des gazettes. La dernière *Minerve* m'a fort intéressé, ainsi que le vieux L**. Je lui ai lu aussi le numéro du *Semeur* que j'ai apporté. Il a beaucoup ri, mais, ensuite, il s'est mis avec le campagnard, et il m'a fallu faire le curé. Il est sceptique enragé ; s'il était instruit, il rebâtirait système sur système, comme un Lamennais. Je suis assez heureux avec lui, parce qu'il est de bonne foi. Il a quelquefois des objections que personne ne comprend ; j'ai de la peine à débrouiller ce qu'il veut

mettre en évidence, cela vient de ce qu'il s'imagine que rien n'est réel dans le monde : il n'y a que des figures et des imaginations. Dieu seul est une vérité, et il base tout là-dessus.

Toutes les semaines, j'ai quelques disputes avec les habitants ; beaucoup murmurent contre moi,—les femmes surtout,—parce que je maltraite, disent-elles, leurs enfants. C'est ennuyant, il est temps que l'année finisse, j'ai écrit aux commissaires de Sainte-Martine pour voir ce qu'ils me répondraient, j'attends. Tout le mois de juillet, mes plus forts enfants vont manquer trois jours par semaine pour le catéchisme. Je ne ferai pas d'examen, c'est plus qu'impossible.

Je te parlerai à loisir et plus comme du monde un autre jour. Adieu. Salut à ton Jack. Des compliments à tous ceux qui parlent quelquefois de nous... Des adieux aussi de ta mère et de ton frère. Ton ami.....

FIN.

n n'est réel
Dieu seul

ants ; beau-
que je mal-
que l'année
ir ce qu'ils
us forts en-
me. Je ne

ur. Adieu.
quelquefois
ami.....